

Métamorphose(s)

Lauréates et lauréats de la
trente-neuvième édition du
Concours littéraire **Critère** 2014-2015

MÉTAMORPHOSE(S)



Remerciements

Le Concours littéraire Critère n'aurait pu être réalisé cette année sans la participation de ses partenaires :

Le ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie

L'Association générale étudiante du Cégep Garneau

L'Association des parents du Cégep Garneau

La Fondation du Cégep Garneau

Coopso F.-X.-Garneau

Le Réseau intercollégial des activités socioculturelles du Québec (RIASQ)

Le journal Voir

Les éditions de L'instant même

Caisse Desjardins du Plateau Montcalm



Concours littéraire Critère

Organisé par le Cégep Garneau,
avec le soutien financier des collèges participants
et de ses partenaires.

Direction et organisation

Cégep Garneau

Philippe Mottet
Directeur du concours

Claude Albert
Professeur (Cégep Garneau)

Jocelyn Gilbert
Professeur (Cégep Garneau)

Marie-France Viel
Professeur (Cégep Garneau)

Jean-François Bouffard
Régisseur
Direction des affaires étudiantes et communautaires

Geneviève Poudrier
Conseillère à la vie étudiante
Direction des affaires étudiantes et communautaires

Membres du jury

David Dorais
Écrivain et professeur de littérature au Cégep de Sorel-Tracy

Christiane Lahaie
Écrivaine et professeure de littérature à l'Université de Sherbrooke

Dany Tremblay
Écrivaine et professeure de littérature au Cégep de Chicoutimi

Secrétariat et administration

Concours littéraire Critère
1660, boulevard de l'Entente
Québec (Québec) G1S 4S3
Téléphone: (418) 688-8310, poste 3747
critere@cegepgarneau.ca

Édition Critère 2016

Mise en page

Jocelyn Gilbert

Révision linguistique

Claude Albert
Jocelyn Gilbert

Présentation des lauréats

Philippe Mottet

© Concours Critère
ISSN 2291-1251 (Imprimé)
ISSN 2291-1359 (En ligne)

Sommaire

<i>Remerciements</i>	4
<i>Crédits</i>	5
<i>Préface</i>	9
<i>Écrivain invité</i>	13
<i>Écho des grands maîtres</i>	21
Textes des lauréats	
<i>De plumes et de fer rouillés</i> Charlotte Beaulieu	33
<i>Obligation de vivre</i> David Bilodeau	53
<i>Le destin spectaculaire de Jade Béclair</i> Magali Boisvert	65
<i>Printemps</i> Marianne Ducharme	79
<i>Les cinq leçons de la Marquise</i> Léolane Kemner	93
<i>Fata Morgana</i> Alex McCann	113
<i>Étienne</i> Véronique Migué	127
<i>Trauma</i> Megane Sauvé	141
<i>Présentation des lauréats</i>	155
<i>Répartition des prix</i>	191

Préface

Métamorphose(s)

« Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. »

Antoine Laurent Lavoisier (1743-1794)

Tout le monde connaît celle, célèbre, que Franz Kafka a imaginée au début du XXe siècle, et à laquelle on songe immédiatement quand est prononcé le mot « métamorphose ». Beaucoup connaissent également la transformation en quadrupède cornu qui affecte les personnages de la pièce d'Ionesco, *Rhinocéros*, et qui symbolise leur passage à l'état de citoyen conformiste et résigné. Mais la mésaventure du pauvre Gregor Samsa changé en insecte et la « rhinocérite » à laquelle résiste Bérenger s'inscrivent dans une longue tradition d'œuvres littéraires mettant en scène la modification physique d'un personnage, qui remonte à la plus haute Antiquité.

La mythologie gréco-romaine, par exemple, en est pleine. Il suffit de jeter un œil aux quelque 250 *Métamorphoses* d'Ovide pour s'en assurer : à pleines pages, les hommes et les femmes y deviennent fleur (Narcisse), arbre (Daphné changée en laurier) ou bête (le chasseur Actéon devenu cerf) ; les dieux se changent en pluie d'or (Zeus) ou en mer démontée (Poséidon) dans une symphonie de mutations qui révèlent les liens qui unissent étroitement nature et humanité.

Concours Critère

Les contes de fées et les légendes partagent la prédilection pour les transfigurations. Combien de grenouilles changées en princes par un simple baiser ? Combien de carrosses redevenus citrouilles sur le coup de minuit ? Et combien de pauvres pêcheurs, dans le Québec d'autrefois, métamorphosés en loups-garous pour n'avoir pas fait leurs Pâques pendant sept ans ?

Ce dernier exemple suggère que ces altérations physiques cachent la plupart du temps des changements invisibles, plus profonds, dont elles ne sont que le signe. Et souvent, en effet, ce sont l'âme, l'esprit, le cœur des personnages qui connaissent une véritable *mue*. Dans le roman latin *L'âne d'or* d'Apulée (II^e siècle), parfois intitulé *Métamorphoses*, un jeune homme changé en bourrique doit, afin de retrouver ses traits d'homme, suivre un itinéraire parsemé d'épreuves, qui sont autant d'étapes d'un cheminement spirituel que des commentateurs ont rapproché du processus alchimique. Dans *Peau d'âne* (1694) – pour demeurer dans la même espèce animale –, Charles Perrault raconte les efforts déployés par une ravissante jeune femme pour tenter d'échapper à un père incestueux, dont l'étreinte ne souillerait pas que son corps. Plus près de nous, le fameux Gollum, dans *Le Seigneur des anneaux*, n'est rien d'autre qu'un gentil Hobbit changé en symbole du mal, son âme pervertie par le pouvoir conféré par l'Anneau unique.

Aussi bien, on peut dire que tous les héros vivent une métamorphose. On peut sans doute affirmer que c'est là le secret des grandes œuvres romanesques (comme du roman dit d'apprentissage) et des meilleures pièces de théâtre. Et puisque la littérature n'est jamais qu'un reflet, même déformé, de

la condition humaine, on peut sans doute affirmer que vivre, c'est se transformer.

Pour en donner une illustration, revenons à la Grèce ancienne. Le devin Tirésias fut longtemps le seul être à avoir connu l'état de femme et l'état d'homme : selon Ovide, sept ans durant il aurait vécu dans un corps de femme, avant de retrouver son état initial. Ce privilège fit de lui un être à part dans la mythologie grecque, et une espèce de sexologue avant l'heure (car on l'interrogeait régulièrement sur le plaisir qu'éprouvent la femme et l'homme). De nos jours, ce type de transformation est devenu courant et il n'est pas loin, sans doute, le jour où on pourra changer de sexe à volonté, comme on visse et dévisse une ampoule de 60 watts. Mais pendant longtemps l'impossible passage de l'un à l'autre sexe alimenta l'imagination et le mythe du vilain petit canard qui devient cygne, demeurant inaccessible à tous ceux et celles qui croyaient que la Nature s'était, dans leur cas précis, trompée de genre.

Du coup, on peut se demander si la présence de la métamorphose ne serait pas le signe d'un appel, d'un fantasme profond : le rêve d'ajuster le monde matériel à l'idéal qui nous habite, voire à l'âme. Et il n'est pas étonnant de trouver à la base de la plupart des religions une transformation magique. Dans les religions dites primitives, l'initié se travestit en panthère ou en ours le temps d'un rituel. Dans le bouddhisme et l'hindouisme, on croit à la migration des âmes, la métempsycose (à laquelle croyait Pythagore aussi, d'ailleurs). Un peu partout on veut croire à la réincarnation. Dans la foi chrétienne,

Concours Critère

la résurrection fonde le caractère divin de Jésus, et à chaque messe le Christ renouvelle son sacrifice par la transsubstantiation (« Ceci est mon corps. »).

Dans les pages qu'on va lire, huit étudiants ont saisi la balle au bond et imaginé, à leur tour, des histoires de métamorphose diverses. Parce qu'est chevillé au cœur de la bête humaine le désir de changer, de grandir, d'évoluer. De devenir, tout simplement.

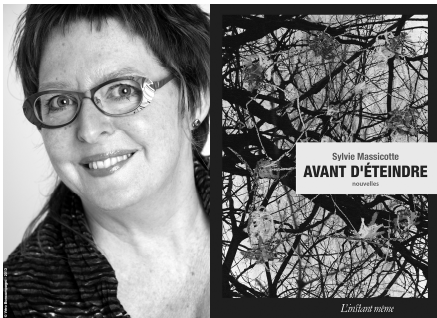
Bonne lecture !

Philippe Mottet

Écrivain invité

Qu'il soit question de la solitude, des rapports de couple ou du séjour à la campagne d'un groupe de citoyens, toujours les textes de Sylvie Massicotte sont servis par cette acuité d'observation des mœurs contemporaines qui ravit avant qu'on comprenne qu'on est soi-même piégé. L'auteure pratique des textes très brefs et incisifs qu'on reçoit comme des camouflets parce qu'on se reconnaît aisément dans les tics de notre époque sur lesquels elle attire l'attention.

Après des études de lettres et de création littéraire, Sylvie Massicotte a voyagé en Europe et en Afrique. Son apport à la littérature est singulier : à la fois parolière pour de nombreux artistes (dont Diane Dufresne, Isabelle Boulay et Luce Dufault), nouvelliste et animatrice d'ateliers littéraires, elle met son écriture au service du cinéma et de la photographie en plus de faire paraître des romans pour la jeunesse. Elle a été directrice, à la Courte Echelle, de la collection Poésie pour adolescents.



Sylvie Massicotte a reçu la Médaille du Rayonnement culturel de l'Association de la Renaissance française pour l'ensemble de son travail et le Grand prix littéraire de la Société Radio-Canada dans la catégorie Nouvelles en 1998¹.

Lauréate du Prix Adrienne-Choquette 2015.

¹ Source : Les éditions de L'instant même.

L'arbre invisible*

Sylvie Massicotte

L'arbre est beaucoup plus impressionnant qu'on ne le croit; il est intimement mêlé à notre vie, à notre histoire, à notre vision du monde et même, je pense, à notre origine en tant qu'espèce.

Francis Hallé, *Plaidoyer pour l'arbre.*

Se sentait-il comme moi, avant d'entrer chez les gens? Est-ce qu'il empestait la lotion après rasage? Ma mère avait-elle repassé ses chemises ou les avait-il pressées lui-même? « Voyageur de commerce », elle vient de m'annoncer. Elle a toujours eu l'art de choisir le moment pour me parler de lui! Je passais simplement déposer ses médicaments, tout à l'heure, en lui expliquant que j'étais pressé, qu'animer un atelier pour les tout-petits, ce serait la première fois. Elle m'a regardé, j'avais posé la main sur la poignée, je lui disais au revoir quand elle a lancé :

- Tu es bien mis...
- Merci. Il faut que j'y aille!
- Tu lui ressembles quand il partait travailler.

* Sylvie Massicotte, *Avant d'éteindre*, Québec, Les éditions de L'instant même, 2014, p. 9-13.

Concours Critère

Lui. Je lui ressemble. Elle avait déjà dit ça. Mais « quand il partait travailler », c'était un élément nouveau. J'ai vérifié :

–Travailler?

–Voyageur de commerce.

C'est tout. Elle m'a appris qu'il était voyageur de commerce et m'a poussé à l'extérieur. J'allais être en retard. Maintenant, je repasse la scène. Le feu est rouge. « Travailler? » « Voyageur de commerce. » Elle s'est décidée à me parler de lui, ce matin, de l'homme invisible qui m'a conçu et duquel elle n'a jamais rien voulu me dire avant l'âge adulte. À présent, c'est par bribes, quand ça lui convient. « Travailler? » Le feu passe au vert près du panneau annonçant l'approche d'une école. Je ne suis plus très loin. Un autobus scolaire tourne à gauche. C'est par là. Est-ce qu'il se sentait comme moi, mon père, avant d'aller rencontrer les gens? Doutait-il de lui? En conduisant, j'allonge le cou pour m'apercevoir dans le miroir du pare-soleil. Je lui ressemble en allant donner mes ateliers...

Je me gare dans le stationnement des visiteurs. J'avais prévu commencer par la définition de l'arbre, mais je crois qu'il vaudrait mieux faire jouer les enfants avec les noms d'espèces. Je ne pense qu'à des noms masculins : chêne, frêne, peuplier, sureau, amandier, pin... Discrimination? Ils sont forts, dans les écoles, il y a des critères, du politiquement correct. Garçons et filles. Mais j'ai beau chercher : noyer, cèdre, merisier... Que des noms masculins, ce n'est pas bon. La définition, ce sera préférable. Les amener à définir ce qu'est un arbre. Je pense à Alessandro Baricco : « Définir l'arbre, c'est comme définir la bêtise. » Baricco, un Italien, comme mon père. Une autre information qu'elle m'a lancée, un jour où je la mettais dans

L'arbre invisible

un taxi, au moment où j'allais refermer la portière, vlan, la nationalité! Pas le nom. Jamais. Je porte son nom à elle. Je ne suis pas un arbre, je suis une plante. Souvent féminin, le nom des plantes : monnaie-du-pape, gueule-de-loup, mercuriale, osmonde royale... J'ai éteint le moteur. Son image à lui, ce matin, alors que j'ai besoin de toute ma concentration... Des plans pour oublier mes clés. Je sors, tends la main vers la mallette que j'ai déposée sur le siège avant de partir. Je n'ai rien à vendre, mais il me faut tout de même un certain pouvoir de persuasion. Convaincre des enfants... Comment je vais faire? C'est comment, des petits? Il faut susciter leur envie. L'envie de connaître un peu ce qui les entoure, les amener à respecter, si possible, à aimer, à affectionner... les arbres. Je referme la portière. Mes clés tintent dans ma poche, je les ai. J'ai la mallette. J'ai mon père dans le crâne. Voyageur de commerce. Italien. J'avance vers la porte principale. Je ne me décide pas à entrer dans l'établissement. Est-ce qu'il était comme ça, sur le seuil des maisons, avec sa mallette et des papillons dans le ventre? Je lui ressemble, en allant travailler. Persuader des enfants... J'entre. Ça sent l'école. Il y a des dessins sur les murs. Quel calvaire, dessiner notre maison, nos parents, je me rappelle, et les cartes pour la fête des Pères... Je destinai mes cartes de vœux à l'homme invisible. Je dessinais des arbres et chantais dans la chorale pour l'homme invisible. Je commencerai par la définition. Non, par l'énumération des espèces. Tilleul, sapin, platane, saule... Résolument masculin, tout ça. Je suis une plante, pas un arbre, je porte son nom à elle. Mais des noms d'arbres... Micocoulier, voilà un nom qui pourrait les amuser, les petits! *Micocou, micocou, micocoulier!* Devant moi, le directeur me tend une main ferme. La mienne est moite, je

Concours Critère

le sens. Il ne perd pas le sourire et je le suis. Nous atteignons un local sombre dans lequel il s'empresse d'allumer les néons. J'aurais aimé qu'ils puissent voir dehors, les enfants, contempler le balancement des branches, sentir la brise, mais c'est la salle multifonctionnelle, il explique, et c'est ici que ça se passe avec les conférenciers. Aucune fenêtre. Aucun problème. J'ouvre ma mallette, tâte mes sachets de feuilles d'arbres. Je n'aurai besoin de rien d'autre, sinon de ces deux câbles qui sont bien adaptés à mon ordinateur ainsi qu'au projecteur, qu'il met en marche pour s'assurer que ça ira. Il déroule l'écran derrière moi, puis me propose de l'eau. Je suis une plante... « Merci. » Je balais cette salle des yeux. De toutes petites chaises ont été disposées en demi-cercle. On a planté les pattes dans des balles de tennis pour ne pas qu'elles fassent de bruit et, en même temps, pour protéger le plancher de la salle multifonctionnelle, bien sûr. Les enseignantes arrivent. Le visage de la grande maigre, un masque rigide. Les profs plus rondes sont radieuses avec leurs joues roses, fraîchement poudrées. Les enfants aussi sont tout roses, sauf un qui a le teint très pâle. Ils entrent timidement avant de se précipiter sur la chaise de leur choix et de plaquer leur paume sur le siège voisin pour le réserver à leur meilleur ami. « Non, non ! » crie la femme au masque rigide. Non, non... Je me rappelle, « Non, non »... Ne riez pas, les enfants ! Ne riez pas. Avoir un père invisible, il n'y a pas de quoi rigoler. J'ai l'impression qu'ils vont s'esclaffer. J'attrape d'abord les sachets de feuilles qui me permettront de présenter les différentes espèces. La forme des feuilles, qu'est-ce que ça leur dit ? Pas grave si jamais je n'ai plus de temps pour la projection. Toucher des feuilles les amuse et les calme à la fois. Le nom des arbres ou la défini-

tion, je ne sais plus, ils agitent la main parce qu'ils sont curieux et qu'ils ont des tas de choses à me raconter. La maison dans les arbres qu'ils ont fabriquée, les glands ramassés sous les chênes... Le garçon au teint blême regarde surtout par terre. Il fixe les balles de tennis au bout des pattes de chaises. De temps en temps, il attrape la feuille de laurier qu'il a reçue. Il la porte à ses narines, la laisse tomber sur le plancher, la ramasse et recommence à fixer les pattes de chaises. Une institutrice s'approche brièvement de lui, pour s'assurer qu'il écoute et surtout qu'il ne va pas déranger pendant qu'on se raconte des histoires d'arbres. Mais c'est elle qui dérange tout le monde. Ils la regardent tous, ne la quittent pas des yeux jusqu'à ce qu'elle retourne s'asseoir. Je mets un moment à reprendre le fil, à capter de nouveau leur attention. Ensuite je me rends compte que les enseignantes ont fini par se détendre. Elles se reposent. C'est sans doute exigeant de maintenir l'intérêt des enfants une journée complète, tout en devant atteindre des objectifs de gestionnaires. Elles profitent du moment. Elles apprennent certaines choses aussi. Surtout lorsque je présente les photos du palétuvier des îles Seribu. Nous passons beaucoup de temps là-dessus, jusqu'à ce que la prof au visage rigide me jette un regard que j'interprète comme si elle me priait de choisir des exemples d'arbres d'ici, dans l'entourage des enfants, parce que c'est plus concret, évidemment. L'érable, par exemple... Mais avec son index noueux, elle m'indique sa montre. La cloche va bientôt sonner, voilà. Je m'apprête à longer le demi-cercle pour distribuer des images représentant des arbres d'ici qu'ils pourront identifier un jour. J'espère au fond de moi qu'ils continueront à me parler, tout bas, pendant que je circule. J'ai envie de les entendre, encore. Je commence par

Concours Critère

l'extrémité où se trouve le garçon blême, qui n'a jamais cessé, il me semble, de regarder les pattes de chaises en tripotant la feuille de laurier. Je m'approche de lui, il se lève sans un mot. Il fait un pas vers moi et vient m'entourer de ses bras. Il me serre fort, amoureusement. Ma vue se brouille. Je pense à lui, italien, voyageur de commerce. Je pense à moi, fils de l'homme invisible. L'enfant serre plus fort. D'en haut, je distingue sa petite tête collée contre mes jambes, ses yeux fermés et son sourire immense... Je suis un arbre.

Écho de grands maîtres

Pyrame et Thisbé

Extrait des *Métamorphoses* d'Ovide *

Qui ne connaît pas Roméo et Juliette, les célèbres amoureux qui s'aimèrent par-delà la mort ? Mais qui sait que Shakespeare s'était lui-même inspiré, pour écrire sa pièce, d'une légende antique portée à l'écrit par Ovide dans les toutes premières années de notre ère ? Le mythe de l'amour impossible a été exploité et récupéré de mille et une façons dans la littérature, y compris tout récemment par Stephenie Meyer, l'auteure de la saga Twilight (2005-2008). L'amour et le mythe littéraire ne deviennent immortels qu'à condition d'être sans cesse transformés... comme le sang des amants de ce récit qui teintera pour toujours les fruits du mûrier.

Pyrame et Thisbé, l'un le plus beau des jeunes gens, l'autre la plus admirée entre les filles de l'Orient, habitaient deux maisons contiguës dans la ville qui doit à Sémiramis une haute enceinte de murailles en terre cuite. Ce voisinage les amena à se connaître et favorisa les premiers progrès de leur amour ; il ne fit que grandir avec le temps ; ils auraient même allumé le flambeau d'une union légitime, si leurs pères ne les en avaient empêchés ; ce qu'ils ne purent empêcher, ce fut qu'une même passion embrasât leurs deux cœurs également épris. Ils n'ont aucun confident ; ils se parlent par gestes et par signes ;

* OVIDE, *Les métamorphoses*, traduit par Georges Lafaye et édité par Jean-Pierre Néraudau, Paris, Gallimard (« Folio Classique »), 2000 [1992], p. 135-139.

Concours Critère

plus leur flamme est cachée et plus elle brûle avec violence au fond de leur âme.

Une légère fente s'était produite autrefois, dès le jour de la construction, dans la muraille commune à leurs deux maisons ; personne, pendant une longue suite de siècles, ne s'était aperçu du dommage ; (mais que ne découvre pas l'amour ?) vous fûtes les premiers à la voir, jeunes amants ; elle servit de passage à votre voix ; par là vos tendres propos, tout doucement murmurés, arrivaient sans danger à leur but. Souvent, tandis que Thisbé se tenait d'un côté, Pyrame de l'autre, et qu'ils avaient tour à tour épié le souffle de leurs bouches : « Mur jaloux, disaient-ils, pourquoi t'opposes-tu à notre amour ? Que t'en coûterait-il de permettre à nos corps de s'unir tout entiers, ou, si c'est trop demander, de t'ouvrir assez pour que nous échangeons du moins nos baisers ? Cependant nous ne sommes pas ingrats ; c'est grâce à toi, nous l'avouons, que nos paroles ont pu se frayer un passage jusqu'aux oreilles de l'être aimé. » Après avoir séparément exhalé ces plaintes inutiles, à l'approche de la nuit, ils se dirent adieu et chacun d'eux donna de son côté à la muraille des baisers qui ne parvenaient point à l'opposé.

Quand l'aurore du lendemain eut chassé les astres de la nuit et que le soleil eut séché de ses rayons les herbes couvertes de givre, ils revinrent à leur rendez-vous. Alors, après de longues plaintes murmurées à voix basse, ils décident qu'à la faveur du silence de la nuit ils essaieront de tromper leurs gardiens et de franchir leurs portes ; une fois hors de leurs demeures, ils s'échapperont même de la ville ; pour ne point s'égarer au loin dans leur course à travers la campagne, ils se réuniront auprès

du tombeau de Ninus² et se cacheront sous l'arbre qui l'ombrage. Cet arbre était un mûrier, chargé de fruits blancs comme la neige, qui se dressait au bord d'une fraîche fontaine. D'un commun accord, ils s'arrêtent à ce plan ; le jour, qui leur a semblé fuir trop lentement, se plonge dans les flots et de ces flots monte la nuit.

Adroitement, au milieu des ténèbres, Thisbé fait tourner la porte sur ses gonds ; elle sort, trompant la surveillance de sa famille ; le visage caché par un voile, elle parvient au tombeau et s'assied sous l'arbre désigné ; l'amour lui donnait de l'audace. Voilà qu'une lionne, sa gueule écumante encore teinte du sang des bœufs qu'elle a récemment égorgés, vient étancher sa soif dans l'onde de la fontaine voisine. De loin, aux rayons de la lune, Thisbé, la vierge de Babylone, l'a aperçue ; d'un pas tremblant elle fuit dans un antre obscur et en fuyant elle laisse tomber le voile qui couvrait ses épaules. Quand la lionne farouche s'est désaltérée à longs traits dans la source et tandis qu'elle retourne vers les forêts, elle trouve par hasard ce voile léger abandonné par la jeune fille et le déchire de sa gueule ensanglantée. Sorti plus tard, Pyrame voit sur la poussière épaisse les traces certaines de la bête et la pâleur couvre son visage ; mais, lorsqu'il trouve aussi le voile teint de sang : « La même nuit, dit-il, verra périr deux amants ; de nous deux c'était elle qui était la plus digne d'une longue vie ; c'est moi qui suis le coupable ; c'est moi qui t'ai perdue, infortunée, moi qui t'ai fait venir, la nuit, dans ces lieux où tout inspire l'effroi ; et je n'y suis pas venu le premier. Mettez mon corps en lambeaux, punissez-moi de mon forfait en déchirant

² Ninus, roi de Babylone, époux de Sémiramis (*ibid.*, p. 532).

Concours Critère

mes entrailles par vos féroces morsures, ô lions qui habitez ces roches ! Mais le lâche seul se borne à appeler la mort de ses vœux. » Il prend le voile de Thisbé et l'emporte avec lui sous l'ombrage de l'arbre convenu ; il couvre de ses larmes ce vêtement bien connu, il le couvre de ses baisers : « Reçois aussi, s'écrit-t-il, mon sang, que ma main va répandre. » Et, tirant le fer qu'il portait à sa ceinture, il le plonge dans son sein ; aussitôt après, déjà mourant, il l'arrache de la plaie brûlante ; de son corps tombé à la renverse le sang jaillit à une grande hauteur ; ainsi le tube de plomb, quand il a subi un dommage, se fend et lance en sifflant par une étroite ouverture de longs jets d'eau, dont la violence déchire l'air³. Les fruits de l'arbre, sous cette rosée de mort, prennent un sombre aspect et sa racine, baignée de sang, donne la couleur de la pourpre aux mûres qui pendent à ses rameaux.

Voilà que, tremblante encore, mais ne voulant pas faire attendre son amant, Thisbé revient ; ses yeux et son cœur cherchent le jeune homme ; elle brûle de lui raconter les dangers auxquels elle a échappé ; elle reconnaît le lieu, elle reconnaît la forme de l'arbre, mais la couleur de ses fruits la fait hésiter ; elle se demande si c'est bien le même. Tandis qu'elle hésite, elle voit avec terreur le corps qui palpite sur la terre ensanglantée ; elle recule, plus pâle que le buis, et frémit comme la mer, quand sa surface frissonne, ridée par une brise légère. Mais, au bout d'un instant, elle a reconnu celui qu'elle aime ; alors elle frappe

³ La comparaison, très réaliste, évoque la fuite d'un tuyau de plomb comme les Romains en utilisaient pour porter l'eau dans les constructions publiques et privées. Ce recours à la plomberie qui introduit pour le moins une rupture dans le ton élevé de son récit tragique laisse perplexe (*id.*).

de coups retentissants ses bras innocents, elle s'arrache les cheveux, enlace ce corps chéri, pleure sur sa blessure, mêle un flot de larmes à son sang et, imprimant des baisers sur son visage glacé : « Pyrame, s'écrie-t-elle, quel cruel hasard t'a ravi à moi ? Pyrame, réponds ; c'est ta bien-aimée, Thisbé, qui t'appelle ; entends-moi et redresse ta tête défaillante. » À ce nom de Thisbé Pyrame lève ses yeux déjà appesantis par la mort, il la voit et les referme. Alors elle reconnaît le voile et aperçoit le fourreau d'ivoire, vide de son épée : « C'est ta propre main, dit-elle, et ton amour qui t'ont porté le coup fatal, malheureux ! Moi aussi, j'ai une main assez vigoureuse, au moins pour un tel dessein, et j'ai au cœur un amour qui me donnera assez de force pour me frapper. Je te suivrai au-delà de cette vie ; on dira que j'ai été la cause déplorable et la compagne de ton trépas ; la mort seule, hélas ! pouvait t'arracher à moi ; tu ne pourras plus m'être arraché, même par la mort. Cependant nous vous adressons tous deux cette prière, ô mon malheureux père, et toi, malheureux père de mon ami : Que ceux qu'un amour fidèle et leur dernière heure ont unis l'un à l'autre reposent dans le même tombeau ; ne leur refusez pas cette grâce. Et toi, arbre, dont les rameaux n'abritent maintenant qu'un seul corps et bientôt deux, garde les marques de notre trépas, porte à jamais des fruits sombres en signe de deuil, pour attester que deux amants t'arrosèrent de leur sang. » Elle dit et, ayant fixé la pointe de l'épée au-dessous de sa poitrine, elle se laisse tomber sur le fer encore tiède du sang de Pyrame. Cependant sa prière toucha les dieux, elle toucha les deux pères ; car le fruit, parvenu à sa maturité, prend une couleur noirâtre et ce qui reste de leurs bûchers repose dans la même urne.

Les métamorphoses du vampire

Charles Baudelaire *

La femme cependant de sa bouche de fraise,
En se tordant ainsi qu'un serpent sur la braise,
Et pétrissant ses seins sur le fer de son busc,
Laisait couler ces mots tout imprégnés de musc :
— « Moi, j'ai la lèvre humide, et je sais la science
De perdre au fond d'un lit l'antique conscience.
Je sèche tous les pleurs sur mes seins triomphants
Et fais rire les vieux du rire des enfants.
Je remplace, pour qui me voit nue et sans voiles,
La lune, le soleil, le ciel et les étoiles !
Je suis, mon cher savant, si docte aux voluptés,
Lorsque j'étouffe un homme en mes bras veloutés,
Ou lorsque j'abandonne aux morsures mon buste,
Timide et libertine, et fragile et robuste,
Que sur ces matelas qui se pâment d'émoi
Les Anges impuissants se damneraient pour moi ! »

* Charles Baudelaire, *Les fleurs du mal*, 1857. Ce poème figure parmi les six pièces condamnées lors du procès dont le célèbre recueil fit l'objet l'année de sa publication. Il ne put paraître que dans *Les épa- ves* en 1866.

Concours Critère

Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle,
Et que languissamment je me tournai vers elle
Pour lui rendre un baiser d'amour, je ne vis plus
Qu'une outre aux flancs gluants, toute pleine de pus !
Je fermai les deux yeux dans ma froide épouvante,
Et, quand je les rouvris à la clarté vivante,
À mes côtés, au lieu du mannequin puissant
Qui semblait avoir fait provision de sang,
Tremblaient confusément des débris de squelette,
Qui d'eux-mêmes rendaient le cri d'une girouette
Ou d'une enseigne, au bout d'une tringle de fer,
Que balance le vent pendant les nuits d'hiver.

Textes des lauréats

De plumes et de fer rouillés

Charlotte Beaulieu *

Elle s'approcha sans bruit, posant ses petites chaussures le plus doucement possible sur les pavés de la place, ses yeux de chasseresse fixés sur ses proies. Elle était chanceuse : il y en avait toute une masse, aujourd'hui. Le plus important, c'était de se fondre dans la foule jusqu'au dernier moment, pour que les pauvres ne se doutent de rien. Le calme avant la tempête, disait Grand-papa...

Près d'elle, le chariot brinquebalant et maculé de rouille d'un vendeur ambulant crissa sur les pierres. Quelques personnes relevèrent la tête, serrèrent les dents. Ses proies s'éloignèrent en se dandinant. Rosemonde s'empressa de les suivre, se camouflant derrière les jupes, profitant de l'ombre des plus grands. Elle ne s'arrêta pas au regard courroucé des vieux coqs, non plus au babil lassant des vieilles dindes. Elle n'avait que faire de cette marée humaine picorant sur la place : la volaille ne vole pas.

Elle se trouva enfin assez proche de ses proies et fondit sur elles. Son cri de guerre résonna contre les murs de pierre, fit frémir l'eau des fontaines, traversa sans peine les nuages, partit à la rencontre du soleil. Dans une cohue affolée, les pigeons prirent leur envol.

* Cégep du Vieux Montréal

Concours Critère

Et alors, malgré elle, Rosemonde oublia qu'elle avait dit à Grand-papa qu'elle serait une chasseresse au cœur de pierre. La petite fille admira les oiseaux qui filaient au-dessus de sa tête, passaient devant le soleil, et elle rit de toute la force de ses poumons. Pour un instant, son cœur était plus grand que ses yeux.

Plus tard, sa main dans celle de Grand-papa, elle rentra chez elle, des rêves nichés dans sa tignasse blonde.

...

Quand les flammes embrasèrent la nuit, elle ne put retenir un cri de frayeur. Le feu léchait la façade de pierre, grimpait aux rideaux, s'élançait jusqu'au toit. Elle sentit son ventre battre des ailes nerveusement et s'agrippa avec force aux plis du pantalon de Grand-papa, écarquillant les yeux devant le spectacle flamboyant.

« Tu n'as rien à craindre, Rosemonde. C'est seulement des jeux de lumière. Ce n'est pas un vrai incendie.

— Pas comme celui de la maison ?

— Non. Ici, il ne brûle pas.

— Pourquoi ?

— C'est comme au cinéma ; tu te souviens du cinéma ? On lance une image sur une grande page blanche.

— La page blanche, c'est le mur de la bibliothèque ?

— Et le feu, c'est l'histoire racontée par la lumière.

— C'est beau », décida-t-elle.

De plumes et de fer rouillés

La foule, agglutinée sur le trottoir, la cachait ; Rosemonde ne voyait que des jambes, des bouts de cannes, des chaussures cirées ; au sol voltigeaient des lueurs de rouge et d'or.

« Attends-moi, Grand-papa. Je vais grimper sur le fil électrique là-bas pour mieux voir. »

Mais à peine avait-elle fait un pas que deux mains la rattrapaient, la soulevaient de terre. Elle se retrouva perchée sur de larges épaules.

« Tiens, petit oiseau. »

Devant eux, les flammes hurlaient à la lune et elle aussi tendit les mains vers les étoiles ; peut-être étaient-elles plus proches, attirées par les lumières vacillantes, comme le seraient des papillons de nuit. Il n'y avait rien de plus captivant, de plus fascinant, que cet incendie qui brûlait éternellement dans la nuit et bientôt, elle applaudissait avec enthousiasme les arabesques de ce phénix mystérieux. Les mains de Grand-papa agrippèrent plus solidement ses chevilles ; un éclat de rire fit tressauter ses épaules. Une brise passa ; le duvet qui blanchissait les tempes de Grand-papa frémit. Rosemonde le lissa du bout des doigts : « Tu as des cheveux d'ange. »

« C'est pour mieux voler, mon enfant ! »

...

La belle monture rouge trônait dans l'entrée depuis bientôt une semaine. Rosemonde en avait caressé la selle blanche

Concours Critère

chaque matin avant d'aller à l'école ; elle avait effleuré du bout des doigts les cheveux bleus qui flottaient au bout des poignées du guidon chaque soir en revenant à l'appartement. La petite fille en connaissait par cœur les moindres formes, les moindres dessins creusés dans le caoutchouc des pneus. Elle savait que si elle faisait tourner la roue assez vite entre ses mains, les rayons s'embrouillaient devant ses yeux et envoyaient des petites taches de lumière voler jusqu'au plafond.

Elle avait trouvé la bicyclette, lustrée et fière, dans le salon un matin en se levant. Maman était là aussi, un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Accroché à une des poignées du guidon, il y avait un mot de Grand-papa.

Rosemonde avait dévalé l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Elle avait sautillé sur le paillason en frappant à petits coups sur la porte de bois, puis, s'était pendue au cou de Grand-papa quand il avait ouvert. Il l'avait fait tourner et avait promis qu'ils iraient au parc dès que la pluie s'arrêterait : « Il ne faut surtout pas que nos montures de fer rouillent, tu comprends ? » Elle comprenait très bien.

Ils attendirent au dimanche. Ce matin-là, le parc resplendissait : le bleu du lac s'envolait à la rencontre du ciel, les gamins comme les parents avaient le rose aux joues et les arbres pleuraient de larmes vermeilles leur mélancolie de la saison chaude.

Pour une fois, Rosemonde ne se précipita pas vers les chevaux ailés du carrousel. Poussant avec impatience son vélo, elle avança plutôt à la recherche d'une allée déserte.

Une fois Maman installée sur un banc avec un livre sur les genoux, Grand-papa s'approcha de sa petite-fille en frottant ses grandes mains : « Prête ? En selle ! »

Les premières fois qu'ils roulèrent, du banc de Maman jusqu'à l'arbre croche et de l'arbre croche au banc de Maman, Grand-papa courut avec elle. Il tenait son guidon, la poussait vers l'avant, un peu plus essoufflé à chaque course. Elle devait pédaler plus fort, plus vite. C'était effrayant de voir les arbres se brouiller au coin de ses paupières ; exaltant de sentir le vent siffler à ses oreilles ; vivifiant d'entendre les roues sous ses pieds tourner, tourner et tourner toujours plus vite.

Avec la main de Grand-papa dans son dos, elle battait des pieds comme elle aurait battu des ailes.

Au bout d'un moment, elle le sentit lâcher prise ; son cœur fit un bond dans sa poitrine pour rester derrière.

« Vas-y ! Tu l'as ! »

Et Rosemonde poussa sur les pédales, plus fort, plus vite, tant et si bien qu'elle en oublia ses mains sur le guidon.

Quand elle et sa jeune monture s'affalèrent en faisant voler roches et poussière, elle crut d'abord qu'elle allait mourir. Mais Grand-papa arriva en courant et l'aida à s'asseoir. Elle

Concours Critère

pleurait. Il s'agenouilla devant la fillette en effleurant de ses mains calleuses ses paumes éraflées.

« Ça va, Rosie ? Tu as mal ? »

Elle fit non de la tête. Il sourit.

« On réessaye, alors ? »

Elle fit non encore.

« Je suis pas capable.

— Bien sûr que tu es capable. C'est normal de tomber quelques fois.

— Toi aussi, tu es tombé ?

— Je n'ai pas assez de doigts pour compter toutes les fois ! »

Rosemonde jeta un coup d'œil hésitant au petit vélo rouge qui gisait dans la poussière. Sa roue avant tournait toujours.

« Mais il ne m'écoute pas.

— C'est peut-être parce que tu ne lui as pas donné de nom. »

La fillette sourit, hésitante. Grand-papa attrapa le vélo par une poignée, la petite par une main. Bientôt, tout le monde fut debout : « Prête ? Alors, en selle ! »

Rosemonde enfourcha sa monture, serra de ses mains écorchées les poignées du guidon : « Pigeon. C'est ça, ton nom. C'est parti, mon Pigeon ! »

Elle s'élança de nouveau avec sa monture vers le bout du chemin.

...

Je déteste le vélo ; je déteste la pluie ; je déteste les éclairs ; je déteste le tonnerre ; je déteste le vent ; je déteste la route ; je déteste mon grand-père.

Non, c'est faux. Je ne déteste pas mon grand-père. Mais en ce moment, je déteste ce qu'il me fait faire.

Il pleut comme vache qui pisse des clous. C'est ça que Maman dit, je crois. En tout cas, il y a tellement d'eau qui s'écrase sur nous que mon chandail colle sur mon dos, que mes cheveux sont plaqués sur mon front et mes joues. Je ne vois rien.

Alors, je garde les yeux baissés sur mon nouveau compagnon de route, sur mes mains aux jointures blanchies crispées sur les poignées du guidon, sur la roue arrière de la monture de Grand-papa qui soulève des gerbes de boue, sur la roue avant de Prince qui tourne, tourne, tourne...

Je pense que ça fait des heures que les autres se sont arrêtés sous le toit d'une cabane pour laisser passer la tempête. Grand-papa, lui, n'a rien voulu entendre : « Tu vois ce clocher là-bas ? C'est là qu'on va. »

J'ai boudé, protesté, grogné, chigné. Grand-papa m'a regardée sévèrement, comme il le fait quand il tient particulièrement à ce que je fasse de mon mieux, quand il est certain que

Concours Critère

je suis capable, même si moi, je pense que non. Grand-papa, je le suivrais au bout du monde.

Justement, aujourd'hui, malgré la pluie qui a fait de mes souliers des marécages, malgré le vent qui ralentit nos montures et les anges qui jouent aux quilles sur nos têtes, on va jusqu'au clocher. On va jusqu'au bout.

...

Salut Rohan,

Ça y est! Je suis en route!

Mon grand-père et Maman m'ont laissée sur le quai de la gare de Montréal, il y a quelques heures. J'ai encore de la difficulté à le croire. Je ne pensais jamais que Maman me laisserait partir seule aussi loin. Bon, c'est vrai, Grand-papa a beaucoup insisté : « Laisse-la donc ! Qu'elle vive un peu ! Elle a plus quinze ans... Et elle a toute la vie, elle. » En plus, mon argument « je vais revenir bilingue » a joué pour beaucoup. Qu'est-ce que t'en dit, monsieur le Canadian ? Trois semaines entières de vélo et de camping en British Columbia avec ma colombe préférée... (Haha, je te niaise ! Je sais bien que tu détestes ce surnom... Mais que veux-tu, je n'ai toujours aucune idée comment appeler les habitants de la Colombie-Britannique : des Britanniqueux ?).

Bon, tu te demandes sûrement pourquoi je t'écris une lettre alors que je suis dans le train pour te rejoindre. Eh bien, sache que ça éclaire mes pensées, d'écrire. Alors fais-toi à

De plumes et de fer rouillés

l'idée : je vais avoir un crayon derrière l'oreille pas mal sans arrêt à partir de... maintenant. Je me demande même si je ne pourrais pas m'arranger pour écrire en pédalant. On verra.

Devine quoi ! Ce n'est pas moi, mais ma mère qui a pleuré à la gare. Mon grand-père, lui, est toujours joyeux : il a passé son temps à m'envoyer la main et à me faire toutes sortes de simagrées quand Maman ne regardait pas. Moi ? Allons, tu me connais : je suis trop orgueilleuse pour laisser filer ne serait-ce qu'une petite larme au moment des adieux. Je m'ennuierai d'eux et je serai sûrement contente de revenir, mais en attendant, je vais de l'avant. Il faut être fort dans la vie ! Après tout, elle est si belle.

Nous irons loin, je t'assure, Rohan !

Ma belle monture rouge est prête au voyage. Moi aussi je le suis, je crois.

On n'est pas rendus, mais on va bien finir par arriver. Grand-papa dit tout le temps : « lentement mais sûrement ». Il a raison, comme d'habitude.

À bientôt,

xxx

Rosemonde

...

Elle sentit ses genoux se dérober sous elle et n'en fit aucun cas. Elle se serait effondrée. Elle serait restée là, froide, vidée,

Concours Critère

écrasée contre le plancher de la cuisine. Mais Rohan l'avait rattrapée. Alors que des frissons d'horreur couraient le long du dos de la jeune fille, il avait transformé ses bras en moule, en étau, pour l'empêcher de voler en éclats.

Il n'y eut pas de tempête, pas d'explosion. Que des larmes trop lourdes pour franchir les paupières. Que des cris trop déchirants pour passer la barrière des lèvres. Qu'une peine trop douloureuse pour être bruyante.

Il n'y eut pas d'éclat. Mais bientôt, il n'y eut plus l'ombre d'une enfant non plus.

...

« Tu le connaissais bien ?

— Maman dit que j'étais la seule à le connaître comme ça. Et pas uniquement parce que j'étais sa seule petite-fille. Elle dit que je lui faisais du bien. Qu'avec moi, il était celui qu'il aurait toujours dû être. Peut-être que si j'étais restée... Mais j'étais ici. En vélo. Comprends-moi bien, je ne crois pas que j'aurais pu faire quoi que ce soit. En fait, je suis assez contente de ne pas être là-bas. Je manque tout : la découverte du suicide, les funérailles, la peine des autres. Lui dans son cercueil. Les joues trop blanches. Les lèvres trop pâles... C'est plus comme s'il était parti en voyage. Mais, ça n'a aucun sens. Se tuer, je veux dire. Ça veut dire que notre vie est terrible. Tellement qu'on est prêt à se jeter à cœur perdu dans l'inconnu, à tout laisser derrière. Je ne pourrais pas... En fait non, je pourrais. Mais je ne voudrais pas ! Mourir. C'est une ligne trop

finale. C'est se lancer au bas du nid sans pouvoir revenir. Je ne comprends pas.

- Parfois, on se sent si seul...
- Grand-maman est morte il y a quelques mois. Je pensais qu'il allait bien. Il riait. Il faisait des blagues au téléphone... Maman dit qu'il ne voulait sûrement pas être un fardeau. C'est ridicule ! Qui pourrait trouver que son grand-père est un fardeau ? Pas moi. C'est possible, tu crois ? De se sentir si isolé ? Est-ce qu'on a réellement le droit de tout simplement... lâcher prise ? D'oublier à ce point ceux qui vont rester derrière, avant d'aller lâchement s'électrocuter dans son bain ? Je suis peut-être égo-centrique de croire qu'il aurait dû penser à moi avant de prendre sa décision... Après tout, c'est quoi une petite-fille à côté de la mort ? Rien. Un détail vite oublié. Un grain de sable dans l'immensité du désert... Je suis contente, tu sais ? Il m'a finalement fait réaliser que les *happily ever after* ont bien leur place à la fin des romans. Nulle part ailleurs. Depuis le temps que ma mère essaie de me sortir la tête des nuages ! Franchement, merci Grand-papa. S'envoler, planer, s'élancer vers les plus hautes hauteurs, c'est ça ? Il doit être fier de lui : il y est. Et moi, j'ai les deux pieds cloués sur terre...
- C'est normal d'être triste, Rosemonde.
- Je ne suis pas triste. Non. S'il était vivant, je le tuerais de s'être tué. »

...

Concours Critère

Je déteste le vélo ; je déteste la pluie ; je déteste les fissures qui défigurent la route ; je déteste les ombres qui assombrissent l'horizon ; je déteste devoir respirer ; je déteste mon grand-père.

Non, j'imagine que non. Je déteste de tout mon cœur, de toutes mes tripes, ce qu'il a fait.

Il pleut. Non : je crois que le ciel est en train de s'abattre sur ma tête. Ça doit être ça. Les nuages noirs qui roulent au-dessus de moi me menacent de pleurer. Ils se préparent sans doute à fondre et à dévorer, à rouiller nos pauvres carcasses de fer, de chair et de plumes. Mes yeux ne voient plus. J'étouffe. Je hurle au vent ; je hurle au ciel. Sous mes pieds, la route cahoteuse file à une vitesse vertigineuse : je pédale comme je n'ai jamais pédalé. Je pédale comme je n'ai jamais volé. Je sens Prince qui grince à chaque coup de mon corps vers le bas, à chaque fois que mes mains se crispent de fureur sur le guidon. Tant mieux. L'horizon est toujours aussi loin, perdu dans l'immensité écrasante des montagnes, mais mes deux roues, mes deux ailes, tournent, tournent et tournent. Rageuses. Insatiables.

Je ne sais pas depuis combien de temps je file sur la route déserte. Il me semble que ça fait un siècle que je me déchaîne, une éternité que je vomis ma rage de vivre à chaque coup de pédale. Je fonce et rien ne peut m'arrêter ; regarde-moi bien, Grand-papa. Regarde ! Je vais jusqu'au bout. Encore. Jusqu'au bout du monde. C'est ce que tu voulais, pas vrai ?

De plumes et de fer rouillés

La tempête se calme ; et plus elle se calme, plus je frémis, plus je tremble. De colère. Je ne peux atteindre les cieux avec mes ailes de fer ? Alors, que le monde entier s'écroule ! Je n'ai rien à faire des hauteurs que je ne peux atteindre. « Rien, tu m'entends ! » Ma voix est rauque. Elle se brise contre les flancs escarpés qui m'encerclent, elle éclate en mille débris.

Et puis, qu'est-ce qu'ils font là, ces pigeons ! En plein milieu de ma route. Si fragiles sur leurs courtes pattes. Je me dresse, debout sur mes pédales. Mes yeux se braquent sur mes proies. Oh ! Comme j'écraserai leurs ailes ! Comme ils auront peur ! Comme ils auront mal !

J'accélère encore. Je m'époumone : « Vous avez des ailes, imbéciles ! »

Je file vers l'avant, je fonce vers ce chaos de plumes et de becs. Des cris éclatent, déchirent mes tympans ; des ailes battent frénétiquement ; des serres fendent l'air. Quelque chose frappe mon visage. Prince fait un violent écart sur le côté. Je glisse.

Le bout du monde me rencontre de plein fouet.

...

Rosemonde est installée sur un siège juste à côté du hublot. On roule le fauteuil plus loin, on le replie, le range ; pour l'instant du vol, il disparaît. Pourtant, son ombre plane toujours au-dessus d'elle.

Concours Critère

Les autres passagers s'engouffrent à leur tour, en canetons dociles. Certains s'attardent : leur regard glisse sur elle jusqu'à la vieille courtepointe d'une couleur orange brunâtre qui couve ses jambes inertes. Elle ne peut s'empêcher de voir au fond de leurs prunelles de la pitié, un dégoût immonde. Rosemonde détourne les yeux ; elle fixe résolument l'ombre des nuages qui défile sur le sol gris de l'autre côté de la vitre. Sans rien voir.

Elle a passé des semaines couchée dans un lit toujours froid ; des semaines à avoir mal au cœur d'être encerclée de blanc ; des semaines à panteler, crier, hurler à chaque réveil quand, la tête encore prisonnière des vapes, elle essayait de se redresser, mais où seul le haut de son corps répondait à l'appel. Elle s'étonne encore que Rohan n'ait pas fui à tire-d'aile. Mais non, il était resté chaque fois.

D'ailleurs, Rosemonde ne voudrait pas quitter Rohan. Ni Prince. Et si, chez elle, on ne parlait déjà plus de Grand-papa ? Si tout le monde était passé à autre chose. Si on s'occupait uniquement de ses jambes immobilisées, si on n'avait que faire de ses ailes rouillées ? Elle voudrait se donner le temps de tourner la page. De ramasser ses plumes éparpillées.

Mais les temps froids n'ont que faire des ailes fracassées : ils s'imposent ; il lui faut reprendre son envol.

De l'autre côté du hublot, le bleu s'étire dans toute sa longueur, effroyablement vaste, infini. Elle est si petite. Si fragile. Seule. Quelque part dans le sous-sol de Rohan, les roues tordues de Prince sont immobiles. La rouille s'attaque déjà

De plumes et de fer rouillés

aux rayons. Elle les tient prisonniers entre ses serres crasseuses, sordides. Et Rosemonde, assise dans le cœur de l'oiseau de fer, est prise d'une soudaine peur des hauteurs.

...

Très cher Rohan,

Excuse mes longues semaines de silence ; j'étais perdue dans mes pensées. Vois-tu, il y a maintenant près de six mois, je partais pour mes semaines à vélo de l'autre côté du continent avec toi. Comme tu le sais déjà, je suis de retour chez moi, ce qui est à la fois a blessing et a curse.

En premier, il a fallu que je réapprenne à vivre dans une ville que je ne reconnaissais plus mais que je connaissais si bien en même temps. Ensuite, il a fallu que je m'installe de nouveau dans une maison si familière et à la fois si étrangère : « Oh seigneur ! C'est comme cette fois en raquettes... Tu t'en souviens, Rosemonde ? Non ? Pourtant on a tellement ri ! Ah c'est vrai, je suis bête, tu étais en voyage... » Et ça y est. C'est reparti. Les yeux brillent, les rires fusent, on se dispute à grands cris les anecdotes comme on le ferait des morceaux de pain particulièrement appétissants. Et je ne sais plus où me mettre. Tant pis. De toute façon, ces temps-ci, j'aime bien qu'on m'oublie. Maman est une vraie poule depuis mon retour. Je t'entends d'ici me dire que c'est normal, et je sais bien que tu as raison. Ce n'est pas tous les jours que votre fille perd l'usage de ses jambes... J'ai des roues, c'est vrai, mais elles sont si différentes de celles de Prince ! Leurs rayons sont si épais, disgracieux, et si collés les uns aux autres. Leur

Concours Critère

métal est lourd : il écrase le sol sans pitié, creuse des sillons dans la terre et s'enlise inévitablement dans les mares de boue. Il a déjà commencé à rouiller, ce fauteuil.

D'ailleurs, j'ai reçu ton cadeau de Noël et je te dis mille fois merci. Tu as raison, elle ressemble comme deux gouttes d'eau à Prince, cette petite figurine. Je l'ai accrochée à une poignée de mon fauteuil.

Je picore ma peine, je me plains, mais ne t'en fais pas ; il m'arrive d'avoir au moins un orteil sur la planète Terre. Assez pour me rappeler à quel point je suis chanceuse de pouvoir encore admirer le ciel d'en bas. Et alors, j'envoie promener le cafard. Et puis, nous avons vu tant de belles choses au début de notre aventure ensemble, n'est-ce pas ?

Le pire, c'est que j'ai souvent l'impression que mon voyage n'était qu'une parenthèse sans importance, un rêve éveillé. L'idée que je me suis simplement assoupie pendant dix mois m'effleure souvent l'esprit. Il m'arrive même alors de chercher Grand-papa des yeux, comme si pendant tout ce temps, il attendait sagement que je prenne le temps de scruter comme il se doit le monde autour de moi. Parfois, je l'avoue, j'aurais envie de me rendormir. De recommencer le rêve depuis le début ; peut-être qu'il ne tournerait pas au cauchemar cette fois.

Je suis désolée que notre voyage ait été interrompu aussi brusquement. Il allait être magnifique, il était magnifique. Je m'en ennuie déjà.

De plumes et de fer rouillés

J'imagine que c'est pour ça que lorsqu'on est partie une fois, on a pour toujours les yeux rivés sur l'horizon, l'âme qui dérive avec les nuages et le cœur enfermé dans notre valise.

J'espère que tu vas bien et j'espère que tu continues à faire des promenades régulières sur le dos de ton étalon à deux roues. Ne le laisse pas rouiller.

On se revoit bientôt, j'espère.

xxx

Rosemonde

...

Les premières notes lui font l'effet d'une douche froide, d'un retour brutal dans une réalité qu'elle avait oubliée depuis longtemps ; elles ravivent des souvenirs, des odeurs, des douceurs qu'elle croyait refoulées ; elles soufflent la poussière d'un tableau abandonné dans le fond de sa mémoire : Grand-papa est installé sur le petit banc de cuir devant le piano à queue. L'instrument majestueux d'un noir presque bleu se déploie dans tout l'espace, au centre de la petite chambre. Une petite fille est assise à côté d'une des pattes, près des pédales de cuivre où vont s'appuyer les pieds de Grand-papa. La porte du monde extérieur est fermée ; seule une fenêtre est ouverte.

Rosemonde avait oublié ces notes, étouffé cette musique ; celle-là même qui, aujourd'hui, flotte vers elle dans le couloir brusquement désert. Elle ferme les yeux, tremblante.

Concours Critère

La mélodie l'enlace, la prend sous son aile, la raccompagne chez elle après tant d'années. Elle croyait qu'elle allait souffrir ; elle est douloureusement heureuse. Des mains secouent les vieux tapis au fond de son cœur, essorent ses robes blanches de petite fille au fond de son estomac, envoient voltiger d'un coup de balai les papillons au creux de son ventre. Ces mains ont la douceur de celles de Grand-papa.

La musique s'interrompt dès qu'elle ouvre la porte, sous laquelle s'échappaient les notes précieuses. Le musicien se tourne vers la femme hantée, la fille au visage fripé et barbouillé de larmes, l'enfant qui vient d'être retrouvée. Son regard passe des larmes aux roues, des roues aux larmes : « Madame. Je peux vous aider, sûrement ? »

Un sourire heureux au milieu de la tempête : « Cette mélodie... Continuez à la jouer. »

Bien plus tard, elle se dira qu'enfin, elle avait pardonné.

...

Un corps tout jeune se glisse sous les couvertures ; un nez tout froid chatouille le creux de mon cou ; des petits pieds glacés dans mon dos achèvent de me sortir de ma torpeur matinale.

« Je savais bien, moi, que tu étais réveillée », souffle mon petit-fils à mon oreille. Je souris. Nous restons là, comme nous l'avons toujours fait quand les parents ne sont pas là pour nous gronder. Nous restons blottis l'un contre l'autre. Nous échangeons le froid de nos mains, le chaud de nos

cœurs, le rire de nos yeux. Nous observons les jeux des rayons de soleil sur le plafond. Nous nous racontons nos rêves, jouons aux devinettes avec nos réalités.

Et lorsque les corneilles se taisent, c'est qu'il est temps de laisser nos rêves sur les oreillers. « Il faut qu'ils se fassent des ailes, dis-je à Samuel, comme ça, ils pourront prendre leur envol cette nuit. » Il rit : « Grand-maman, tes oreillers sont en mousse! »

Parfois, quand je suis fatiguée ou que le ciel se déchaîne au dehors, nous restons dans le salon, assis devant la fenêtre. Je dépose la grille de mots croisés sur mes genoux et on n'entend plus dans la maison que le grattement de mon crayon sur le papier et celui des ongles de Samuel contre le fer de mon fauteuil. Des écailles de rouille tombent sur le tapis à nos pieds.

Souvent, nous allons nous promener. Moi devant, lui derrière ; moi qui fais tourner les roues de mon fauteuil entre mes mains, lui qui roule sur sa petite monture en battant des pieds. Je lui ai appris à chasser les oiseaux, et parfois, quand nous croisons une petite famille emplumée, nous allons vers elle à toute vitesse. Moi qui roule devant, lui qui vole derrière. « Plus vite, Samuel! Plus vite! »

Nous rions. Au-dessus de nos têtes, les oiseaux s'éloignent en piaillant.

...

Concours Critère

Elle vit sans bruit, doucement. Elle ne sait pas si quelqu'un d'autre qu'elle se souvient qu'elle est toujours vivante ; parfois, elle-même l'oublie.

Souvent, son fils vient la visiter. Il s'assoit sur la chaise pliante en bois en face d'elle et lui raconte des choses qu'il pense qu'elle veut entendre. Quand elle se réveille, il est reparti.

Parfois, Samuel passe par là. Il s'installe sur le fauteuil berçant mauve, juste à côté d'elle. Alors, elle ne se souvient jamais de quoi ils ont parlé ou de ce qu'ils ont fait. Ça n'a pas d'importance.

Le reste de l'éternité, elle est seule. Alors, elle demande à l'infirmière de la rouler jusque sur le balcon de sa chambre. « Non, Marie, je n'aurai pas froid. Je veux simplement regarder les avions décoller. On les voit si bien ce soir, tu ne trouves pas ? » Marie lui sourit comme on le fait devant la photo d'un enfant qu'on a connu alors qu'il est déjà vieux.

Rosemonde vit sans bruit, doucement. Du haut de ses deux roues, elle regarde encore les oiseaux s'élancer vers le bout du monde, passer devant le soleil. Dans ses cheveux devenus blancs sont toujours nichés ses plus beaux rêves d'enfant.

Obligation de vivre

David Bilodeau *

Les images défilent à un rythme infernal et j'éprouve quelque difficulté à suivre l'action à l'écran. Des enfants de mon âge se promènent, dansent et sautillent un peu partout en attendant de moi une écoute attentive. Un jeune garçon, politicien en devenir, s'installe et déroule de grandes promesses d'avenir moqueur et simple. L'ennemi le ramène à la réalité en lui rappelant la dure réalité de la vie : les gens vieillissent et s'épuisent. En solitaire, j'écoute Peter Pan sans pouvoir en comprendre le message. Je suis trop jeune pour en saisir quoi que ce soit. Ma mère tenait toujours à me faire connaître ces films qui, plus tard, berceraient mes rêves de nostalgie inespérés. J'ai toujours eu l'impression que ma mère était trop mélancolique. Peut-être avait-elle été forcée de devenir une adulte un peu trop tôt. Je l'ignorais, comme j'ignorais que la même chose m'arriverait par la suite. Probablement que ma mère était au courant de ce qui se passerait et voulait simplement m'éviter d'avoir à vieillir trop vite. Elle aurait voulu que je ne quitte jamais l'enfance, que je ne perde jamais cette légèreté qu'ont les enfants. J'ai le souvenir très clair de la journée où j'ai perdu mon innocence, comme si l'équilibre n'avait jamais été rétabli par la suite, comme si j'avais été transformé à tout jamais.

* Cégep de Jonquière

Concours Critère

J'avais à peu près six ans lorsque j'ai pris conscience de mon existence. Je me souviens de ma mère assise dans les escaliers, discutant au téléphone. C'était bien avant les téléphones intelligents et les cellulaires microscopiques. Chez moi, à ce moment, on avait un seul appareil. Il était installé au mur devant les escaliers qui conduisaient à l'étage. Lorsque ma mère discutait au téléphone, elle s'installait parfois près des escaliers. Quand c'était plus sérieux, elle se posait doucement sur une marche et écoutait son interlocuteur en adoptant une mine sévère. Depuis ma chambre à l'étage, je pouvais entendre tout ce qui se disait pendant ces discussions. Enfant, ces conversations d'adultes ne m'intéressaient pas le moins du monde. J'écoutais très rarement. Ce jour-là, j'ai écouté. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai écouté. J'avais le sentiment que c'était trop sérieux pour moi, mais j'ai écouté. Après seulement quelques secondes, ma mère s'est arrêtée de parler. Elle était toujours au téléphone, je le savais, car elle n'avait pas encore reposé le combiné. Pourtant, elle ne prononçait pas un mot. Elle écoutait attentivement comme si la conversation qu'elle avait la troublait. Lorsqu'elle eut fini de s'entretenir avec son interlocuteur, elle resta un long moment assise au même endroit. Moi, je ne comprenais pas ce qui se passait. À cet âge, on n'y comprend rien. À cet âge, on croit que rien ne change dans la vie. À cet âge, on est idiot. Plusieurs minutes plus tard, ma mère était toujours au même endroit, toute chamboulée par la conversation consternante qu'elle venait d'avoir. C'est à ce moment que j'ai découvert ce que c'était qu'un adulte. Depuis ma chambre, j'entendais ma mère renifler et je l'imaginais en train de s'essuyer les yeux. J'ai pris un temps considérable à comprendre pourquoi : elle pleurait. Dans ma tête d'enfant j'ai

tout de suite pensé : « Une maman, ça pleure ? » En fait, un adulte est encore un enfant. Un adulte sera toujours un enfant au fond de lui. Les grandes personnes sont simplement des enfants qui ont grandi en essayant tant bien que mal d'imiter les autres grandes personnes, qui imitaient elles-mêmes des grandes personnes. Puis, ma mère m'a appelé. Sa voix vacillait. En essuyant ses larmes, elle m'annonça sèchement : « Ta grand-mère vient d'avoir une attaque cardiaque, elle est souffrante. Elle a été amenée à l'hôpital, on ignore si elle s'en sortira ». Elle venait de m'annoncer cette triste nouvelle avec le plus de maîtrise possible, mais elle était troublée, ça se voyait. Les adultes essaient toujours de rassurer, mais parfois, leur cœur d'enfant crie si fort qu'il les trahit. Alors ils se forgent une armure, qui peut donner une impression négative quand ils parlent, mais elle sert de bonnes intentions.

Dans mon cerveau d'enfant, j'ignorais le sens des phrases d'adulte qu'elle venait de prononcer, mais j'avais compris l'essentiel : ma grand-mère était déjà morte.

Après l'incident du téléphone, j'ai pu apprendre ce qu'était un coma. Bien sûr, à l'époque, ma définition était approximative. Un coma, pour moi, c'était lorsque quelqu'un était très malade et qu'il voulait se reposer. Alors il dormait, mais ignorait encore s'il était trop malade et devait s'en aller ou s'il allait s'en sortir et se réveiller. Pour moi, le comateux était un indécis. Allait-il descendre au prochain étage ou toujours attendre avec les autres pour le dernier ? Ma grand-mère était indécise. Son cœur l'avait frappée fort, alors elle hésitait à revenir. Toutefois, le choix, c'est ultimement les membres de la famille qui

Concours Critère

le font. On leur pose une question difficile : laisseront-ils au comateux la chance de faire son propre choix, revenir ou non, ou décideront-ils à sa place en le débranchant ? Dans tous les cas, si la personne survit, elle se verra dans l'obligation de vivre. Si le comateux revient de lui-même, il n'aura plus jamais la même vision de la vie qu'avant : il prendra maladivement goût à la vie.

Inévitablement, ma grand-mère nous quitta un peu plus tard. J'imagine ne pas avoir besoin de clarifier les détails de sa mort. Pour moi, elle avait fait son choix : elle n'aurait pas pu tolérer avoir raté l'opportunité de s'en aller. À partir de ce moment, ce sont les autres qui auraient eu à porter le fardeau de cette décision. À ce moment-là, moi, je n'avais pas encore conscience des conséquences qu'ont les actes. Je n'étais pas encore conscient d'être non plus, alors comment aurais-je pu être conscient que ma grand-mère n'était plus ?

Je trouvai la cérémonie funèbre particulièrement étrange. Pourquoi convoquer tout le monde autour d'un corps inerte, presque en décomposition déjà et perdre son temps à pleurer inutilement ? La journée des funérailles, le ciel était d'un bleu clair hallucinant. Je n'ai jamais été très croyant, mais quelqu'un qui l'est aurait probablement dit que le ciel était heureux de la décision de ma grand-mère. C'est aux obsèques que j'ai plus ou moins compris par observation ce qu'était un adulte. J'ai observé mon grand-père, il pleurait. Mon grand-père pleurait et j'ai compris pourquoi. Il pleurait parce qu'il ne pourrait plus voir ma grand-mère, parce qu'il ne verrait plus celle qu'il avait épousée il y avait de cela trente-deux ans. Il

Obligation de vivre

pleurait parce que la mort lui avait arraché ce qu'il avait de plus cher. Il pleurait parce que la perte de sa femme l'obligeait maintenant à la vie, parce que lui, il était encore forcé de vivre, alors qu'elle était libérée. Il pleurait parce qu'il avait encore des responsabilités, tandis qu'elle n'en avait plus.

Quand on est jeune, on ne comprend rien à la vie, rien à la mort. Aux funérailles, le soleil plombait sur le parquet de l'église et les vitraux illuminaient le déambulatoire de tous leurs charmes. Les particules de poussière ressemblaient à des milliers d'ampoules ridicules et étincelantes en apesanteur se dirigeant doucement vers une surface rassurante. Les tuiles du transept couraient les unes après les autres comme si elles devaient sans cesse rattraper le temps. Avec tout ce qu'elles voyaient, je peux facilement imaginer les raisons de leur réaction. Les murs aux fenêtres très hautes des bas-côtés s'éclairaient l'un l'autre de toutes leurs lumières comme deux inséparables qui se complimentent, car ils s'autosuffisaient. Les bancs s'entassaient pour accueillir les ouailles. Près du chœur de l'église, une boîte de bois gisait, fermée, assez haute pour empêcher un jeune garçon de sept ans de découvrir les dures vérités de l'existence. Pour l'instant, je découvrais le bâtiment clair et silencieux, avant de devoir me contenter de la messe ennuyeuse à laquelle je serais plus tard forcé d'assister. Ma grand-mère, elle, gisait au fond de cette boîte de bois que je trouvais tellement dénuée de sens, dénuée d'intérêt. Dans ma tête, des questions me flagellaient l'une après l'autre, sans aucun espoir de réponse. Mes mains serraient ma tête, retenaient leur infernale cacophonie.

Concours Critère

Pour apaiser ces voix, j'escaladai la structure métallique du catafalque sur lequel était posée la boîte de bois, en m'assurant de ne pas être vu, de ne pas être remarqué. Je soulevai légèrement la partie amovible du couvercle et jetai un coup d'œil au contenu du cercueil : quelqu'un s'y cachait. On jouait à cache-cache et j'avais gagné, j'avais trouvé ma grand-mère, mais elle ne répondait pas à mes appels. « Grand-maman est mauvaise perdante ? » Elle ne jouait plus ou j'ai trop attendu. Je pleurais et on se demandait pourquoi, mais je ne répondais pas : j'étais trop triste, j'avais perdu à cache-cache.

C'est après cette expérience que j'ai découvert mon aversion pour la mort. J'ai vu ma grand-mère étendue, sans vie, dans une boîte en bois et j'ai été forcé de regarder, de pleurer. Si on avait laissé l'histoire s'apaiser, la douleur se serait évanouie. Le mot mort m'aurait semblé presque absurde si on avait laissé tomber la poussière sur le cercueil de ma grand-mère. Si on avait oublié l'histoire avant de célébrer la disparition de l'être cher, je me serais sans doute pendu, car j'aurais ignoré les conséquences de mes actes. Si je n'avais pas vu la mort, je n'en aurais pas eu assez peur. Il faut la voir pour la craindre. Pour tout l'entourage, la mort agit comme une gifle qui oblige à la vie. Puis, j'ai vécu ma troisième expérience avec un adulte en larmes. Cette fois, c'était différent : c'était mon père. Le fait que ma mère pleurait signifiait qu'elle était sensible, que c'était la bonne fille de sa mère. Le fait que mon grand-père pleurait signifiait qu'il était un bon mari, qu'il aimait toujours ma grand-mère, même après toutes ces années et qu'il avait peur, peur de la vie, peur de la mort. Par contre,

lorsque ce fut mon père que je vis en larmes, tout fut différent. On ne s'imagine pas qu'un papa puisse pleurer. Les pères donnent toujours une impression de force, de témérité, de masculinité. Lorsque notre propre papa pleure, on se demande ce qui se passe. Alors, il m'expliqua : « On vit dans un monde si beau, mais si cruel. Qu'on le veuille ou non, les personnes qui passent dans notre vie nous transforment, nous métamorphosent, on tient à elles. Ta grand-mère, ça faisait longtemps que je la connaissais et même si ce n'était pas ma mère, je tenais beaucoup à elle. Je sais qu'elle est dans un monde meilleur. Je sais qu'elle est heureuse où elle est. Je sais qu'elle ne souffre plus. Tu verras, la mort peut sembler cruelle, mais elle n'arrive jamais pour rien. Le petit Jésus avait besoin de ta grand-mère, alors il l'a ramenée à lui. »

Ces paroles qu'il m'a dites à ce moment sont toujours restées dans mon esprit depuis. J'ignore pourquoi, mais son discours m'a marqué. C'était une approche théologique de la mort, une approche métamorphe, mais c'était l'explication de mon père. Pour expliquer son obligation de vivre, mon père utilisait la religion. Il savait que les gens souffrent bien plus sur terre que n'importe où ailleurs ; ainsi s'obligeait-il à vivre, car Dieu avait besoin de lui ici, comme nous avons besoin de lui ici. Ce n'était pas mon explication préférée, mais elle fonctionnait.

J'ai toujours apprécié les explications de mon père. Bien sûr, je ne suis pas aussi croyant qu'il aurait voulu que je le sois, mais j'ai toujours aimé ses histoires. Les gens ont tous leur façon de gérer le stress, de surmonter des épreuves. Certaines personnes y trouvent une excitation incroyable, un enthousiasme.

Concours Critère

siasme hors du commun. Mon père, lui, y trouvait une inspiration sans limite. Lorsqu'il était tendu, mon père s'assoit et m'expliquait une réalité difficile, que je retiendrais pour toujours. Je n'avais pas plus de cinq ans à la première leçon de mon père. Ce jour-là, il travaillait calmement sur son établi. Ma mère était à ses côtés et l'observait. Je m'approchai en cherchant à m'occuper. En affichant une certaine impatience, ma mère me demanda d'aider mon père. Il répondit que j'allais devoir travailler toute ma vie et que si je l'aidais maintenant, je ne pourrais jamais reprendre mon enfance. Je m'imaginai habillé en homme affaires sérieux dans un bureau emmerdant. Cette pensée me fit glousser. Par la suite, mon père eut l'occasion de m'apprendre beaucoup plus, comme lors de son divorce.

Le divorce n'est jamais prévisible pour un enfant. Ni explicable. Le divorce arrive toujours par hasard, sans qu'on puisse l'éviter et, bien sûr, sans qu'on puisse y changer quoi que ce soit. Je me souviens très bien de cette journée où mes parents ont décidé de divorcer. Je n'aurais jamais pu le prévoir. Quand je n'étais encore qu'un gamin dans un monde appartenant aux grandes personnes, j'observais mes parents et me disais que rien au monde n'était plus immuable. Mon père me rassurait en accumulant les plaisanteries de mauvais goût, dignes d'un père. Il souriait naïvement à ma mère, espérant peut-être que ses enfants soient trop jeunes pour le voir amoureux. Mes parents partageaient une telle complicité que le divorce m'était étranger. Indéniablement, lorsque mes parents décidèrent de divorcer, ils durent m'expliquer en quoi consistait cette action.

Je compatis avec mes parents qui durent m'expliquer leur séparation. Il doit forcément être assez difficile d'en parler avec un enfant. Envieux du lendemain, je regardais mon père, qui devait briser ma quiétude en m'annonçant un abandon qui paraîtrait bien pire dans mon esprit qu'en réalité.

Avec un peu de recul, je peux dire que j'aurais dû voir venir cette décision fatidique. La comparaison est rapide à faire. Mes parents semblaient si heureux dans leur jeune temps que l'image des années suivantes me paraît avoir souillé mon souvenir d'eux. Juste avant le divorce, l'atmosphère était insoutenable, même pour un enfant. Un soir, je parcourais rapidement les chaînes à la télévision sans m'attarder à ce que je gobais lorsque je portai attention aux bruits provenant de la chambre de mes parents. La veille, j'avais cru remarquer que mon père était assoupi sur le sofa du salon lorsque je me levai en pleine nuit. Je n'y avais pas porté attention à ce moment, mais cette pensée me revenait à présent. La porte de leur chambre était grande ouverte et j'entendais mes parents se promener de long en large en argumentant sur un sujet qui m'échappait. Lentement, le ton avait monté, ce qui avait attiré mon attention. Soudain, mon père éclata : « Non ! Jamais je t'ai dit ça ! J'me fend le *** en quatre pour toi ! *** de *** ! Apprécie un peu ! ». Plusieurs mots m'étaient inintelligibles, car j'ignorais leur signification.

Lentement, je sentis la peur monter en moi. En fait, j'ignore si c'était de la peur, du courage ou de la colère. À cet instant, ça importait peu. Je savais seulement que je devais faire taire ce qui se passait dans cette chambre. Une partie de mon esprit

Concours Critère

tentait continuellement de me convaincre de ne rien faire, alors que le reste se battait pour agir. J'imagine que le courage n'est jamais total, sinon ce ne serait pas du courage, mais de la simple vanité. Lorsque le ton se durcit encore, je sautai de mon siège et courus vers mes parents. Avant même que je sois arrivé, mon père sortit de la chambre et se dirigea vers la cuisine. Il se rua sur le premier tiroir et en sortit un couteau qu'il empoigna solidement. J'accourus vers ma mère et me plaçai droit devant : « Si tu veux toucher à maman, tu vas devoir me transpercer d'abord ! ». Des larmes chaudes coulaient sur mon visage d'absence. Son expression se crispa, comme désapprobatrice. Puis, il se retourna et sortit. Il se dirigea silencieusement vers la cuisine, replaça le couteau et sortit de la maison. Jamais de ma vie un événement ne s'était passé aussi vite. Mon père n'avait jamais menacé qui que ce soit auparavant. Ce ne fut pas la seule fois qu'il menaça ma mère, mais aucune autre ne produisit chez moi une réaction aussi forte.

J'aurais dû savoir qu'un divorce suivrait prochainement, mais je me concentrai sur l'enfance, sur l'insouciance que mes parents ont toujours voulues pour moi. Le jour où on m'annonça leur divorce fut beaucoup plus calme. Mon père vint se placer devant moi alors que je regardais la télévision. Il l'éteignit et se pencha pour être à ma hauteur : « Est-ce que tu sais ce que signifie le divorce ? Ça veut dire que ta mère et moi, nous allons passer quelque temps éloignés. » Je compris tout de suite que c'était délicat, parce que mon père ne s'était pas senti forcé de m'exposer une réalité difficile de la vie. Il m'avait clairement expliqué ce qui allait se passer, en utilisant les mots que les adultes utilisent. Il n'avait pas dit que ma mère et lui

ne s'aimaient plus, qu'ils trouvaient difficile de vivre ensemble. Il avait tout simplement dit qu'ils allaient passer quelque temps éloignés, sans toutefois mentionner une période. Il savait bien que ce serait permanent.

D'un côté, j'étais vraiment triste. J'avais toujours vu mes parents comme l'idéal de l'amour. Plus tard, je voulais avoir droit à un amour comme celui de mes parents, inconditionnel. Maintenant, je comprenais qu'il n'était qu'à moitié sincère. De l'autre côté, j'étais libéré. Je voyais bien ce que la pression d'un amour factice infligeait à ma mère. Peu à peu, elle s'affaiblissait. Elle mangeait moins, maigrissait à vue d'œil. Dans peu de temps, il ne me resterait qu'une demi-maman, comme une demi-famille. Que tout ça se termine maintenant signifiait la fin des tracas et la fin d'une misère forcée.

Aujourd'hui, du haut de la chambre, j'observe un dalmatien par la fenêtre et je me souviens à quel point tu les appréciais. Il marche, léger et insouciant, en compagnie de son maître. Je me souviens du temps où je rentrais de dehors en plein hiver et me plaignais de mes pieds gelés. Là, tu me proposais de m'asseoir devant le poêle chaud en attendant le souper. Ta maison intriguait tant mes yeux d'enfant de six ans que je suis toujours convaincu de ne pas pouvoir la voir correctement. Quand je devais partir, je fixais silencieusement ton grand dalmatien de céramique en ignorant la date de ma prochaine visite. En quittant ta demeure, je ne savais pas quand je te reverrais. Lorsque tu nous as quittés, je n'ai jamais su que je ne te reverrais plus. Aujourd'hui, j'espère toujours entrer chez toi

Concours Critère

en observant attentivement le grand chien noir et blanc, une odeur de tarte aux pommes emplissant la pièce.

Si je te raconte tout ça, grand-maman, c'est parce que je sais que tu es la seule qui peut m'aider. Tu vois, déjà au moment du divorce, il était bien trop tard. Aujourd'hui, le pire est arrivé. L'histoire m'a joué un tour. À onze heures du matin, ta fille a eu une attaque cardiaque. Elle a été amenée à l'hôpital, on ignore si elle s'en sortira. Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de t'écrire, c'est ton mari. C'était la deuxième fois que je le voyais pleurer. Il tentait de retenir ses larmes, parce que c'est ce que les hommes font ; mais on avait touché son propre cœur d'enfant et il était trop tard pour rattraper ses larmes. Je te raconte tout ça parce que je sais que tu vas savoir quoi faire, parce que tu connais ta fille et que tu as vécu la même situation. Présentement, ma mère repose dans un profond état d'hésitation. Je sais qu'il est difficile pour une personne dans sa situation de revenir en arrière, mais j'aimerais savoir si tu peux la convaincre de revenir. La vie sait si bien s'acharner sur une personne parfois, on ne peut tout de même pas la laisser perdre. Dis-lui bien qu'elle ne peut pas s'arrêter au prochain étage. Dis-lui que ce n'est pas juste, que je ne veux pas vieillir. Dis-lui qu'elle ne peut pas mourir, qu'elle est obligée de vivre.

Elle est ma mère et je suis son Peter Pan.

Le destin spectaculaire de Jade Béclair

Magali Boisvert *

Jade Béclair était N.A.I.V.E. Elle était Native d'un Ailleurs Inconnu mais Vraisemblablement Exotique. La frêle Jade, depuis le moment où elle avait braqué ses deux perles chocolatées sur les dépositaires de sa fragile existence, sut du plus profond de sa béate conscience que sa place ne se situait pas entre les bras maladroits de ses gardiens légaux. Avec son teint de papyrus, sa crinière de cendres aux flots en chute libre et ses yeux résolument soumis à l'horizontale, il n'était pas difficile d'en venir à la même conclusion que l'enfant. D'ailleurs, moi seul sais que quelques minutes avant que le couple occidental ne vienne s'approprier son prix, la petite pierre précieuse avait jeté un regard intrigué vers l'infirmière de l'orphelinat qui changeait ses couches et avait formé un semblant de pensée à son sujet présentant les formes indistinctes d'un « *maman ?* ». Hélas ! le poupon partit avec Monsieur Le Blond et Madame aux Yeux Comme le Ciel pour ne revoir sa terre d'origine que vers la fin de sa vie. Mais cela n'est pas pertinent pour aujourd'hui, je devrais plutôt tenter de suivre le fil chronologique du récit. J'ai parfois la désolante manie de dévoiler prématurément la fin de l'histoire...

Jade était tel un bijou d'origine chinoise qui avait été importé pour orner le cou de porcelaine de Madame Amérique, mais qui était si particulier que la dame le laissait dans son écrin, ne

* Cégep de Trois-Rivières

Concours Critère

sachant à quelle occasion l'arborer. Jade fut inscrite à des écoles privées très prestigieuses, certes, mais qui étaient des Colisées du Conformisme. La jolie jeune fille se dissocia alors des Blonds, Roux, Yeux Bleus, Yeux Verts et autres, en bâtissant son propre minuscule musée. Elle amassait de petits objets, des artefacts hétéroclites qu'elle entreposait sous son lit après leur découverte. Voyez-vous, Jade se chuchotait en son for intérieur qu'elle faisait partie de ces articles oubliés par leur propriétaire — de ce fait, en les récupérant, elle se recueillait un peu elle-même. Dans des boîtes, elle gardait de petits soldats de plastique, des barrettes en forme de fleurs, des trombones, des parasols pour boissons alcoolisées et des pièces de monnaie. (J'aurais peut-être dû lui faire savoir, alors, qu'elle avait en sa possession une pièce Fengtien Tael datant de 1903, qui aurait assuré un avenir doré à Jade plutôt qu'au garçon qui avait volé ladite pièce de sa poche de veste alors qu'elle était absorbée par son roman... Mais ce n'est pas important pour la suite, continuons.)

Notre héroïne adopta l'habitude d'aller lire derrière les rideaux de la maison de ses tuteurs, contre la fenêtre. Trop souvent, elle jetait des regards curieux aux passants deux étages plus bas, pour les observer, eux et leurs comportements insolites. Comme la nuit où, ne trouvant pas le sommeil, Jade, à 13 ans à peine, s'était réfugiée dans son coin de tissu et avait assisté à une querelle entre deux de ses voisins, Marilie et Frédéric. Le couple, en pyjama, dehors, s'abreuvait de bêtises (paroles auxquelles Jade ne porta pas attention, étant plutôt captivée par l'animosité inhabituelle qui crépitait entre ces deux personnages d'ordinaire si amourachés). Puis, en plein

Le destin spectaculaire de Jade Béclair

milieu d'une de ses phrases, le jeune homme prit sa compagne dans ses bras, sembla lui murmurer quelque chose à l'oreille et se mit à la bercer, comme cela, tout bonnement. Et Marilie se calma. Tous deux rentrèrent quelques secondes plus tard, main dans la main. Jade se demanda comment fonctionnait vraiment l'amour et, surtout, ce que Frédéric avait bien pu susurrer à son amoureuse pour tout régler. « Allons manger des beignes saupoudrés de petits bonbons et des macarons à la noix de coco », peut-être bien ? « Tes cheveux sont plus doux que la fourrure d'un chinchilla » ? Ou alors « Je t'aime plus que ma collection de porte-clés à l'effigie d'Elvis » ? Jade songea que ces phrases-là l'auraient calmée, elle.

Les heures passées ainsi cachée du monde plongèrent Jade dans le monde parallèle et fantasmagorique de la littérature. Elle adorait comprendre le pourquoi des choses qu'elle observait, elle prenait plaisir à vivre des aventures à travers l'encre et le papier des manuscrits qu'elle collectionnait. Elle prit la décision de devenir enseignante lorsqu'arriva le temps de s'inscrire à l'université. Singulière, timide mais éloquente, elle commença sa carrière avec au cœur une question qui lui écrasait les épaules : « *M'accepteront-ils ?* » Ses inquiétudes s'effacèrent bientôt, puisqu'elle prit confiance et s'épanouit en une merveilleuse pédagogue, extrêmement juste envers tous ses jeunes élèves. Ne craignez rien, elle garda également ses petites manies : elle trempait ses biscuits dans du jus d'orange, ne portait jamais des paires coordonnées de chaussettes et — comble de sa marginalité — se déplaçait du point A au point B en Vespa jaune (elle aimait tout particulièrement

Concours Critère

cette couleur car elle raffolait de la moutarde : elle ne mettait que cela sur ses hot-dogs).

Elle aimait ses élèves de l'école secondaire des Sentinelles et les connaissait tous comme s'il s'agissait de personnages qu'elle avait elle-même créés. Il y avait James, le jeune premier au physique robuste, qui se donnait des airs de délinquant mais qui pleurait chaque fois qu'un animal mourait dans un film ; Sophie, la jeune artiste, qui n'accordait presque jamais correctement ses participes passés mais qui faisait oublier son mauvais pli par la beauté de ses textes ; Charles, dont le soccer constituait la raison de vivre et qui avait dû y renoncer après son accident au genou ; Adeline, la tranquille Adeline, qui préférait toujours travailler seule plutôt qu'en équipe et qui lui faisait penser à elle. À sa façon, Jade leur apprenait à se sentir chez eux dans sa salle de classe.

Un mercredi de mai, vers sept heures, Jade se prépara à aller travailler. Elle mit son casque, fourra son sac sous le siège et prit place sur sa moutardesque monture. Elle emprunta de petits chemins de campagne, profita des bourrasques qui caressaient sa peau et qui faisaient valser les pans de sa veste. Au moment où elle allait tourner à droite pour prendre l'embranchement de la rue Sicard, elle vit un Range Rover noir immobilisé fumant sur le côté de la route. Le conducteur, adossé à la portière, affichait le même air que Tom Hanks sur son île déserte. Jade s'arrêta.

« Avez-vous besoin d'aide, Monsieur ? »

Le destin spectaculaire de Jade Béclair

L'homme lui fit face, puis resta silencieux pendant un moment.

— Mon auto m'a lâché. J'aurais besoin d'aller au garage le plus proche. Je suis très pressé.

— Oh... Très bien, vous pouvez monter.

— Pardon ?

Jade tapota le siège derrière elle.

— Montez. Vous avez besoin d'être raccompagné, non ?

Il vint s'asseoir derrière elle à contrecœur. (Et d'ailleurs, quel homme respectable serait assez désespéré pour enfourcher la Vespa jaune moutarde d'une inconnue ? Lui, visiblement.) Jade le reconduisit jusqu'au garage Chez Mo et se dirigea vers l'école des Sentinelles, tout de même en avance puisqu'elle avait toujours une heure libre le mercredi avant d'accueillir ses élèves.

À quinze minutes de la première cloche, tous les enseignants furent convoqués pour une réunion. Tous prirent place dans la salle de conférence en chuchotant entre eux, conjecturant sur les raisons d'une convocation si spontanée et si pressante. Puis Jade, assise directement face à la porte, vit un homme entrer. Avec une droiture militaire, il s'avança sous le regard du corps enseignant et prit place à la tête de la table. Jade reconnut immédiatement le conducteur qu'elle avait secouru ; elle se recroquevilla dans son fauteuil à roulettes, sentant ses joues sur le point d'être prêtes à griller une guimauve.

Concours Critère

— Je suis Monsieur Francoeur. Monsieur Tremblay a renoncé à son poste il y a quelques jours pour des raisons de santé. Je serai donc votre nouveau directeur.

L'homme s'exprimait avec des phrases tranchantes et un ton sans appel, mais alors qu'il s'était tu, Jade remarqua que derrière son dos, ses mains s'agitaient nerveusement comme s'il tentait d'achever un papier bulle. Jade camoufla son visage du mieux qu'elle put avec son carnet, sa main ou ses cheveux, mais elle finit par réaliser que le directeur ne la reconnaîtrait pas, puisqu'elle portait un casque quand ils s'étaient vus. Cette idée la rasséra et elle se redressa.

— Je suis disponible à mon bureau si vous avez des questions. Vous pouvez disposer.

À cet instant, la cloche sonna et la salle se vida. L'homme interpella Jade avant qu'elle ne franchisse la porte :

— Mademoiselle Bélair ! Venez ici, s'il vous plaît.

Jade revint sur ses pas, lentement, telle une brebis méfiante à qui on tendrait une carotte.

— Asseyez-vous. Je sais que vous n'avez un cours qu'en deuxième période.

Elle prit place, mais l'homme resta debout.

Le destin spectaculaire de Jade Bélair

- J'ai lu vos rapports. J'ai parlé avec certains de vos élèves. Vous êtes très appréciée.
- Merci.
- Par contre, vos collègues vous connaissent à peine. Après quatre ans ici.

Monsieur Francoeur, à peu près du même âge que Jade, lui lança un long regard qui la fit frissonner. (Je dois avouer qu'au début, cet homme ne m'inspirait pas confiance.)

- C'est que... Je n'aime pas trop parler des aspects relationnels de ma vie, Monsieur.
- Vous pouvez m'en parler, à moi ?
- Si j'ai le choix...
- Non, pas vraiment.
- Oh.

Jade se repositionna sur son fauteuil. Elle se sentait soudain très petite, mais c'était un « petite » étrangement agréable, comme si elle avait été changée en cochon d'Inde — elle affectionnait les cochons d'Inde, à part le fait que les mamans cochons d'Inde dévoraient à l'occasion leurs rejetons.

- Pourquoi ne voulez-vous pas parler des aspects relationnels de votre vie, Mademoiselle Bélair ?
- Parce que je n'en ai pratiquement pas, de relations.
- Oh. (Il sembla décontenancé.) Vous ne voulez pas en avoir ?

Concours Critère

- Je n'en sais rien... J'ai toujours été seule, alors... Eh bien, si on exclut mon chat George VI. Et je dois dire que tout le bataclan social des cérémonies pompeuses à la « prenons le thé ensemble le petit doigt en l'air, chères amies » ne m'a jamais vraiment attirée. Ce doit être parce qu'au fond je n'aime pas le thé...
- Il s'appelle George VI ?
- Il n'aime pas miauler en public.
- Je vois...

Monsieur Francœur plaça ses mains à plat sur le bois de la table lustrée et planta son regard amusé dans celui, fuyant, de Jade.

- Bon. Vous pouvez disposer.

Jade se hâta vers la porte, mais elle eut le temps d'entendre :

- Beau scooter, en passant !

(Jade ne comprit jamais comment il l'avait reconnue, mais moi, je le sais : elle portait des pantalons trois quarts qui laissaient voir ses deux bas dépareillés — l'un avec des papillons dessus, l'autre rayé rose et vert. Monsieur Francœur n'avait tout bonnement pas pu ne pas les remarquer.)

L'enseignante ne revit pas le directeur avant la semaine suivante. Il l'attendait près de la porte après son cours et, dès qu'elle le vit, elle se sentit peser cent kilos de plus, comme si une main invisible exerçait une pression sur ses épaules

Le destin spectaculaire de Jade Bélaïr

menues (ce n'était pas moi, juré, craché !). L'homme s'avança avec un minuscule sourire sur les lèvres.

— Mademoiselle Bélaïr. Je vous ai regardée enseigner. Une flamme vous anime. C'est beau à voir.

— Merci...

— Mon prénom est Edgar. Est-ce que nous pouvons nous tutoyer ?

— Oui, bien sûr... Edgar.

Edgar laissa son sourire s'agrandir. Il s'approcha davantage et Jade put sentir son odeur, voir son visage de près. Il avait une physionomie aux traits durs, mais ses yeux bleus adoucissaient toute aspérité. Il ne sembla soudain plus si sévère.

— Jade, est-ce que ça te dirait de... de venir prendre un café, un de ces jours ?

— Je ne bois pas de café. Ça me donne trop de palpitations.

Edgar s'esclaffa. Le rire lui allait bien, pensa Jade.

— Un chocolat chaud, alors ?

— C'est enlever la caféine pour la remplacer par du sucre.

Il s'adossa au mur, près de Jade, dans une posture nonchalante, la tête inclinée comme ces chiots qui font les yeux doux.

— Du thé, peut-être ? Ah, j'oubliais, tu n'aimes pas le thé. Qu'est-ce que tu aimes boire, alors ?

— Du jus d'orange. C'est très bon pour la digestion.

Concours Critère

— Jus d'orange, ce sera !

Edgar tendit la main et effleura la joue de Jade, juste avant qu'elle ne prenne ses jambes à son cou, laissant son prétextant la main en l'air et un reflet béat flottant dans ses yeux rieurs.

Plus tard dans la journée, Jade était en train de donner une leçon de participes passés. James sculptait sa chevelure enduite de gel. Adeline écrivait dans son coin (elle composait une histoire sur un sans-abri ; histoire qui, après maintes réécritures, lui vaudrait une publication sept ans plus tard). Charles regardait avec sérieux les flocons de poussière virevolter sous les rayons du soleil près de la fenêtre. Jade écrivait au tableau la phrase « Le maire est allé à l'épicerie, mais il a oublié les choux de Bruxelles. »

Soudain une alarme bruyante retentit. Jade n'avait pas été avertie de la tenue d'un exercice d'évacuation. Elle suivit la procédure avec le plus de sang-froid possible ; il pouvait y avoir un véritable cas d'urgence. Elle fit donc sortir tous les élèves de la classe et les guida vers la plus proche sortie. Dans les couloirs, déjà de la fumée voilait la vue. Les élèves accouraient, paniqués. Jade tentait de garder son groupe calme et rassemblé. Soudain, Adeline partit dans l'autre direction en criant quelque chose que Jade ne comprit pas.

— Adeline ! Adeline, reviens !

Le destin spectaculaire de Jade Béclair

Jade interpella James et lui confia la responsabilité de guider le reste de ses camarades dehors, jusqu'au point de ralliement. Jade s'élança à la suite de l'adolescente, vers le couloir des locaux de science.

— Adeline !

— *Adeline* !

Quelqu'un d'autre était à sa recherche. Jade vit avec stupeur arriver Edgar, affolé, à travers le nuage de fumée.

— Oh, Jade ! Où est Adeline ? Elle était dans ta classe !

— Je la cherche, elle est partie dans cette direction ! Mais pourquoi est-ce que tu la cherches ?

— C'est ma fille !

Jade resta pétrifiée un instant avant de reprendre ses esprits.

— Papa ?

Une petite voix toussait à quelques mètres de là ; Jade et Edgar se précipitèrent en sa direction. C'était bien Adeline, qui sauta dans les bras de son père. Edgar cria :

— Sortons de là !

Ils guidèrent d'autres adolescents vers la sortie, puis tous s'éloignèrent vers la classe de Jade. James se tenait sur le trottoir, plus haut que les autres, faisant des signes frénétiques à son enseignante. Elle les rejoignit et fit le dénombrement. Ils y

Concours Critère

étaient tous. Jade vit sous ses yeux l'école cracher des filets d'air gris par ses fenêtres. Edgar serrait sa fille contre lui, assis sur le trottoir, entouré de jeunes qui toussaient. Il ne cessait de me remercier, même s'il ne croyait pas en moi. Cela ne fait rien, j'ai l'habitude... Enfin, poursuivons.

L'école des Sentinelles écopa de dommages importants à la cafétéria, mais heureusement, pas davantage. (D'accord, cette fois, je suis intervenu : j'ai détourné le feu avant qu'il ne fasse trop de dégâts.) Les cours recommencèrent quelques jours plus tard, après un grand nettoyage qui avait suscité une bonne dose de plaintes de la part des concierges qui exigeaient une augmentation de salaire. Tout reprit son cours. Sauf pour Jade. Puisque Jade manquait à l'appel.

Elle avait démissionné et avait postulé ailleurs, car elle ne voulait surtout pas être impliquée avec un père d'élève, encore moins s'il s'avérait aussi être le directeur. Elle obtint peu de temps après un emploi dans une ville voisine et instaura une nouvelle routine. Il lui manquait une partie d'elle, bien sûr ; ses élèves lui manquaient, Edgar lui manquait, l'école lui manquait. Les portraits des grands écrivains, scientifiques et historiens qui ornaient les murs lui manquaient, les grandes fenêtres de sa classe lui manquaient, le flot des adolescents exubérants dans les couloirs, la tranquillité ouatée de la bibliothèque, même ses collègues lui manquaient, avec leur vénérée machine à café et leur crème pour les mains.

Je sais ce que vous vous dites : « Mais qu'est-ce qu'elle est sotté ! Qu'elle revienne dans les bras d'Edgar, qu'est-ce

Le destin spectaculaire de Jade Béclair

qu'elle attend ? » Mais les humains ont de drôles de façons d'éprouver le sentiment amoureux, c'est moi qui vous le confirme. Et cette créature-là, elle était encore plus étrange que les autres. Alors, j'ai arrangé un petit quelque chose, rien de spectaculaire, vraiment, mais juste assez pour les réunir. J'ai simplement déconnecté un fil dans sa Vespa. Un tout petit fil. Qui fit en sorte que son scooter ralentisse inévitablement jusqu'à accoster sur le bord du chemin, pour cesser tout à fait de coopérer, un vendredi après-midi de juin, à seize heures cinquante-trois précises. Jade descendit, vérifia ce qu'elle pouvait faire, donna même pour la forme un petit coup de pied incertain à son bolide, mais hélas, elle s'avoua impuissante.

J'avais bien hâte de voir Edgar passer par là avec sa nouvelle Range... (J'avais fait placer des cônes orange sur son chemin pour qu'il emprunte cette rue, je l'admets.) Il s'arrêta, bien sûr. Et il alla la rejoindre, évidemment.

— Mademoiselle Béclair ! Que faites-vous ici ?

— Je chasse l'ornithorynque, Monsieur Francœur. Ça me semble évident.

Edgar éclata de rire avant d'ouvrir la porte côté passager de sa voiture, identique à sa précédente. Jade hésita. Elle réfléchit à tous les « contres » de sa liste « Partir avec Edgar ». Elle se dit que ce serait très peu moral, qu'elle était déjà très bien avec George VI et sa collection de tire-bouchons. Pourquoi tout changer pour cet homme ? Elle les aimait, sa routine et ses séances d'espionnage des passants, assise près de la fenêtre de son appartement. Et si cela ne finissait pas bien entre eux ? Et

Concours Critère

si elle s'apprêtait à avoir le cœur piétiné telle une vieille gomme à mâcher ? Et s'il était un ancien espion tchécoslovaque qui, depuis tout ce temps, ne faisait qu'enquêter sur les aspects relationnels de sa vie ?

— C'est l'anniversaire d'Adeline demain. Allons acheter une piñata et des oursons en jujubes.

Elle sourit. Il avait trouvé les bons mots pour changer ses craintes en confiance. Mais pour être entièrement honnête, je crois que ce qui la charma tout à fait fut ce qu'elle aperçut au moment où l'homme monta dans sa voiture ; il portait à un pied une chaussette jaune unie et, à l'autre, une chaussette rouge avec des tigres dessus.

Printemps

Marianne Ducharme*

*Un enfant est en train de bâtir un village
C'est une ville, un comté
Et qui sait
Tantôt l'univers.*

Hector de Saint-Denys Garneau,
Regards et jeux dans l'espace, « Le jeu »

L'enfance est un monde d'illusions qui se fanent et fleurissent avec le passage du temps. Depuis les premières histoires, les premiers masques de la réalité, jusqu'au dénudement total de l'existence, cet instant de pure découverte et de prise de conscience subite, celle qui marche sur les rails, en équilibre, ne peut s'empêcher de laisser choir une partie d'elle-même chaque fois qu'éclatent en morceaux les fondements de sa conscience. Les fondements de sa ville, de son comté. De son univers. Mon histoire n'est ni complexe ni torturée, mais c'est la mienne. Avec ses hauts, ses bas, ses illusions et ses désillusions. Avec ses amitiés et ses pertes cruelles. Avec ses questions et ses réponses, ses questions et ses questions encore, car pour une énigme élucidée, ce sont dix autres qui surgissent des limbes. Et qui demeurent toujours en suspens, dans un cosmos intellectuel aux horizons bizarres et étendus. Cette histoire, elle commence au printemps et ne se termine pas.

* Cégep Garneau

Concours Critère

Elle ne fait que s'étirer au rythme des saisons qui s'enchaînent ; car la métamorphose humaine n'est pas figée dans le béton. Si elle s'observe surtout lors de ce passage nébuleux et déroutant qu'est l'adolescence, elle ne revêt sa symbolique qu'à l'aube de l'âge adulte, cette zone encore plus floue où l'enfant se retrouve dans l'abîme des rêves oubliés, alors que le présent épie avec regrets tout ce qu'il doit laisser périr, pour permettre à d'autres songes de naître des cendres du passé.

J'ai grandi dans un univers de rues, de bruits, de routes et de déroutes. Entre la verdure urbaine des parcs et le gris des chaussées trouées, j'ai passé d'éphémères éternités à compter jusqu'à dix, les yeux légèrement entrouverts, attendant que les acolytes du moment se tapissent dans un coin d'ombre, derrière un arbre ou sous une galerie. J'ai passé d'infinis instants à observer la rotation des saisons comme une promesse de renouveau : printemps, été, automne, hiver, printemps, été, automne, hiver, printemps... Avant de me rendre à l'évidence au bout d'un certain temps que la logique de cet enchaînement ne m'appartenait pas. Avant de comprendre que chaque saison cachait ses joies, ses peines et qu'il ne me revenait pas de décider de leur ordre, de leur logique. Je ne pouvais qu'attendre et observer, témoin des événements, de la même façon que le personnage à la tunique verte du jeu vidéo de mon enfance ne pouvait atteindre la grotte du cimetière : elle était là, comme un mystère, et seulement l'accomplissement d'une suite de défis en temps voulu lui permettrait d'y accéder.

Si le printemps m'a vue naître, l'automne m'a vue saisir pour la première fois les balbutiements de la vie. Les arômes des feuilles mortes, de la terre mouillée et de la chasse aux vers de terre m'arrachaient à la torpeur des jours perdus. Mais dans la contemplation de la dégringolade des secondes cosmiques, le paysage s'ouvrait à moi et m'offrait toute la splendeur des couleurs vives. Car l'automne est singulier en une chose et c'est par toute l'intrigue qu'il recèle en lui. Par toutes les façades cachées qui se dévoilent dans la lumière éparse de cette saison transitoire.

J'ai mis beaucoup d'années avant de considérer l'époque des feuilles mortes comme une saison distincte. Je la percevais davantage comme un mauvais quart d'heure à écouler, comme une pause publicitaire entre deux émissions. Une transition cinématographique où je voyais le personnage à la tunique verte soulever du piédestal l'épée des légendes, avant qu'il ne disparaisse dans les limbes pour sept longues années. L'automne était pareil pour moi : une zone floue où je me trouvais dans l'impossibilité de contrôler quoi que ce soit, toujours rattrapée par la déchéance des temps chauds et l'attente des premiers flocons. À vrai dire, il ne me reste pas plus de deux ou trois images de cette saison particulière. J'ai un *flash* d'émotions dans la tête, mais peu de gestes concrets pour l'appuyer.

Ces instants de perte et de déroutes me laissent aujourd'hui pantoise par le souvenir d'un bonheur quasi utopique qu'ils portent, pourtant. Dans ces années où ma plus grande crainte était de voir le *game over* se profiler sur l'écran du téléviseur,

Concours Critère

je m'amusais à soulever les briques de la cour arrière pour découvrir tout un écosystème de petits insectes et d'invertébrés dans l'espace caché humide. À sauter dans les irrégularités du sol, parfois remplies à ras bord, parfois recouvertes d'une fine couche de givre, je découvrais une toute nouvelle joie qui me tirait un tendre éclat de la gorge. Bottes de pluie aux pieds, j'admirais inconsciemment la renaissance de la vie dans la décomposition du monde. Son acharnement maladif lui permettait d'éclorre de la mort, comme si elle naissait d'une contradiction. Après plusieurs années, la fascination pour les opposés m'habite toujours. Elle me permet surtout de voir dans l'automne autre chose qu'un pont obligé entre deux paroxysmes. Mais au-delà de ces passagers délirés, ne demeure que le souvenir d'une fenêtre par laquelle j'observais jour après jour rougir puis tomber les feuilles, comme une douce grêle en quelque temps.

Le paradoxe de la vie s'est heurté à moi dans ma prime jeunesse. La dualité entre le monde de l'espérance et celui de la concrétisation, si elle s'est davantage dessinée dans ces temps où je faisais l'aller-retour entre la ville et la campagne au cours de l'été, n'était pourtant pas exclue de mon train de vie quotidien. L'illusion et l'attente d'une épiphanie, de la découverte d'un nouvel ordre de réalité, se sont avérées être la base de toute cette évolution psychologique que chaque être humain vit à un moment ou à un autre.

Les vacances en ville et en campagne ont eu sur ma jeunesse un attrait curieux. J'appréciais dans la verdure, dans les arbres, dans les collines et leurs espaces vides de gris et de bétons, vides d'étés fiévreux aux relents de pétrole fondu, vides de « la sphalte » brûlante sur la plante de mes pieds aux abords d'une piscine municipale à la symbolique de mer, ce que je ne pouvais trouver dans les rues et dédales ombragés de la ville. À marcher dans la gravelle sans rien pour couvrir mes pas, je finissais par traîner de la corne, des cailloux et une multitude de souvenirs inébranlables. Ces ruelles de gravier où je passais des heures inestimables finissaient surtout par devenir une véritable pouponnière de jeux incroyables que seuls les champs et forêts pouvaient accueillir.

J'aspirais à la liberté en ville, mais je recherchais les gratteciel dans les plaines et bords de lac. Et si les espaces verts et les quelques arbres des agglomérations agissaient à titre de forêts et de terres infinies, c'étaient les petits villages qui me charmaient le plus lorsque je me retrouvais pour plusieurs semaines dans des familles plus ou moins éloignées, sur le bord de l'eau ou au milieu d'un champ. Alors, l'après-midi passé à la bibliothèque restait gravé dans ma mémoire comme le paroxysme de ma semaine. Du moment que je retrouvais la forêt de conifères, l'attrait qu'elle exerçait sur moi à longueur d'année retombait dans les abîmes de ma pensée. Les jeux que je m'imaginai s'évanouissaient comme ils naissaient et grandissaient dans ma tête, jusqu'à motiver toutes mes décisions, mes peines et mes joies. Puis, le prochain départ effaçait mes rêves du moment qui retournaient à leur statut initial ;

Concours Critère

l'absence de contrainte les rendait fades et leur ôtait tout ce pour quoi ils m'étaient venus en tête.

Finalement, lorsque les vacances estivales n'étaient plus que souvenirs, la campagne et le bois retrouvaient de nouveau leurs pouvoirs mythiques. Encore une fois, les parcs, le fond de la cour arrière, la ruelle et les quelques arbres des environs produisaient une poussée d'imagination que je partageais avec les éternelles amitiés du moment. Pour une autre année, nous repartions vers de nouveaux espaces qui, après quelque temps, quelques jeux, quelques blessures et chicanes, étaient relégués au rang des désillusions. Mais en attendant, toutes les histoires inventées nous permettaient d'échapper au retour des jours d'école.

Ma découverte d'un piège déguisé en nid douillet ne s'est pas faite du jour au lendemain. Elle s'est opérée avec lenteur, au rythme de petits pas vers le futur, se précisant à chaque demi-tour, chaque hésitation et chaque peur viscérale enfantine qui trouve ses racines dans un subconscient éloigné et abstrait, mais bien présent. Après des étés au bord du lac ou au milieu des champs, entre espérance de la ville et ennui de la campagne, j'ai découvert ce chemin. Et même si je l'ai reluqué pendant quelques mois, j'ai fini par lui tourner le dos pour préférer m'aventurer vers des horizons peut-être plus sombres, mais certainement plus honnêtes.

L'hiver décore les terrains connus. L'hiver confère aux silhouettes communes une aura de mystères, fière de ses contours clairs qui laissent présager peut-être une nouvelle allure. Ou peut-être pas. Le brouillard hivernal, les flocons éternels d'un instant et ce froid polaire qui étire le temps ne sont que la couche première de toutes les nuances entre le vert et le blanc. La neige attribuait à la ville un profil de campagne et la cité retrouvait, avec la saison morte, cet idéal imaginaire que je lui donnais. Et malgré une première désillusion, je ne pouvais m'empêcher d'espérer que la fonte entraînerait avec elle les dernières traces des feuilles mortes.

La gravelle des jours d'été n'existait plus. La corne de mes pas était remplacée par la douceur des bas de laine, et les souvenirs qui semblaient d'abord inégalables étaient surpassés de plein fouet par les descentes en traîneau d'une colline qui rivalisait avec l'Everest. Les patins aux pieds, filant sur le sentier glacé, je me fondais dans le décor, épousais et redécouvrais les allées que j'arpentais chaque jour, comme si je ne les avais jamais connues.

Mais chaque chose doit faire son temps. Après quelques mois, lorsque la neige s'épuise et tourne vers le gris, j'espérais de nouveau la verdure et les bourgeons fleuris. Les premiers flocons amènent avec eux l'hiver, et même s'ils ne sont qu'éphémères, ils déversent sur le paysage une ambiance de vents glaciaux à venir. L'été, au contraire, naît d'une déchéance. Il suit l'ère triste des résidus de temps froids qui semblent persister jusqu'à ce que leur dernier souffle s'échappe sans vraiment le vouloir. Il succède à la mort d'une

Concours Critère

saison déjà morte, et chaque année, il se hisse d'une carcasse qui ne trouvera jamais son repos éternel.

Dans ces moments, j'éprouvais le désir de fermer les yeux. De partir à la poursuite du déjà connu, de me réfugier dans ses bras. Son murmure était un appel clair, juste et semblait m'annoncer que la route vers le mystère n'en valait pas la peine. Alors, je sautais cette barrière imaginaire, qui me paraissait titiller les cieux, et retombais encore plus bas dans les terrains visités, où quelques croûtes de neige noircie guettaient les remords du premier venu. Mais je les trouvais vides de tout ce que j'avais osé espérer. Jamais les idées de grandeur et les espoirs de forêts infinies cachées ne furent réalisés. Et c'est l'air penaud que je rebroussais chemin, pour m'apprêter à affronter un été qui accueillerait mes peines et mes joies. Encore une fois.

Mon enfance se résume à une série de retours en arrière et de bonds vers l'avant. À la compilation annuelle des surprises inespérées et des désillusions certaines, je finissais par trouver mon compte. Aujourd'hui entourés d'une nostalgie qui embellit les plus sombres moments, ces souvenirs intarissables ne demandent qu'à être ravivés. Je jette donc de l'huile sur les braises d'une jeunesse aux accents de liberté et aux bémols de restrictions et, non sans une certaine anxiété, j'attends les premiers crépitements d'un feu qui ne demande qu'à être entretenu.

À l'aube de l'âge adulte, les illusions enfantines et leur lot de déceptions prennent une tournure ample. Elles troquent leur symbolique de regret, de pleurs et de goût amer pour une couverture de tendre nostalgie qui berce les instants libres et les instants pleins. Cette carapace interne, comme un parasite qui s'établit, s'imisce, se déploie de tout son long dans le corps de son hôte, se profile telle une extension à la mémoire. Avec le temps, seconde après seconde, heure après heure, année après année, elle gruge chaque moment fade de l'enfance pour lui conférer une nouvelle profondeur qui s'attache à la vie en transformant les anciennes questions en réponses et les anciennes réponses en questions. L'ignorance tombe, l'incompréhension s'annihile et la grandeur de l'innocence apparaît comme un berceau chaud, une riposte facile et dangereuse où la complaisance est la première venue. Elle guette sa prochaine victime, tend son piège de douceur, de réconfort, et lorsque le malheur cogne, lorsque le temps s'étire et s'étirole, elle frappe. Elle se découpe comme une solution à tous les problèmes, à tous les maux et à toutes les angoisses. L'abîme de la naïveté, et ses grottes d'illusions faciles à atteindre, n'est qu'une porte parmi tant d'autres. Si son accès est simple, ses coffres sont vides et leur éclat se dissipe à mesure que l'on s'en approche. Puis, lorsque l'on arrive à la fin, lorsqu'il est trop tard pour rebrousser chemin, la vérité point à l'aube de la nuit. Alors, on s'aperçoit que le personnage à la tunique verte, dans son donjon des ombres, sur le tam-tam des désespérances, chevauche non pas une jument à la crinière blonde, mais un navire qui sombre et qui emporte dans sa déchéance les regrets d'une route écorchée aux coffres pleins. Or, l'écran de sauvegarde n'existe pas plus que le prélude de la lumière ne

Concours Critère

nous soulève jusqu'à un endroit plus sûr. Enfin, lorsque le *game over* se profile dans nos pensées, le *try again* ne fait pas partie des choix.

J'ai attendu le printemps comme j'ai espéré l'arrivée de mes 18 ans : j'ai vu le moment resplendir et s'approcher, j'ai vu miroiter l'arrivée de nouvelles permissions. Or, du moment qu'ils étaient là, je n'ai rien senti d'autre que le souffle de la déception et les premiers kilogrammes du poids des années sur mes épaules. Je n'ai pu que contempler le vide laissé par la tombée de l'attente. On s'aperçoit alors que le plus beau dans l'espérance de la nouveauté, ce n'est pas la nouveauté elle-même, mais l'espérance en soi.

Je me suis découverte d'un fil à plus d'une reprise au mois d'avril. Et si au mois de mai j'ai fait ce qu'il m'a plu, la seule joie que j'en retirais vraiment était de voir juin s'amener à grande vitesse. Je n'ai jamais aimé la neige lourde, la fonte des derniers bonshommes de neige qui revêtaient une forme cadavérique, comme s'ils mouraient dans la plus grande douleur. Je n'ai jamais apprécié l'incertitude du paysage, alors que les arbres étaient encore vides de feuilles, mais que la verdure commençait à éclore des dernières couches de *slush*. Au milieu de cette mutation obligée, je me trouvais à crever avec ma tuque, mais à geler sans elle, à suer avec mon manteau d'hiver, mais à devoir empiler couche sur couche sous celui du printemps. J'avais à choisir entre pieds mouillés et bottes à feutre ou pieds gelés et bottes de pluie. Grande période

d'incertitude que le printemps : que doit-on faire, où doit-on aller ? Doit-on sauter dans les flaques ou les contourner pour étirer le chemin, au risque de perdre un peu de son temps en cours de route ? Vaut-il la peine d'inonder ses chaussettes pour simplement se dépêcher un brin ?

L'enfance est un monde vaste qui s'étend bien au-delà de la terre des années. À elle seule, elle est une planète, un univers et un trou noir qui attire en son sein tout ce qui s'aventure trop près de son cœur. Elle est le puits de toutes les émotions, la rivière de toutes les expériences. On s'y perd comme on s'y trouve, on s'y cache comme on s'y cherche. Et lorsque l'on plonge dedans, c'est en s'y noyant que l'on apprend véritablement à respirer.

Le dernier été qui a fait de mes pieds une galaxie de corne est fort d'une désillusion porteuse de la cassure entre deux mondes. Le dernier hiver qui m'a fait espérer une métamorphose de la ville en nature, et vice-versa, m'a laissé un goût amer que j'associe aujourd'hui à l'ultime souffle d'une enfance partagée entre le désir de trouver une utopique liberté et une frontière rassurante.

Que me reste-t-il aujourd'hui de ces saisons passées à trouver mon bonheur dans l'attente de la suivante ? Que me reste-t-il de ces fugitifs instants qui semblaient s'étirer éternellement, alors qu'ils ne duraient pas plus d'une seconde, peut-être ? Les souvenirs qui s'en échappent ne sont d'ailleurs qu'une gangrène d'impressions légères, un parasite qui s'infiltré dans le plus profond du subconscient et colore les émotions de la

Concours Critère

jeunesse, leur conférant une signification amplifiée sur laquelle se base notre présent. Le temps opère la plus belle des métamorphoses : il transforme le triste en joyeux, et du joyeux, il tire une nostalgie douce-amère. Probablement que l'attente dans mes étés ne s'étirait que le temps d'une journée. Probablement que la forêt entourant le chalet et le lac accueillait bel et bien les jeux que j'imaginai. Et la ville, cette ville et ses parcs, cette ville d'enfance, de rires, de cris, d'illusions, de désillusions, de barrière et de liberté, m'apportait probablement autant que la campagne, ses champs et sa bibliothèque municipale.

J'ai grandi dans un univers de rues, de bruits, de routes et de déroutes. J'ai grandi au cœur d'une métamorphose subtile qui a pris, avec les secondes puis les années, une signification autre aux yeux du temps. Alors que j'imaginai que le plus grand changement s'opérait entre les saisons, il s'opérait probablement en moi, en nous, en un univers-néant d'humanité qui bouge au rythme des décennies. Il me reste de mon enfance en ville, de mon enfance à la campagne, un idéal coloré dans lequel je me perds et me trouve, me noie et respire. Si je n'arpente plus le sentier de l'innocence, si je trouve des réponses à plusieurs de mes questions, et si le petit pas, cornu ou laineux selon la saison, s'avère maintenant une grande enjambée, je ne m'empêche cependant pas d'espérer un peu de couleurs, d'illusions et de surprises. Car je sais qu'avec le passage des mois, tous ces moments délavés retrouveront de nouvelles teintes plus claires, plus vives. Avec eux, je réapprendrai à respirer dans ce puits d'humanité, de routes et de déroutes.

Printemps

En attendant, j'observe et accueille les mirages d'une enfance que j'imaginai comme un zigzag entre bonheur utopique et malheur absolu, alors qu'il n'en était probablement rien. La frontière entre les deux mondes n'était pas les saisons, mais bien les années qui s'écoulaient et qui laissent derrière elles des amitiés éternelles et des instants infinis.

Les cinq leçons de la Marquise

Texte épistolaire

Léolane Kemner *

Destiné à l'éducation des jeunes filles...

Chère Eugénie⁴,

Je prends sur moi de faire ton éducation de femme puisque ta mère en est incapable. Oui, ma jeune amie, tu as la bonne fortune de te trouver sous l'égide de quelqu'un qui a sincèrement à cœur le bonheur de ta fleur. Je m'inquiète toutefois de la progression du mal qui doit sans doute, déjà, avoir savamment commencé à te désinformer. Es-tu consciente, chère pucelle, du somptueux jardin que tu portes entre tes cuisses ? Non, bien sûr que non, puisque aujourd'hui, on t'a d'ores et déjà convaincue que ta tendre amande n'est qu'un vulgaire outil de performance. Alors voilà que mon esprit, vivement teinté par ces Lumières de jadis que d'aucuns jugent dépassées, a imaginé te prodiguer, par la voie de la chaire que m'offre cette correspondance, cinq leçons pour te préparer à devenir femme. Voici donc le trousseau pour entamer la vie complexe qui est propre à notre fruit, car bientôt, et de la plus jouissive des manières, je l'espère, tu abandonneras les langes de ton enfance pour t'étendre sur les rives de la volupté. Quand ce moment

* Collège de Rosemont

⁴ Référence à Eugénie, la jeune ingénue de *La philosophie dans le boudoir*, du Marquis de Sade, paru pour la première fois en 1795.

Concours Critère

viendra, et j'avoue d'emblée que j'en fais dorénavant une mission personnelle, je veux que tu saches en tirer le meilleur.

Cordialement,
La Marquise

†††

Cher Marquise,

Je sais pas se qui te fait penser que j'ai besoin d'aide on a déjà nos cours de sex à l'école et ma mom même a déjà parler une fois anyway j'veux pas parler à une vieille.

Eugeny

†††

Chère Eugénie,

Moi qui croyais t'entretenir sur ton hymen, me voilà devant l'absolue nécessité de t'administrer une sévère dose de philosophie. Voici donc ta première leçon, belle mais ignorante enfant : celle de la Sainte-Trinité.

Avant toute chose, laisse-moi t'expliquer ceci. Pour comprendre ce qui constitue le pouvoir niché au creux de tes reins, tu dois d'abord saisir ce qui constitue la liberté véritable. Non pas la liberté au sens utopique et gangrené de désillusion, mais la plus substantielle qui soit. Dans un premier temps, je te prierais de t'adresser à moi selon ma condition, Eugénie. Mon titre ne m'a certes pas été épinglé à la poitrine par un roi, mais il a toutefois été façonné à ma taille par les Lettres qui l'ont forgé. Je sais que tu ne saisis pas pourquoi j'emploie la

Les cinq leçons de la Marquise

majuscule lorsque je parle de lettres, mais vois-tu, bien avant ta naissance, et la mienne d'ailleurs, ne puis-je le souligner sans un trait d'orgueil, existait cet art qui aujourd'hui est presque révolu dans la forme dont je m'apprête à t'entretenir.

Il existe beaucoup de grands auteurs contemporains, d'hommes et de femmes maniant les touches de manière redoutable, la plume semblant résolument obsolète. Mais dans ce monde où l'on cherche à annihiler le français, à le réduire, à le mâcher pour mieux le cracher en toute vulgarité, je me fais un devoir d'écrire, non pas dans un français concis et rapiécé d'ellipses grossières, mais avec la grâce et le style datant de cette époque où les Belles Lettres n'étaient pas encore consacrées au panthéon des choses inutiles – quoique charmantes. Nous sous-estimons grandement la portée de notre langue, Eugénie, sa valeur ainsi que sa teneur, sous prétexte qu'elle est complexe. Bien que chacune de ses déclinaisons, comme le joul, ait apporté des nuances aux couleurs de la pensée de ceux qui le parlent, il n'en demeure pas moins que le français a d'autres habits que celui de l'ouvrier. Il a des atours, des parures. Il scintille et dégage de tendres effluves d'esprit et de réparties qui affolent les sens et fait, de l'ordinaire, une poésie. C'est pourquoi il est primordial de rendre hommage à cette langue qui nous a non seulement laissé de véritables miracles littéraires, mais qui nous offre le terreau fertile de notre liberté. Oui, Eugénie, la liberté véritable ne se trouve pas de l'autre côté d'une quelconque barricade, mais dans cette trinité que forment le bien écrire, le bien lire et le bien s'exprimer. Dès lors que tu maîtriseras ces trois dagues, il n'y aura hors de ta portée que bien peu de choses. Pourquoi crois-tu qu'il fut un avantage certain, jadis, que de

Concours Critère

conserver les peuples dans le formol de l'analphabétisme ? Et pourquoi, penses-tu, nos gouvernants mettent-ils tant d'ardeur à ronger comme des mites, non seulement l'accès au savoir, mais l'entité du savoir elle-même ? Bien lire nous accorde la maestria de la compréhension et celle de nous dresser une opinion personnelle au-dessus de celle que les dirigeants ont généreusement baptisée de leur démagogie. Elle nous offre, sur un plateau plaqué de tout l'or de la connaissance, le vocabulaire pour en transmettre la sagesse. Bien s'exprimer nous fait don de savoir communiquer cette dite opinion qui nous départage de la masse « meuglante » et nous fait exister, tandis que savoir bien écrire nous rend immortels. Le dicton ne dit-il pas que les mots s'envolent mais que les écrits, eux, restent ? Savoir coucher sa pensée sur papier, c'est sculpter son âme dans le marbre, hors d'un monde saoulé de mouvements perpétuels. N'oublie pas que c'est notre langue qui nous inscrit dans l'histoire. Que c'est notre langue qui nous raconte. Mais plus que tout, que c'est notre langue qui nous distingue de la bête de somme en route vers l'abattoir des opinions propres.

Alors comprends, Eugénie, que j'attends de toi un réel effort dans la langue de tes prochaines missives, car autrement, j'ai bien peur que ce que je m'appête à te révéler ne s'abime par trop aisément dans les méandres qui te mèneront inéluctablement à ta perte.

Salutations,
La Marquise

† † †

Les cinq leçons de la Marquise

Ben tro long pis anyway jmen va chez Adam. Adam cé mon chum. Po besoin de conseil quand on é en amour!!!
YOLO!!

Eugeny

†‡†

Très chère Eugénie,

Je ne rendrai jamais assez grâce au Ciel pour toutes ces occasions qu'il me prodigue d'arborer l'esquisse de ce fameux sourire emprunté à notre cher Machiavel. Devant tant de délicieuses opportunités éducatives, je ne puis que me demander quel est le fripon qui a affublé ton soupirant du prénom du premier homme sur Terre. Car, ô hasard rieur, la leçon d'aujourd'hui porte sur un des premiers concepts que l'humanité ait portés en son sein : celui de virginité. Mais avant d'entrer dans le nœud de la leçon, tu dois impérativement savoir que l'histoire telle qu'on nous la raconte est faite d'un tiers de vérité pour trois mensonges. Est-ce à dire que tout ce que nous prenons pour argent comptant en ce qui concerne nos vies, notre nature et notre passé n'est que chimère ? Que notre conception de l'humanité serait, en réalité, le plus grand des mensonges ? L'homme, au gré de ses convenances et de ses ambitions, a falsifié ce qui est pourtant évident. Il a établi des vérités que tous corroborent les yeux fermés sans jamais avoir l'idée de vérifier au détour. Il aura remanié jusque dans les fondements de son être ce qui lui subtilise sa suprématie sur une nature qu'il aura un jour eu la folie de vouloir dompter. En ce sens, l'heure est à se demander quelle est la chose à laquelle il ne peut se soustraire, où qu'il aille, quoi qu'il dise ? Quel est le

Concours Critère

métronome qui bat le pouls de ce feu qui le pousse inéluctablement à commettre ou à omettre ?

Nul n'est besoin de s'épandre en faux tabous ou dans la mauvaise foi puisqu'il est correct d'affirmer que le sexe est l'utérus de la plupart des mensonges perpétrés par nos semblables. Qu'il soit issu de son instinct primitif de reproduction ou de la fantaisie qui teinte ses caprices et ses goûts, le sexe intimide l'humain, qu'il rend à la fois et paradoxalement faible et invincible. Il n'y a qu'une condition – selon le récipiendaire de la verge – pour qu'à celui-ci soit alloué le pouvoir de résister à l'appel de la chair : c'est que cette dite chair ne le tente pas. C'est pourquoi très tôt dans l'histoire de l'humanité est survenue la notion de virginité, en une association tordue de la vertu à l'inactivité et à la peur de la pratique. Cette virginité qui, pour les femmes, devait être un point de départ s'est transformée en une honteuse ligne d'arrivée disqualifiant de manière définitive et arbitraire celles qui la franchissent, au lieu de célébrer leur entrée dans le monde de l'amour.

Mais qu'est-ce que la virginité ? Quel est donc ce portail qui a légitimé toutes les injustices ? N'est-elle qu'un vulgaire tissu qui relève exclusivement du domaine de la biologie ? Est-elle la garante unique de la Vertu absolue ? Vaut-elle finalement quelque chose, au vu de notre perception moderne et majoritairement athée ? Au-delà de cette chair tendre qui motive aujourd'hui notre discours, qui est la pucelle ?

Permetts-moi de te peindre ce que nous fûmes toutes dans une prochaine correspondance, ma jeune amie, car pour l'heure, tu dois vivre le doute quant à tes certitudes à mon égard, pour ainsi cesser de me considérer comme une ennemie de la

Les cinq leçons de la Marquise

République de ta liberté. La liberté, je peux l'infuser dans tes veines si tu laisses mes écrits t'atteindre. Et dès lors que tu me verras comme une amie, nous pourrons aller plus avant dans ton éducation.

Mes amitiés,
La Marquise



Chère Marquise,

Vous savor dans le fond sais pas si important la virginité en autant que tu est en amour. Vous savor moi Adam je l'aime il est comme le soleil dans mes jours. Je me sent belle quand il me regarde. Il est pas parfait il as c'est défaus. Vous savor, je le sais quil pense encore à son encienne blonde et qui la vois encore des fois mais je l'aime assez pour le laissé vivre.

Pourquoi vous dite que sait si important la virginité quesque sa change ?

Eugénie



Eugénie, Eugénie...

Voici donc la deuxième leçon qui sera l'autel de la métamorphose de ta fente asexuée en figue fertile, de ton entité primaire en ton devenir féminin. Tu découvriras qu'il y a deux écoles de pensée quant à la rosière. C'est de ce terme suave et fortement poétique que d'aucuns, au fil des siècles, ont affublé celle qui possède encore sa fleur. Et puisque le thème floral

Concours Critère

est depuis si longtemps rattaché à la virginité, filons, nous aussi cette métaphore. Ainsi, il y a deux types de vierge : la Vierge de Verre, qui ne demande qu'à éclater, et la Vierge de Fer, qu'il faudra chauffer à blanc au préalable et avec laquelle il faudra user de mouvements répétitifs afin de lui faire prendre la forme d'une femme. Sœurs et pourtant farouches opposantes, ces deux modèles antagonistes ont stigmatisé les femmes, à qui la culture et la tradition n'ont jamais demandé de choisir leur parti, puisque c'était déjà fait pour elles depuis longtemps et ce, au nom d'une conception erronée de la sexualité féminine.

Femme vertueuse ou créature, ces termes ne sont que l'aboutissement polarisé par l'homme de la défloration. Le portrait simpliste et réducteur de l'impact qui suit la chute, après le grand saut sur le tremplin de l'amour.

Tout chez la Vierge de Verre, Eugénie, aspire à se briser, puisqu'elle est certaine que les débris de l'impact se transformeront en graines d'où germera la femme qui se trouve enfouie sous son hymen. Que ce paiement de chair est un gage de vie et d'épanouissement. Si elle n'a pas tort sur la fin de sa réflexion, son empressement à éclater lui fait omettre souvent de protéger ce qui vit sous ses vitres. Vitres qui sont pourtant transparentes. La Vierge de Verre est souvent aveugle à ce qu'elle cache ou n'en est simplement pas ou peu consciente. Un Jardin où sont enfouis un cœur et une tête : les fondements mêmes de sa personne. Voilà pourquoi la virginité est si importante, Eugénie, car le fait est que ce Jardin est fragile, capricieux et qu'il demande le travail que souvent une vie ne suffit pas à parachever.

Les cinq leçons de la Marquise

Cette paroi de verre, qui le couve et diffuse ce dont il se nourrit – amour-propre, rêves, amourettes, beauté et soleil – est l’incubateur dans lequel le Jardin s’occupe à fleurir. Mais si elle est percée avant terme, l’oxygène constitué de molécules de doutes, de chagrin, de rage, de jalousie et de mort, sera trop concentré et fera mourir le beau Jardin, quel qu’ait été son potentiel à devenir un Éden. La Vierge de Verre est considérée comme plus éclatante, plus attirante que la Vierge de Fer. D’aucuns s’aventurent même à dire qu’elle est une fille facile, contrairement à sa sœur. Et c’est ici que je me permets d’insérer la troisième leçon : celle des jeux du bal.

D’aucuns prétendent donc que les Vierges de Verre sont des femmes condamnées à se maquiller pour plaire aux menteurs, obstinément ignorantes des ruses de la séduction et à la prise facile, car puisqu’elles n’ont jamais rien connu de l’amour, elles s’étendent dès le premier assaut. Leurs sœurs, plus rigides certes, sont pleinement au fait de ce qui les habite et le protégeront farouchement, conscientes que la manière dont elles perdront leur virginité déterminera leur vie entière. Et pourtant, cet empressement propre à la Vierge de Verre est simplement dû au soupçon naturel qui lui susurre qu’une femme pleinement épanouie sexuellement est toujours le parti possédant l’as dans les jeux de l’amour. Le philosophe libertin et annonciateur des Lumières, Pierre Gassendi, portait l’étendard *Sapere aude !*, « ose savoir ». Il n’est donc pas anodin que la Vierge de Verre possède en son sein cette témérité qui la pousse à faire fi de tout dogme, qu’il soit religieux, social ou parental, pour croquer de toutes ses dents juvéniles ce fruit de la connaissance que l’on associe à l’amour charnel. Tu es une Vierge de Verre, Eugénie. Vois comme ta nature

Concours Critère

n'est pas un crime. Mais avant de te lancer à corps perdu dans l'art d'aimer, entends mon conseil comme le chant d'une sirène qui t'invite à te défaire de tes liens afin de ne pas sombrer dans la mer des possibilités...

Mes amitiés,
La Marquise

†‡†

Chère Marquise,

C'est épeurant vous lire. J'ai l'impression que vous me dite que j'ai une mine entre les jambes. Vous dite que je suis une vierge de verre. Comment ça vous penser me connaître ? Même si mon chum n'est pas toujours fidèle, je sais qui m'aime et je vais lui montrer ce que sait que la fidélité en lui montrant mon jardin. Oui il va vouloir être mon jardinier juste à moi.

Eugénie

†‡†

Eugénie,

Belle enfant qui croit extraire de sa bêtise une rédemption pour l'erreur que nous commettons toutes au moins une fois dans notre vie : celle de croire que la fidélité est quelque chose que l'on peut payer de sa vertu. Voilà que commence ta quatrième leçon : celle de la fidélité. Si la femme est à ce point attachée à ce concept, contrairement à l'homme, c'est parce qu'elle sait que ses heures de beauté sexuelle sont comptées. Si d'aventure, toutefois, elle trouve son complément amoureux et qu'elle ne succombe pas à la facilité de la

Les cinq leçons de la Marquise

séparation à la première embûche, sa beauté ne fanera pas, elle évoluera, se peaufinera et se raffinera. Nous sommes encore trop néophytes pour comprendre que la beauté véritable n'est pas l'apanage du pic de fertilité du ventre, mais celui de l'âme. Âme que tout le maquillage du monde ne saurait couvrir.

La Marquise

†‡†

Chère Marquise,

D'accors mais dans se cas, est-ce que c'est mieux d'être une vierge de fer ? Sa serait pas mieux de profiter de sa jeunesse et de sa beauté pendant que c'est le temps ? J'ai peur que si je ne donne pas à Adam ce qu'il veut, qu'il retourne avec son ex. Je l'aime pour vrai...

Eugénie

†‡†

Douce Eugénie,

Ta peur et ta réflexion ont été portées par tant de femmes avant toi que tu n'aurais qu'à ouvrir un livre pour y lire tes propres tourments. Je ne doute pas de la sincérité de tes sentiments, ma chère amie, ils sont le propre d'un âge qui est décisif pour tes temps à venir. La Vierge de Fer n'est pas plus à l'abri de la mort de son Jardin que ne l'est sa sœur. À défaut de risquer un caillou inopportun à sa fenêtre, la Vierge de Fer est susceptible d'être son propre bourreau, balançant au-dessus de son jeune ventre le glaive de son manque

Concours Critère

d'ouverture. Puisque si un forgeron à la hauteur de ses attentes ne parvient pas à la libérer de sa ceinture de chasteté, elle générera un gaz qui tuera plus insidieusement encore ce qu'elle aura mis tant de cœur à cultiver et à protéger. Ce gaz, nous le respirons toutes à un moment de notre vie, que l'on soit de métal ou de cristal. Certaines – trop – en meurent, d'autres deviendront profondément dégoûtées et aigries. Ombre sinistre qui fait pourrir même les plus beaux fruits : un alliage toxique de cynisme et de résignation.

Alors laquelle est la meilleure, me demandes-tu ? Laquelle représente le modèle avec lequel il faut saouler nos jeunes filles ? Celui qui stipule qu'il faut vivre pleinement notre vie, comme tu l'as laissé entendre, puisque jusqu'à preuve du contraire, nous n'en n'avons qu'une, et ce, au risque de la perdre à mal la miser sur de mauvais payeurs ? Ou est-ce celui qui veut que nous nous préservions dans l'attente du Bon ? Et s'il ne vient jamais ou si l'on se trompe ? La perfection n'est pas un modèle préétabli, Eugénie, elle est l'harmonie atteinte entre sa nature, ses désirs et ses choix. La perfection est atteinte lorsque deux êtres s'épousent parfaitement. C'est d'ailleurs probablement de ce concept clairement mal compris, car on a fait l'erreur de confondre bon parti et bonheur, que découle le mariage tel que nous le connaissons. Cela demande du travail, du temps, de la communication. L'harmonie ne peut être atteinte sans une honnêteté absolue du soi lorsqu'il est face à lui-même. Mais plus que tout, Eugénie, cela exige de l'amour. Amour-propre, en premier, car il est d'une évidence ancestrale que l'amour véritable ne se présente que lorsque l'on s'aime soi-même, d'abord et avant tout, puis amour de son prochain. Vois-tu, nous ne pouvons réellement

Les cinq leçons de la Marquise

aider et aimer quelqu'un que si nous sommes d'abord comblés. Rares sont ces moments où les soucis se conjuguent au passé et où les souffrances ne sont racontées qu'en riant. Il est toutefois plausible d'aspirer à un équilibre entre ses passions, ses besoins et ses tourments. Cela est possible si tu t'aimes suffisamment pour te choisir toi-même, en toute situation. Je ne prêche pas ici l'égoïsme, mais m'oppose à cette pensée toute judéo-chrétienne qui fait de la souffrance une vertu et du désintéressement absolu de sa personne un gage d'éternité. Voilà le concept primordial dont on a fait une faute : celui de l'amour-propre. Nous en avons fait quelque chose d'élitiste et de lucratif. L'amour-propre, pourtant, vois-tu, n'est pas le fruit d'un tirage au sort, il ne dépend que de toi, quoi qu'on en dise. Alors aime-toi, Eugénie.

Certes, ce n'est pas cela qui fut enseigné et qui force la femme moderne à vivre avec les stigmates d'une sexualité ligaturée. Écrouées que nous sommes par la lourde constatation de nos multiples défauts. Pourtant, je me demande... Voulons-nous réellement nous défaire de notre féminité parfaitement imparfaite pour nous emprisonner dans une conception tout juste pubère de la femme ? Les bonnes mœurs ne s'en sont toujours tenues qu'à l'hymen et l'Église, telle une Corriveau, nous a coulé dans l'oreille le plomb incendiaire de l'idée que l'ascétisme du corps et la peur morbide de la passion nous ouvriraient les portes de l'Éternité. Encore aujourd'hui, alors que le sexe est devenu la vertu qui a empire sur notre nature devenue capitaliste, si la sexualité féminine n'est plus réduite à son expression la plus élémentaire et la plus honteuse, elle est toutefois écartelée sur la place publique, ouvrant ainsi les

Concours Critère

jambes de ces si jeunes filles à un degré d'infini qui n'a d'égal que celui de notre cécité devant tant d'absurdité.

Alors, vois-tu, Eugénie, tout ce que la perfection en amour requiert, la Vierge de Fer semble résolue à le garder sous clef dans sa cage thoracique d'acier alors que la Vierge de Verre, elle, n'aspire qu'à le semer allègrement aux quatre vents. Les gardiens du temple nous ont harangués pour nous faire croire que l'on ne monte pas au ciel sur un lit de plumes. Je ne suis pas convaincue cependant que le Ciel n'ouvre ses portes qu'à ceux qui n'ont rien vécu en dehors de l'envie et du repentir d'avoir eu envie... Souviens-toi de la définition que je t'ai donnée de la liberté. Assurément, on ne pense plus à écouter des prêtres nous jurant que le choix n'est pas nôtre entre rester chaste ou procréer jusqu'à s'en disloquer le con sans encourir un aller simple pour les Enfers. Mais ne décèles-tu pas de troublantes similitudes entre ces dits prêtres et les statues de collagène qui psalmodient les litanies prometteuses d'un paradis tout aussi artificiel que celui de tous les dogmes ?

Un fait demeure, Eugénie, la solution ne réside pas dans les extrêmes. Tu dois donc apprendre à marcher sur la ligne neutre entre l'ascétisme et la candeur, en prenant garde aux vents contraires à ta personne. N'as-tu jamais imaginé être prise par les bras d'un homme qui n'a d'yeux que pour toi ? Si tu ne peux balayer ma question du revers d'une négation sans équivoque, alors patiente encore un peu avant de t'offrir en guise de simple outil de plaisir. Plaisir qui sera, je te l'assure, à sens unique.

Les cinq leçons de la Marquise

Je te prie, Eugénie, de croire en l'expression sincère de mes sentiments,

La Marquise

†‡†

Chère Marquise,

D'accord, mais dans ce cas, qu'est-ce que je dois faire ? Et moi ? Si j'ai envi de coucher avec lui ? C'est moi qui décide dans le fond ! Vous parlez d'amour propre et du fait que je doive être comblé. J'aime Adam, je veux qu'il soit mon premier. Je veux qu'il soit à moi pour toujours...

Eugénie

†‡†

Ma si fragile et si belle Eugénie,

Il me semble que c'est toi qui me prends la main pour m'entraîner vers la cinquième et dernière leçon que j'ai à te prodiguer. Entends-tu que ton souhait est d'être le proxénète de ton adoré, puisque tu exiges de lui un paiement de sa personne, en ta volonté qu'il t'appartienne pour toujours ? Entends-tu que tu te fais la prostituée prolétaire qui, pour bien peu, vendrait cul et âme, dans ton désir de t'offrir à lui pour pouvoir, toi, le posséder ? Vois comme ton souhait est misérable et sans amour. L'heure n'est plus aux gants blancs : cette dernière leçon est la plus importante de toutes puisqu'elle concerne la prostitution. N'assimile pas, dans ton esprit, ce terme avec le mot *pute*, car tu commettrais là une grossière

Concours Critère

erreur. La prostitution n'est pas l'apanage unique de celles qui vendent leurs charmes à défaut d'avoir eu de la chance. La prostitution, c'est l'homme qui accepte de vendre l'exclusivité de son temps pour exister comme il lui est dicté de le faire. La prostitution, c'est la mère qui accepte d'échanger l'âme de ses enfants, au nom d'une obligation au silence et au calme, contre une poignée de cette monnaie en capsules frappées du blason des compagnies pharmaceutiques. La prostitution, c'est l'enfant qui en regarde un autre se faire brutaliser sans intervenir, pour mieux échanger sa petite conscience d'enfant, au sens de la justice encore inaltéré, contre un sentiment d'appartenance. La prostitution, c'est celui qui promet, les doigts grand croisés, afin d'obtenir des voix pour mieux continuer à mentir. Et puisqu'il est maintenant acceptable de vivre dans un monde où les fleurs n'ont plus de parfum, où le simple fait de se nourrir est devenu une lente mise à mort par voies chimiques et où l'amour n'est d'ores et déjà consommé que sous sa forme génétiquement modifiée, je peux aisément me figurer comment ton tendre esprit a pu accepter cette impénitente fabulation qui confère un prix à ton sexe. Mais c'est se tromper lourdement de devise que de croire pouvoir acheter la rose d'une jeune fille par le chantage. Ô Eugénie, l'amour n'est pas exempt d'erreur et le ventre de la femme peut maintenant pardonner les étourderies que provoque l'inexpérience. Ne laisse pas ton sexe être fracassé comme une huitre pour le bon plaisir d'un goinfre qui n'en mérite certainement pas la perle. Si tu aimes et que tu as l'intime conviction d'être aimée en retour, si tu sens que tes jambes se font pétales doucement déployés sous le soleil aimant d'un printemps amoureux, alors

Les cinq leçons de la Marquise

je te conjure d'aimer, car notre histoire s'inscrit dans nos amours.

Tendre Eugénie, me voilà au bout de mon encre et de mes confessions. Tu as désormais en toi les cinq leçons primordiales pour être une femme heureuse. Et c'est ce qu'intimement je te souhaite du fond de mon cœur.

Mes amitiés,
La Marquise



Vous ne pouvez pas me laissez comme ça, Marquise. Vous me laissez nue dans une jungle où ma vue est obstruée et où les sons sont distortionnés. Comment saurai-je que le moment est venu de m'offrir ? Vos paroles je les ai entendues mais vous me laissez sans garanties. J'ai peur. Est-ce cela être une femme ? Vivre perpétuellement dans la peur qu'on ne vous détruise ? Il aurait mieux valu pour moi de naître homme...

Eugénie



Eugénie,

Je suis devant l'évidence que je t'ai mal transmis un élément essentiel à ta métamorphose. Un élément qui est à ce point primordial que je m'en veux terriblement de ne pas avoir débuté par lui. Les hommes des plus jeunes générations sont tout aussi légataires de l'ineptie de leurs pères de jadis que toi et moi. Héritiers de ces pères antiques pour qui l'inconnu de notre corps était *de facto* dangereux. De ces patriarches qui ont

Concours Critère

eu le malheur de comprendre que l'amour, s'il est savamment détourné de sa nature, a le pouvoir de nous tuer. De ces hommes qui ont exhorté ce cortège infini de femmes – traînées jusqu'à l'autel de leurs ambitions – à faire preuve d'obéissance et sur lesquelles ils n'ont pensé qu'à leur nom avant d'imposer leur semence. Il nous revient donc, Eugénie, de livrer bataille à cette injustice qui nous a fait brebis alors que nous sommes les louves qu'ils ont craintes durant des millénaires. Mais la clef n'est pas dans la vengeance. Elle est dans le fait d'aimer les hommes dès leurs premiers jours, car un homme qui fait le mal en est un qui souffre et qui a beaucoup souffert. Je te mets au défi de trouver sur Terre un seul homme qui ne soit pas né des chairs d'une femme. Comprends-tu maintenant à quel point notre responsabilité est immense ?

Eugénie, le savoir que je t'ai transmis dans cette correspondance, une autre femme me l'a jadis enseigné et toi, lorsque ton vécu te fera prendre l'épée à bille, tu prodigueras à ton tour ce précieux legs à ta descendance. Cet héritage, porte-le comme une missive de paix adressée à ceux, hommes comme femmes, qui ne saisissent pas que nous ne cherchons en aucun cas à réduire l'autre sexe, mais plutôt à nous émanciper des dernières taches du charbon de la misogynie de leurs pères qui souillent encore la génétique des femmes. Mais le bémol qu'il est important de jouer, ici, est celui qui révèle que bon nombre de nos congénères masculins ne demandent qu'à aimer et ressentent un profond sentiment de honte devant les bavures sans nom commises par leur genre. Lorsque notre monde changera, les hommes et les femmes, prédestinés à s'emboîter à la perfection, n'auront plus peur les uns des autres. Aime les hom-

Les cinq leçons de la Marquise

mes, Eugénie, car ils sont nos égaux. Pardonne aux Pères qui croyaient tout savoir, pour ne pas être la dernière à comprendre que c'est l'éducation des filles et des fils de demain qui pourra redonner à cette humanité au bord de l'extinction ses lettres de noblesse.

Aime comme je t'aime et comme on m'a aimée, Eugénie.

Tendrement,
La Marquise



Ma très chère fille,

Tu n'as pas déjà poussé ton premier hymne que déjà je contemple la perspective de ton devenir. Tu ne t'en doutes pas encore, nichée que tu es au creux de cette couveuse que je suis devenue pour toi, mais tu es la première dauphine d'un héritage très précieux : celui d'être une femme libre de naissance. Pour l'instant, tu es un bouton de rose recroquevillé dans mes chairs qui ont eu la chance d'être éduquées. Les tiennes le seront aussi, mais pour l'heure, tu n'as pas à t'en soucier. Je me chargerai de mettre à ta disposition tous les outils nécessaires à la culture de ton Jardin que je souhaite être un Éden. On m'a dit un jour que le temps devait revenir jusqu'à ce qu'il n'ait plus à le faire. Jusqu'à ce que l'on en saisisse les leçons. Je me ferai donc, d'ici peu, la porte par laquelle tu entreras dans ce monde où tu n'auras pas à répéter les mêmes erreurs jusqu'à ce que mort s'ensuive. Non, ma future chérie, bien que tu commettras des bêtises, bien que tu auras des chagrins, je te promets de faire tout mon possible pour que tu n'aies jamais

Concours Critère

ni le cœur, ni les cuisses au beurre noir. Je ne pourrai pas tout t'éviter, dis-je, même si cette admission me brise déjà le cœur, mais je serai toujours à tes côtés. Tu seras libre de t'épanouir comme chaque femme aurait dû l'être. Ce n'est pas un ange lettré qui fera ton éducation puisque, moi, je suis en mesure de le faire. Sache que déjà, aussi petite sois-tu, tu es aimée plus que quiconque avant toi.

Ta mère,
Eugénie

Fata Morgana

Alex McCann *

C'est toi c'est moi à tâtons sous l'éternel déguisement.

André Breton

Morgane n'existe pas encore. La soirée est trop jeune pour ça.

C'est le début du téléjournal de vingt-deux heures qui donne le signal. Dès que le thème musical commence, l'excitation se fait sentir comme un chatouillis dans le ventre. C'est un poids, une urgence qui font du bien. La sensation est savourée longuement avant qu'un mouvement ne soit esquissé. L'adrénaline parcourt le corps âgé, donnant une vigueur nouvelle aux membres fatigués et flétris. Les muscles boivent et absorbent avec avidité cette dose d'énergie causée par l'anticipation. Le corps profite de cette nouvelle vie artificielle et enfin, il se lève. Un râle profond s'échappe, provoqué par l'effort, et les articulations des jambes craquent, faible protestation à peine entendue.

C'est l'heure.

Les yeux jettent un regard hagard sur le décor miteux de l'appartement. Les murs sont couverts de papier peint jaune sale et dégarni. Il se décolle par endroits et forme de petits

* Cégep de Trois-Rivières

Concours Critère

rouleaux tristes et mornes. L'ampoule nue qui éclaire le salon clignote par moments, donnant une teinte encore plus déprimante au minuscule logement. La forme des fesses est encore imprimée dans le tissu troué du divan constellé de brûlures de cigarettes, dizaines d'étoiles noires qui ont tenté d'illuminer des nuits plus souvent qu'autrement solitaires. Juste devant le sofa, une petite table basse avec un dessus en verre vient salir un peu plus le décor. Couverte de mégots de cigarette et de joints, tachée de cendre et cernée par des années d'objets posés à sa surface, elle est triste à voir. On dirait qu'elle aussi est jaunie, comme salie par l'ambiance. Juste derrière le divan, une fenêtre se découpe dans laquelle est encastré un dispositif de climatisation archaïque et terriblement bruyant qui tente péniblement de cracher un peu d'air froid. La voix du présentateur de télé qui crie les nouvelles du jour est alors coupée par la main qui brandit d'un geste théâtral la télécommande. Le décor est triste à voir, mais les yeux habitués n'y font plus attention.

D'un pas lent, sensuel et d'apparence soigneusement calculée, le corps se dirige vers la pièce du fond. La main pousse doucement la porte et le contraste est étonnant. La chambre est d'une propreté étincelante et dégage une odeur agréable. C'est un sanctuaire où personne n'est autorisé à pénétrer. Les invités doivent demeurer au salon où ils peuvent faire ce qu'ils veulent, mais la chambre lui est réservée. Un bâton d'encens brûle sur le bureau où trône fièrement un miroir. Au milieu de la pièce repose un imposant lit beige et, au fond, se trouve une petite salle de bains, éclatante de propreté.

Les orteils se frottent sur le tapis qui recouvre le sol de la chambre. Ça chatouille et c'est presque réconfortant. Ça s'écrase sous les pieds comme un coussin. Les mains tirent les tiroirs du meuble de bois et le visage s'illumine. C'est un véritable trésor qui s'y cache : *son* trésor. Les doigts caressent doucement les étoffes et tissus colorés. Un courant électrique parcourt le corps et se mêle à l'excitation causée par l'adrénaline. Une grande expiration s'échappe. Tout est prêt, ça peut commencer.

Une fois dans la petite salle de bains, le doigt actionne l'interrupteur et un néon s'allume en bourdonnant. Le miroir renvoie un visage terne et fatigué que la lumière crue du néon enlaidit davantage. La main veineuse se tend avidement vers le pot de fond de teint, comme empressée de cacher l'horrible vérité renvoyée par le miroir. L'effet de la poudre sur le visage est semblable à un baume, c'est une intense satisfaction. Quelques minutes plus tard, les rides ne paraissent plus, le visage semble jeune à nouveau. C'est un rituel immuable et immanquable. Obligatoire. Le maquillage vient ensuite, en couches épaisses et généreuses. Le visage est barbouillé avec une technique précise. C'est une science, un art maîtrisé à la perfection. Cela doit être recherché, mais avec juste ce qu'il faut d'autodérision.

Quand le visage est jugé satisfaisant, c'est au tour des cheveux. Ils sont crêpés, débordants de fixatif. Ils sont gigantesques et attirent l'attention. Ils forment une masse rose, bleu ciel, verte et d'une informité savamment réfléchie. Rien ne

Concours Critère

doit être laissé au hasard, tout doit être pensé. L'effet de surprise est plus que primordial.

Viennent ensuite les vêtements. Nombreux, colorés, ils détonnent dans la blancheur de la minuscule salle de bains. Ils sont enfilés un à un, méthodiquement. Les pieds sont ensuite glissés doucement dans de grandes bottes de cuir. C'est presque sensuel. Comme un effeuillage inversé. Des frissons courent sur la peau rendue presque translucide par la vieillesse, cette peau trop longtemps négligée par les assauts de corps étrangers. Une grande respiration et le souvenir est chassé, repoussé au fond de la mémoire. Ensuite, les bagues sont enfilées aux longs doigts déformés par l'arthrite. Le mouvement est semblable à une pénétration, une simulation inconsciente de l'acte charnel, maigre compensation pour des amants trop furtifs qui partaient avant même que ne tombent les vêtements. Instinctivement, les yeux se lèvent et fixent leur reflet dans la glace, sévère juge de la métamorphose. C'est acceptable : la gaine cache bien tous les renflements indésirables et l'illusion de poitrine semble réussie. Le changement s'est opéré.

L'homme est mort et la femme revit. Morgane peut laisser cette peau masculine qui lui sied si mal pour enfin être elle-même, dans cette ville si sale.

Lorsqu'elle passe la porte, tout devient possible. Du haut de ses talons, rien ne l'effraie. Elle est immunisée contre tout ce que la nuit urbaine peut lui asséner. En fait, elle se nourrit de risques.

Ce soir, c'est vendredi.

Tellement de choses arrivent le vendredi.

**

L'air frais revigore Morgane qui se sent ragaillardie. Il faut qu'elle soit à son mieux, l'erreur n'est pas permise. Le claquement de ses grandes bottes sur le trottoir lui donne de la confiance. Avec sa perruque, son maquillage et ses vêtements extravagants, Morgane est parfaite. Elle se sent invincible, comme si rien ne pouvait l'arrêter. Elle est non seulement la plus belle, mais aussi la plus forte.

Morgane prend une grande inspiration. Elle adore ces soirées. La journée a été chaude et étouffante, mais la nuit est fraîche et relaxante. La brise se faufile entre les arbres du petit parc qu'elle traverse et vient caresser son visage. Petit à petit, le bruit de la ville lui parvient. Au loin, la musique des bars et les cris des fêtards sonnent comme une douce mélodie à ses oreilles alourdies de gros anneaux de métal. Elle aussi veut en faire partie. Le cliquetis de ses bijoux, ses éclats de rire faussement haut perchés ainsi que les moqueries qui fusent sur son passage se fondront dans l'air. Elle aussi participera à cette symphonie citadine.

Cela l'excite. Le poids dans son ventre se fait encore plus insistant. Elle imagine les regards sur elle comme des mains parcourant son corps. Ses genoux faiblissent un peu sous l'effet de l'émotion. Elle a hâte. Cela fait si longtemps.

Concours Critère

Le semblant de femme a peine à garder le rythme. Ses pas s'accélèrent, poussés par l'énervement, mais elle se force à ralentir, voulant à tout prix garder son allure de reine. Morgane, l'impératrice des bas-fonds. Souveraine magnanime, elle accueille tout le monde dans son domaine, un refuge de trois pièces et demie pour les âmes perdues. Drogés, prostitués, sans-abri, tous sont les bienvenus dans ce havre de paix. Selon les circonstances, Morgane est, pour chacun, le père ou la mère. Épaule consolatrice pour ces jeunes gens qui marchent leur entrejambe contre des miettes de rêve, partenaire de beuverie pour les soûlons imbibés de bière ou cible pour les insultes des junkies en manque, tels sont les nombreux rôles que joue la reine du centre-ville.

La tête haute, elle passe à côté du parc où Tear, un habitué, fouille les poubelles. Il la remarque et lève vers Morgane des yeux admirateurs. Il la siffle.

Amusée, elle esquisse un sourire discret qu'elle agrmente d'un clin d'œil en guise de remerciement à l'homme.

Ce soir, c'est sa soirée et la ville au complet marche à ses côtés.

**

Cela lui manquait. L'odeur d'une cité qui se prépare à la fête, ses bruits, ses couleurs, son ambiance. Il règne dans l'air un petit quelque chose, une excitation qui ne s'explique pas. On

sait que tout peut arriver, que rien n'est joué tant que la soirée n'est pas terminée.

Soudainement, les raisons qui l'ont poussée à s'exiler chez elle lui semblent bien dérisoires. Une honte puérile d'amateur, voilà comment elle appelle ça. Comme si une maladie avait pu suffire à la ternir, elle, Morgane. Jamais elle n'avait laissé qui que ce soit la dominer et voilà que sa plus grande adversaire s'était révélée être elle-même. Ou plutôt *lui-même*, car il y a trois ans, son corps s'est révolté contre sa condition d'homme. Un cancer de la prostate localisé. On avait simplement enlevé l'organe défectueux et le problème était disparu, mais Morgane en avait été fortement troublée. Ce n'est pas qu'elle ait été atteinte dans sa masculinité, bien au contraire : délestée d'un morceau, elle se sentait désormais plus complète, plus femme. Non, le vrai problème résidait dans la manifestation de sa vulnérabilité. L'illusion d'invincibilité qu'elle s'acharnait à maintenir lui était montée à la tête et elle en était venue à croire véritablement à son immortalité. En passant si proche de la mort, elle s'était sentie indigne d'elle-même, comme si la perruque, le maquillage et les vêtements représentaient un honneur qu'elle ne méritait pas. Quand elle y repense aujourd'hui, Morgane rit de sa stupidité. Elle sait bien que personne ne pourra prendre sa place, que cette ville n'aura jamais qu'une seule et unique souveraine. Si ses joues n'étaient pas si fardées, on pourrait presque la voir rougir d'avoir osé penser le contraire.

Elle arrive sur l'artère principale bondée de monde. Une foule bigarrée et hétéroclite se tient à l'entrée des bars. Les conver-

Concours Critère

sations se mélangent pour devenir une assourdissante cacophonie. Morgane y navigue aisément. Elle est dans son élément. Elle est en plein contrôle. Ses talons sont hauts et elle peut voir par-dessus les têtes. Net avantage. En marchant, elle s'efforce de faire le plus de bruit possible afin de susciter l'étonnement de quelques regards.

Elle est en croisade. Elle reconquiert son territoire trop longtemps resté aux mains d'inconnus. Son royaume lui appartient et c'est ce soir qu'elle en reprend possession.

Le regard fixé sur la porte du club, Morgane avance. Elle ne prête pas attention aux gens autour d'elle : elle est au-dessus d'eux. Une reine ne regarde jamais ses sujets. Plus elle s'approche plus elle peut sentir le sol trembler sous l'effet des basses de la musique électronique qui joue à l'intérieur. Ses pas en adoptent le rythme. Morgane n'est que détermination.

Arrivée devant la porte, elle se fait barrer la route par un portier. Il lui fait signe de faire la file, comme tout le monde. Morgane laisse échapper un long soupir théâtral et écarte l'homme de sa route. Doit-il utiliser la force ? Doit-il laisser passer cette drôle de femme qui n'en est pas une ? Indécis, il décide de laisser passer le phénomène et se retire pour qu'elle puisse entrer. De son côté, Morgane pardonne l'ignorance du garçon. Il est nouveau dans la place. Il est donc normal qu'il ne la connaisse pas. Il faut dire qu'elle a été absente pendant un long moment et c'est justement pour ça qu'elle est là : reprendre ses droits.

Une fois à l'intérieur, elle laisse échapper un rire et renverse la tête. La musique circule dans son corps comme le sang dans ses veines. Comme au moment de sa métamorphose, elle ressent une poussée d'adrénaline. C'est la vie qui jaillit en Morgane. Ses tympan protestent un peu sous la force des décibels, mais elle est trop heureuse pour laisser quoi que ce soit gâcher sa renaissance. En fermant les yeux, elle arrive à s'imaginer que les lumières ne brillent que sur elle.

Ses pas la mènent vers le bar où un troupeau de jeunes hurle des commandes à deux barmen débordés. Le plancher est collant de bière et d'alcools sucrés renversés par des fêtards. À sa grande surprise, Morgane doit se frayer un chemin parmi la foule. Elle joue violemment des coudes et parvient finalement à s'appuyer sur le comptoir, un peu ébranlée. Jamais cela ne lui était arrivé. Avant, les gens s'écartaient sur son passage, que ce soit par respect, par peur ou par dégoût. Maintenant, elle doit se battre pour pouvoir avancer.

Son vieux bras se lève dans une tentative de hélér un des serveurs. Rien n'y fait. On ne lui répond pas. On ne daigne même pas lui accorder un regard. Morgane doit s'abaisser à crier pour se faire remarquer. Le garçon lui fait signe d'attendre encore un peu. Quand il arrive enfin, elle commande un *seabreeze*, sa signature : un cocktail composé de vodka, de pamplemousse, de canneberge et de lime. Elle est presque insultée quand il lui en demande la recette, n'ayant visiblement jamais entendu parler de la fameuse boisson qui était pourtant légendaire en son temps.

Concours Critère

Une fois sa consommation payée, Morgane va s'installer au milieu des danseurs et commence à se déhancher du mieux qu'elle peut. Avec l'âge, elle est moins flexible et ses mouvements s'en trouvent limités. Ses yeux se ferment et le fantasme s'installe : des regards, *tous* les regards sur elle. À cette seule pensée, son entrejambe, depuis longtemps endormi, se réactive. C'est un plaisir qui se ressent. Comme une chaleur qui se répand, un étrange frisson qui se fait sentir jusque dans sa perruque, un chatouillis au bout de ses seins, ces organes pourtant factices qui sont plaqués sur son corps. C'est un bonheur trop longtemps délaissé, un orgasme social attendu avec impatience pendant des années.

Quand ses paupières s'ouvrent pour juger de la réaction, c'est la désillusion.

Dans la marée humaine qui remplit le club, personne ne la regarde. Personne n'y prête attention. Dans tous ces yeux, Morgane ne décèle rien : ni la crainte, ni l'envie, ni même la haine. Rien. Seulement de l'indifférence.

Et c'est un coup au cœur. En plein dans le mille.

Alors, ses yeux s'ouvrent véritablement. La femme se voit telle qu'elle est vraiment : une reine déchue au visage barbouillé, un triste vestige du passé qui se tient, seul et pathétique, au milieu de l'avenir qui danse. Morgane n'est qu'une pâle imitation de ce qu'elle était jadis.

Cette constatation la paralyse.

Plus personne ne s'occupe d'elle. *Elle est dépassée.* Et pourtant, Morgane a besoin qu'on la remarque. Sans son reflet dans le regard des autres, elle n'est qu'une moitié d'elle-même, une œuvre inachevée. Si on ne la voit pas, la femme n'est qu'un miroir qui ne réfléchit rien. Elle est inutile.

De retour au bar, elle tente de retrouver sa contenance en noyant les minutes qui s'égrènent dans ces cocktails qu'elle commande en rafale. Une gorgée passe de travers alors qu'on la pousse contre le comptoir. Morgane se retourne, surexcitée. Enfin on la voit. Enfin on réagit. Elle est prête à parer toutes les attaques. Ses mots sont aiguisés et tranchants. L'adversaire n'a aucune chance. La tension retombe d'un coup alors que l'ennemi n'est en fait qu'une adolescente saoule qui s'éloigne en articulant un petit « S'cusez, Monsieur... ». Gifle en plein visage.

Le maquillage s'effrite et la perruque s'affaisse.

Morgane décide de passer directement aux alcools forts. D'un signe de la main qu'elle espère le plus féminin possible, elle appelle le barman et lui ordonne de lui apporter un verre de quelque chose de plus fort. Il revient avec de la vodka et laisse la bouteille à côté du verre. Entre deux rasades, elle a une révélation, paie ses consommations et quitte le bar en titubant du haut de ses grandes bottes.

Elle comprend alors. Tout a été fait pour rien. Le rituel, le maquillage, l'excitation, tout a été inutile. Elle est une actrice que personne n'est venue voir lors de sa grande première. La

Concours Critère

souveraine devient diva. Elle a perdu sa démarche altière, elle vocifère des insultes aux voyelles molles à tous ceux qu'elle croise. Le monde tourne et ses talons lui semblent vertigineux. Morgane a tellement bu que sa perception de ce qui l'entoure est hallucinée, les images lui parviennent par flashes, des photographies entrecoupées de longs moments noirs. Sa propre voix résonne dans sa tête et ses bras balancent dans tous les sens. Elle ne peut s'arrêter de parler. Sa bouche est hors de contrôle et tisse de longues phrases sans début ni fin. Un de ses cris est interrompu par le talon de sa botte qui se brise. Sans en faire plus de cas, Morgane reprend sa longue diatribe et déambule sans destination précise dans des rues qu'elle connaît par cœur. Elle en veut à cette ville et au monde entier.

Bien vite, ses pas la mènent au bord de l'eau, elle est maintenant dangereusement proche du fleuve sombre et glacé. Le vent siffle dans ses oreilles. Elle hurle alors plus fort pour en couvrir le bruit. Pour étouffer le monde, l'arrêter et modifier son cours. Pour lui montrer qu'elle existe.

À bout de souffle, elle laisse le vent gagner. Qu'il l'enveloppe, qu'il la prenne. Sa veste descendue sur ses avant-bras, une bourrasque lui arrache sa première couche de vêtement. Les bras alors mis à nu se couvrent de frissons. Morgane termine le travail. Un à un, elle enlève ses vêtements. Elle les laisse s'envoler sans tenter de les retenir. C'est un strip-tease aux allures de règlement de compte.

Son corps est secoué d'une quinte de toux. Elle a trop crié. N'ayant gardé que sa gaine, son soutien-gorge et ses bottes,

elle est transie. Sa gorge brûle et ses yeux pleurent. Elle titube, toujours terriblement proche du bord. C'est alors qu'elle perd l'équilibre, gênée par le talon manquant. Ses bras battent l'air. On dirait que la reine va s'envoler, puis elle disparaît par-dessus le garde-fou, vers le fleuve.

**

Morgane meurt avant de toucher l'eau.

Son cœur s'arrête, paralysé d'effroi, comme s'il savait qu'il ne pourrait jamais battre assez fort pour réchauffer son vieux corps, pour contrer la froideur des remous. Ce cœur qui a battu pour tant de personnes ne peut même plus battre en sa faveur. Elle plonge avec un bruit sourd. Comme sa dernière apparition, sa mort fait peu de vagues, elle passe inaperçue.

Ballottée par les flots, Morgane perd ses cheveux. La perruque colorée s'éloigne, véritable terroriste dans l'uniformité noire du fleuve en pleine nuit. Son visage, trempant dans l'eau, perd peu à peu de ses couleurs. L'épaisse couche de fond de teint auréole la tête, pathétique hommage à une gloire passée. Le soutien-gorge colle à la poitrine comme une nouvelle peau, créant ainsi l'illusion de vrais seins. L'entrejambe se profile aussi, dérangeante incohérence. Elle flotte ainsi en étoile sur le ventre, tournant le dos au ciel pourtant rempli de ces astres auxquels elle aurait tant voulu ressembler. Heureusement, on dit que leur lumière court encore longtemps après qu'ils se soient éteints.

Concours Critère

Morgane n'existe plus. La soirée est terminée et le jour se lève.

**

Quelques jours plus tard, poussé par les vagues, un corps qui cogne contre le quai en béton est retrouvé. Une personne inconnue, un rejet de la ville, un déchet urbain. Une masse rosée, boursouflée et gorgée d'eau donnant l'impression d'un triste accident.

Personne ne peut dire s'il s'agit d'un homme ou d'une femme.

Étienne

Véronique Migué *

I Waldeinsamkeit

De l'allemand.

Évoque la sensation d'être seul dans les bois.

Savez-vous ce qu'il y a au bout de la 138 ? Après Sept-Îles, dépassé la réserve du parc national de l'Archipel-de-Mingan ? Vous êtes-vous déjà rendus là, y avez-vous déjà seulement pensé ? Même sur *Google Maps*, c'est long de s'y rendre et, je vous avertis, vous n'aurez pas droit à un *Street View*. Mon ami Étienne, lui, avait pensé au bout de la 138 avant même d'être pubère.

Étienne, il s'est toujours mieux entendu avec les arbres qu'avec les gens. Quand on était petits, on habitait dans la même rue, sur le chemin des Pionniers, et quand le petit clan des Pionniers se retrouvait (c'est comme ça que nos mères nous appelaient), Étienne avait toujours l'air nerveux. Comme s'il avait une envie de pipi dans tout son corps. Il était sur la pointe des pieds, regardait partout mais nulle part, évitait la rondelle à la dernière seconde parce qu'il pensait à autre chose. Après un moment, aucun d'entre nous ne voulait plus de lui dans son équipe et, à vrai dire, ça l'arrangeait bien.

* Cégep de Sainte-Foy

Concours Critère

Il rôdait autour, lâchait un petit cri d'encouragement maladroit de temps en temps, essayait de regarder la partie et de prendre exemple sur Simon, le meilleur au hockey. Mais ses yeux finissaient toujours par retomber sur l'écorce. Il pouvait fixer le tronc pendant de longues minutes, absolument absorbé : je le sais parce que je le regardais toujours quand j'attendais sur le banc. Plus vieux, il m'a confié croire que les fissures de ses iris bruns étaient les mêmes que celles creusant l'écorce du grand chêne rouge sur le terrain avant des Dubé, son premier amour.

Adolescents, on se gelait les mains à attraper des têtards dans le ruisseau derrière sa maison quand il a évoqué la 138 pour la première fois. Le bout de la 138. Il en parlait comme Simon parlait de la ligue junior majeur. Sa voix avait changé. Elle était comme trouée d'air, légère, infiltrée par le vent du sept octobre. Ses yeux, ses cheveux, même ses grains de beauté et ses taches de rousseur avaient décidé de copier la couleur des troncs d'arbre derrière lui. Il était tellement à sa place, là, au bord du ruisseau, avec un têtard mort dans les mains et des idées de nature dans la tête. À l'entendre, il y pensait depuis déjà un sacré bout de temps, à sa 138. Ça pouvait faire quelques mois, quelques années, peut-être. Il y avait peut-être pensé pour la première fois sur le terrain avant des Dubé, en nous regardant nous disputer la rondelle distraitement. Mais peut-être aussi qu'il n'y avait jamais pensé pour la *première fois*, peut-être qu'il avait toujours porté l'idée sous ses cheveux bruns et qu'elle avait germé pendant son enfance, prenant de l'ampleur un peu plus à chacun de ses après-midis avec le chêne rouge, à chaque morceau de terre se logeant sous ses ongles, à chaque scarabée qu'il avait remis sur ses

pattes... Il m'a parlé de ses moments de solitude profonde dans les bois, de son âme qui se *rechargeait*, disait-il, quand elle était près d'un arbre, de ses instants de repentance devant les grumes mousseuses, puis de la transformation de son simple intérêt en véritable passion. Il m'a confié son profond amour pour sa reine nature d'une beauté fuyante, il a évoqué, les larmes aux yeux, ses nuits érotiques à errer entre les mille cuisses d'arbres de sa douce. Il m'a appris un mot, *Waldeinsamkeit*, et m'a dit qu'il avait été inventé pour lui.

Je me suis trouvé pas mal niais de triper sur sa cousine Éloïse parce qu'elle avait des gros totons.

Il m'a parlé de son obsession pour la 138 pendant des heures, jusqu'à ce que le soleil vomisse ses derniers éclairs, et à la fin de son discours, je n'arrivais plus à croire qu'Étienne était humain, qu'on appartenait à la même espèce, qu'il était réellement sorti du vagin de sa mère Nancy Boucher la coiffeuse. Pour moi, le sept octobre, c'est devenu hors de tout doute. Comme Jésus était le fils du Dieu du ciel, Étienne était le fruit de l'âme de la terre.

Il est parti le huit octobre, avant même que le soleil n'ait eu le temps de recommencer à vomir.

II Komorebi

*Du japonais.
Décrit la lumière pâle et diffuse filtré par
les arbres d'une forêt dense.*

- Salut mon garçon, *oussé* tu vas ?
- Le plus loin possible ! J'vais au bout de la 138.
- Au boutte d'la 138 ? Qu'est-ce tu vas *crisser* là ? ! *Anyway*, j'te *drop* au Ashton de Sept-Îles, *deal* ?
- *Deal* ! Merci beaucoup Monsieur.
- Le boutte d'la 138 ! Ostie d'malade !

Ça avait dû se passer à peu près comme ça, à un ou deux sacres près. Il était parti avant l'aube, sûrement avec sa casquette bleue *Pépinière Arboréal* et son vieux sleeping bag à la fermeture éclair brisée. Il était parti tout seul avec ça et son sourire à casser l'aurore comme seuls bagages. Il avait dû marcher un peu avant de voir les premiers phares grossir. Je l'imagine mettre le plus d'air possible dans ses poumons, juste pour sentir la fraîcheur d'automne s'éparpiller dans ses bronchioles, je l'imagine plisser les yeux pour essayer de voir le plus loin possible, je l'imagine arracher des épines aux épinettes en bordure de route juste pour les mettre dans ses poches et sentir ses doigts après, je l'imagine, je l'imagine brûler comme un Dean Moriarty, se sentir vivre comme un Christopher McCandless, encore plus comme un Alexander Supertramp, je l'imagine ne même pas lever son pouce aux premiers phares parce qu'il est trop bien, là, complètement

nulle part, mais partout où il veut être. Je l'imagine courir sur la ligne jaune jusqu'aux premières lueurs du soleil en sentant la vie dans toutes ses cellules, dans tous les organites des cellules, dans tous les atomes des organites, dans chacun des électrons de chacun des atomes de chacun des organites de chacune de ses cellules.

Je l'ai imaginé comme ça, en effervescence, pendant les mois qui ont suivi son départ, pour me consoler d'avoir perdu mon meilleur ami. Quand je m'ennuyais, je me demandais ce qu'il était en train de faire, tout seul dans sa forêt immense. En fait, même quand je ne m'ennuyais pas, même quand je conduisais, travaillais, cuisinais, jouais au hockey avec les Pionniers, même quand je faisais l'amour à sa cousine, il y avait toujours Étienne qui trottait dans ma tête, sanctifié en Bear Grylls québécois.

Au début, j'avais été vraiment heureux pour lui. Le huit octobre au soir, quand sa mère Nancy Boucher la coiffeuse m'avait appelé pour savoir où était son fils, je lui avais répondu qu'il était parti, parti au bout de la 138 pour aller recharger son âme et baiser des arbres. Je l'avais défendu, Étienne, quand sa conne de mère s'était indignée, quand elle n'avait rien compris de la beauté du geste, quand elle jouait à la pauvre maman abandonnée par son grand garçon. Je l'avais défendu comme si ça avait été moi, comme si j'avais été en train de parler à ma propre mère. J'avais trouvé son départ tellement beau, tellement vrai, tellement cohérent avec sa personne que l'idée qu'il n'était en fait rien d'autre qu'un gros égoïste ne m'avait pas traversé l'esprit. À l'époque, je pensais

Concours Critère

encore qu'il était parti se ressourcer seulement pour quelque temps.

J'ai été content pour lui les premières semaines. Puis, j'ai trouvé qu'Étienne et son huit octobre étaient tous les deux rendus un peu trop loin. Quand je pensais à lui, je n'étais plus envieux comme je l'avais été au début. J'ai arrêté de l'imaginer en Tarzan, de lui prêter des qualités que je n'avais jamais vraiment vues chez lui. Je repensais à l'Étienne de mon enfance et je me disais qu'au fond, c'était juste un flo déphasé, limite autiste, que son histoire de nature et de lien spécial avec les arbres c'était des conneries et que même s'il le sentait vraiment, c'était complètement idiot d'être parti pour communier avec une forêt boréale qui n'a rien à foutre d'un petit être humain tout seul tout nu qui jouit dans sa terre. Je l'imaginai maintenant comme un vieil ermite, sale, maigre, affamé, aux doigts osseux et à l'esprit travesti par la solitude. Son souvenir me répugnait.

Évidemment, j'étais très jaloux.

Les mois ont succédé aux semaines et bientôt le sept octobre pointa le bout de son nez. J'ai ouvert les yeux, je suis sorti du lit en feignant d'être encore endormi, j'ai pris une douche dans le but de faire semblant d'essayer de me réveiller, j'ai bu un café pour simuler que la douche ne m'avait pas aidé... Je faisais tout pour endormir les instincts qui m'animaient, je me jouais la comédie en réprimant mon élan, j'ignorais l'appel d'Étienne. Sur le coup de minuit, je ne tenais plus. Je me suis avoué que j'avais en moi un désir brûlant d'aller le rejoindre. J'ai laissé sortir cet ouragan qui s'était levé en même temps

que moi ce matin-là. Mais je ne me suis toutefois pas tout dit : j'ai continué à me faire croire que j'irais le voir pour l'engueuler, pour lui faire la morale, pour lui dire que faire ça à son meilleur ami était complètement inhumain. Je me convainquais presque que j'allais faire la bonne chose, que c'était moi qui avais raison.

J'ai essayé de m'endormir, mais mon cerveau pensait autrement. Les multiples scénarios de retrouvailles imminentes avec Étienne qu'il me créait ont eu raison de moi et, avant même que le soleil ne recommence à vomir, j'étais assis au volant de ma Tercel, en train de maudire sombrement Étienne et sa passion arborée. Je pense même que je parlais à voix haute, tant il était nécessaire de faire taire mon cœur jaloux, envieux et admiratif qui voulait que j'arrête de me mentir.

Après plusieurs heures de route et de dérouté, j'ai atteint le bout de la 138. Le bout de la 138. C'était complètement irréal. D'un coup, en claquant la portière, j'ai été pris d'un moment de lucidité étrange, comme si j'avais dormi ou avais été saoul durant toute la route. J'ai non seulement réalisé où m'avait mené ma jalousie, c'est-à-dire à des centaines de kilomètres de chez moi, mais surtout ce qu'elle m'avait caché par son bruit retentissant : elle avait absolument tué ma rationalité. Comment avais-je pu conduire aussi longtemps sans me poser la question, sans non plus constater l'évidence de la réponse ? Étienne, tout seul, avec une casquette et un sleeping bag dont la fermeture éclair est brisée, en plein mois de janvier ? En pleine tempête de février ? En plein moins trente ? Il était mort, certainement, absolument, sans aucun doute, irrévocablement mort ! Et moi, assourdi par l'envie de le rejoindre,

Concours Critère

de vivre avec lui, avec eux, je n'avais pas pensé à ce maigre détail ? Non mais *quel* épais ! Quel ostie d'épais ! J'ai donné des coups de pied dans le pneu jusqu'à sentir mes ongles se fendre dans mes souliers, jusqu'à ce que, épuisé, je m'adosse contre la portière en pleurant.

Puis, j'ai compris autre chose. Étienne n'était pas vraiment le flo déphasé, limite autiste, que j'avais construit pour me sentir mieux. Sa relation spéciale, unique avec la forêt, il ne l'avait pas inventée. J'en avais été témoin, je l'avais vu faire partie d'elle, avec ses yeux, ses cheveux, ses taches de rousseur et ses grains de beauté. Je l'avais vu, au bord du ruisseau, compléter le paysage comme la dernière pièce d'un casse-tête. Étienne ne pouvait pas être mort gelé dans une vulgaire grotte d'ermite. La nature n'avait pas pu faire ça à son enfant unique. Si Dieu avait réussi à ressusciter le sien, il était certain que le violent hiver de la Côte-Nord avait épargné son fils.

Je me suis levé d'un bond, animé d'une toute nouvelle énergie. Étienne était en vie, heureux, retourné dans le ventre de sa mère, enfin entre les cuisses de sa femme. Il était là, tout près, à l'intérieur, je le sentais. Je me suis avoué que je n'allais pas vraiment l'engueuler, le raisonner. Je me suis rendu à l'évidence : je voulais simplement aller le rejoindre. J'ai regardé la lisière une dernière minute, puis je suis entré en courant. C'était une forêt d'une immensité dont les limites m'étaient inconnues et dont la densité était presque étouffante. Le soleil ne réussissait à la percer que partiellement, profitant de chaque interstice pour se faufiler jusqu'au sol. L'air était frais et tout était silencieux, les arbres étouffant les grondements sourds de la ville lointaine la plus rapprochée. Où était

Étienne dans ce jardin infini ? J'avais peine à apprécier la forêt tant il me grattait de le retrouver. J'ai tendu l'oreille et entendu le bruit d'un cours d'eau, très loin. J'ai entrepris de m'en approcher, essayant de m'imprégner de l'âme des bois, un peu maladroitement, étant peu familier avec la relation spéciale homme-forêt. Le ruissellement de l'eau s'accroissait doucement et je suivais son appel, plein de bonne foi et prêt à recevoir de la nature le même cadeau qu'elle offrait à Étienne. Je me suis rapidement retrouvé sur le rivage d'une rivière animée. Je savais que j'étais sur le bon chemin, que le hors-piste que j'avais emprunté avait été marqué des pas d'Étienne avant les miens. Instinctivement, j'ai longé la rivière en direction du nord.

Je n'étais pas encore découragé, après quelques heures de marche, quand j'ai aperçu un campement à quelques dizaines de mètres devant moi. Fébrile, mais plein d'une sérénité qui m'était nouvelle, j'ai franchi d'un pas calme la distance qui me séparait de l'installation d'Étienne. Des branches, des troncs d'arbre pourris, des fougères, de longues branches d'épinettes étaient maintenus ensemble pour former un abri. C'était un refuge, un toit, une maison au cœur de la forêt qu'Étienne avait lui-même construite avec les entrailles de sa douce. Au-delà d'une tanière, c'était le cadeau de bienvenue que lui avait offert la forêt, et tout de sa composition reflétait la tendresse qu'ils partageaient. Conscient de la symbolique de cet antre, j'ai tenté d'être ému, mais mon excitation à revoir enfin Étienne m'empêchait de m'attarder sur la beauté de la chose. Il ne devait pas être bien loin, probablement parti chasser ou cueillir des champignons.

Concours Critère

Je me promenais aux alentours, m'attendant à le voir en pleine action de survie dans les bois, quand j'ai finalement repéré sa silhouette. À quelques mètres de moi, Étienne était là, sous mes yeux, assis immobile par terre. Je voyais son dos raffermi par le travail, ses épaules plus carrées, sa nuque plus définie, ses cheveux devenus longs. Je voyais aussi ses bras tannés par le soleil, les mains reposant, paumes vers le ciel, sur ses jambes croisées. Le silence épais qui l'entourait avait masqué le bruit de mes pas. J'ai épié Étienne longuement, surpris par le rituel qu'il était en train de pratiquer. Il respirait lentement, profondément, au même rythme que la forêt tout entière. Son dos qui se soulevait et retombait inlassablement était le seul mouvement perceptible dans les environs. Étienne semblait être l'unique élément animé des parages, sans pour autant paraître intrus. Au contraire, il avait l'air du maître de la forêt, donnait l'impression de porter en lui son âme. Sur son dos s'étalaient les gouttes de lumière pâle et diffuse que filtraient les arbres autour de lui. Le voir ainsi, parfait dans son rôle, englué d'un *komorebi* à briser le cœur, c'était trop pour moi. Dans le soleil qui se vautrait sur lui, j'ai vu toute ma fausseté, mon orgueil, mon envie. J'ai senti que l'amour qui émanait de lui ne m'était pas destiné, qu'il était voué à nulle autre que sa dame nature, que j'étais trop près de lui, dans son aura de tendresse et de passion que je n'aurais pas dû violer. D'un coup de soleil, je me suis senti obscène, voyeur, déphasé. J'avais honte, j'étais impur à côté de lui, j'étais Adam qui venait de manger le fruit défendu et qui soudain avait senti le besoin de s'habiller dans le jardin d'Éden.

C'était Étienne, la pièce du casse-tête qui complétait le paysage de la nature. Moi, je n'étais rien, tout au plus une pièce

d'un autre casse-tête, mise par mégarde dans une mauvaise boîte, dont les contours ne s'apparient avec aucune autre pièce. J'étais le dernier morceau qui reste dans le carton, dont on ignore la véritable provenance, qu'on finira sûrement par jeter à un moment ou à un autre, ne pouvant ignorer son inutilité.

Vulgaire, honteux, je me suis éloigné silencieusement d'Étienne et j'ai rebroussé chemin dans cette forêt qui n'était pas la mienne.

III

Istoriesmearkoudes

Du grec.

Littéralement « histoires avec ours ».

Fait référence aux histoires tellement folles et sauvages qu'elles ne semblent pas pouvoir être vraies.

Je suis donc retourné dans mon village au bord de la 138. J'ai mené une petite vie de villageois bien rangée. J'ai épousé Éloïse plus par manque de choix que par amour, j'ai eu deux enfants plus par pression que par envie, j'ai fait du neuf à cinq pendant quarante ans plus par obligation que par volonté. On dit que la routine, que le tourbillon infernal des enfants, du travail, des courses, de l'entraînement, de la tonte de pelouse, du peinturage de clôture, des sorties entre couples d'amis, on dit que tout ça, ça occupe tellement l'esprit qu'on ne peut plus penser à autre chose. Ça m'a donné espoir, mais ça n'a pas

Concours Critère

marché. Les gens disent ça, que la routine effrénée inhibe les grandes réflexions. Le sens de la vie ? Ils répondent « *Eille*, j'ai quarante ans, trois enfants et deux chiens, penses-tu que j'ai le temps de penser à ça ? » Si ça avait été aussi simple, si avoir une vie normale avait pu me libérer de la présence constante d'Étienne dans mes pensées, j'aurais beaucoup mieux vécu. Mais non, les gens qui disent qu'ils ne pensent pas parce qu'ils n'ont pas le temps, ce sont des menteurs : ils ne pensent pas parce qu'ils n'ont rien à quoi penser. S'ils avaient connu Étienne, ils y penseraient, même si leur vie joue en accéléré. Ils y penseraient toujours, en arrière-plan, entre deux lifts à l'aréna et à l'école, pendant leur pause dîner au travail, à la toilette, au parc, à la piscine municipale.

Hier, c'était le sept octobre. J'ai ouvert les yeux, je suis sorti du lit en feignant d'être encore endormi, j'ai pris une douche dans le but de faire semblant d'essayer de me réveiller, j'ai bu un café pour simuler que la douche ne m'avait pas aidé... J'ai tout fait pour endormir les instincts qui m'animait, je me suis joué la comédie en réprimant mon élan, j'ai ignoré l'appel d'Étienne. Sur le coup de minuit, je n'ai pas pu tenir. Je me suis avoué que j'avais en moi un désir brûlant d'aller le rejoindre. J'ai laissé sortir cet ouragan qui s'était levé en même temps que moi ce matin-là. Mais cette fois-ci, je ne me suis rien caché. J'avais envie de revoir Étienne. Pas de le gronder, pas de le conquérir et de le ramener avec moi, pas de vivre avec lui. Seulement de voir son dos courbé, ses épaules vieillies et ses cheveux blancs en symbiose avec son univers.

Je suis parti avant que le soleil ne recommence à vomir. J'ai conduit jusqu'au bout de la 138. Arrivé là-bas, je n'ai pas eu

d'éclair de lucidité, de frustration, d'hésitation... J'ai seulement pénétré l'orée de la forêt. Une fois à l'intérieur, je ne me suis pas senti voyeur ou déphasé. Mes intentions étaient claires, mon cœur était pur. Je ne jouais pas à être quelqu'un d'autre, à être un calque d'Étienne. Je voulais seulement assister une dernière fois au spectacle du maître de la forêt et, cette fois, quitter en paix cette scène que j'avais fuie, le cœur sombre, des années auparavant. Étienne avait été mon meilleur ami et je ne voulais pas mourir avec des sentiments amers à son égard. J'ai remonté la rivière et le bruit de l'eau m'a fait du bien. J'ai marché pieusement, contemplant honnêtement les formes qu'exposait la forêt. J'ai été véritablement touché quand j'ai vu le repère d'Étienne qui était toujours là, usé par le travail du temps. Le vent avait balayé les dernières cendres du rond de feu, les troncs qui étaient jadis pourris étaient devenus des tas de mousse, les branches qui formaient autrefois les murs avaient fendu, gorgées d'humidité et de vieillesse. Il était évident que l'abri était devenu tout à fait désuet. L'idée de la mort d'Étienne ne m'avait pas effleuré l'esprit jusqu'à maintenant, mais elle était devenue tout à fait plausible. J'étais parvenu à l'âge où les proches commencent à mourir et où notre tour se fait attendre. Devant son refuge abandonné, j'ai considéré sa mort, puis je l'ai refusée. Cette forêt était pleine d'Étienne, pleine de sa vie et de son âme, et il était impossible qu'elle se porte aussi bien si son enfant était mort.

J'ai donc pris la direction de l'endroit où je l'avais vu la première fois. Le paysage avait changé : c'était devenu une petite clairière. J'étais plein d'espoir que je devinerais, entre les arbres de la brèche, sa silhouette de vieil homme, offrant encore ses paumes au ciel et son souffle à la forêt. Mais une fois

Concours Critère

sur place, je n'ai rien trouvé, si ce n'est un petit arbre, presque nain, au milieu de la clairière.

Il est rare que les arbres réussissent à pousser au milieu des clairières. Le vent rend l'environnement hostile. Beaucoup s'essayaient, commencent à pousser et, pleins d'espoir, encore petits, ils se font rapidement déraciner par les bourrasques. Ceux qui réussissent à résister au vent sont rares et ils le font avec intelligence. Ils connaissent le territoire, maîtrisent les éléments, sont à l'écoute de la nature. Ils attendent le moment propice où ils pourront se hisser hors de terre. Une fois mûres, ils n'ont pas besoin d'être très grands pour résister au vent. Ils n'ont pas de compétition, reçoivent toute la lumière voulue sans avoir à se battre. Ils poussent là, à leur juste place, complétant la clairière comme la dernière pièce d'un casse-tête. Ce sont des arbres très chanceux. Ils sont seuls dans leur grand espace et se nourrissent de la terre et du soleil. Personne ne les dérange, aucun autre arbre ne leur dit « *hey*, tasse-toi, j'ai besoin de soleil aussi ». Ils sont tellement vivants, forts et cohérents que, même s'ils sont parfois menacés par les grands vents, ils ne plient jamais. Ces arbres sont éternels.

Je me suis approché du petit arbre.

Les fissures de son écorce rappelaient les iris d'Étienne.

Trauma

Megane Sauvé*

Je n'ai pas été le messager malheureux d'une pensée plus forte que moi, ni son jouet, ni sa victime, car cette pensée, si elle m'a vaincu, n'a vaincu que par moi, et finalement elle a toujours été à ma mesure, je l'ai aimée, et je n'ai aimé qu'elle, et tout ce qui est arrivé, je l'ai voulu [...].

Maurice Blanchot, *L'arrêt de mort*

Le sable dans tous ses états

Je perçois le monde dans ses lacunes, ses blessures, ses silences. L'humanité habite une faille : la fragilité. On ne se contente jamais d'éprouver ; on se fracasse et on s'abîme pour subir l'épreuve du réel jusqu'à la chair. On n'est jamais en amour, on y tombe. La chute est inévitable.

Je suis devenue un infime grain de sable, le résultat de mille cassures. Hors de ma coquille, je suis l'œil de nacre.

Je sonde l'histoire de mes blessures, de mes catastrophes. L'apnée est une extase et un péril. Enfouis des strates plus loin, dans les profondeurs de l'abysse où mes mots ne vont

* Cégep du Vieux Montréal

Concours Critère

pas : mes sentiments. J'ai plongé en eaux troubles, tête première contre les récifs. Elle s'est fendue, puis a été submergée. La lame de fond m'enivrait. Là est la damnation : la recherche entêtée de la chute, de la noyade dans la fracture. Si le ressac scinde le rocher, il fragmente les humains qui deviennent du sable et des poussières. À l'image de la houle qui embrasse la rive, on y retourne sans cesse. Continuer de vivre en se sachant damnés : c'est beau, du ciel dans les poussières. C'est con aussi. A-t-on le choix ?

Moi qui, avant cette chute, croyais que l'eau n'arriverait jamais à s'immiscer, à s'installer en moi. On m'a prise. Impossible de se déprendre lorsqu'on s'éprend. En un instant, je fus endiguée et je me suis retrouvée, naufragée, à marcher sur des sables mouvants. C'est comme dans l'eau, plus on lutte, plus on cale.

Le sable avait l'air solide. Pourtant, il m'a suffi d'y poser le pied pour sentir le mouvement et m'enliser. Je m'appuyais sur le sol comme sur un roc. Puis, un pas de trop dans un vide qui tournait. Il y avait des abîmes et des crevasses partout. Je m'y enfonçais, disloquée. Le courant, plus fort que moi ; je m'acharnais, mais tout m'emportait vers le fond. Mon souffle se perdait dans l'asphyxie bleue.

Dans ton lit, j'ai appris à nager avec le courant, à marcher sur les dunes. Avec toi, la lame de fond me soulevait et je savais reconnaître les mirages.

Mais tu n'es plus là.

J'évite maintenant de m'enfoncer dans des histoires de cœur. Je m'arrange pour geler les sentiments. C'est un art de se contenir ainsi. Je pratique l'hypothermie des sentiments. Avec un océan qui tressaille sous la banquise.

À force de tout garder à l'intérieur, je deviens une bombe à retardement :

Imprévisible. C'est oui et c'est non. Un jour je suis à tes pieds et le lendemain, tu cours pour me rattraper... en vain.

Ravageuse. Quand j'explose, mes larmes se versent loin des regards, sous une douche froide. Garder mon sang-froid.

Destructrice. Le cœur muré, personne n'entre. Je me suis séquestrée et je tiens la clé de ma prison entre mes dents, sur le bout de ma langue.

Quand tu t'es effondré, j'ai perdu les armes, brisée jusqu'à l'irréparable. Je me suis éparpillée, comme le contenu d'une urne qu'on abandonne à la mer...

Son nom veut dire perle

Dans l'appartement, ma peine d'amour était sale : partout sur les comptoirs, sur le plancher et, surtout, dans mon visage, le vestige d'*elle*. Même l'air était lourd, il pesait sur mes poumons, m'entraînait vers le bas-fond. Je devais changer d'air.

Concours Critère

Pour la première fois depuis des semaines, je me suis douché, habillé et même fais la barbe. Et je suis sorti dehors. À peine un pied à l'extérieur j'ai senti le vent de novembre sur mon visage.

5:41, rue Notre-Dame. Le soleil était à peine levé : il perçait faiblement le gris du ciel. Il ou elle. En plus, la lune est froide. Comme *elle*.

Mon regard a croisé celui d'une fille. Elle me fixait de ses yeux verts, le genre de vert plus vert que chez le voisin. Un regard qui savait. Mais quoi ? Il fallait que je l'apprenne. C'était à mon tour de traverser. J'ai figé, mes yeux perdus dans les siens. Sa force d'attraction me sidérait. Avec elle, l'image de *l'autre* s'évanouissait. Elle m'a souri d'un sourire joueur. Je le lui ai retourné depuis l'autre côté de la rue, fier d'être pris au jeu. Un bon perdant qui avait oublié les règles. Avant de partir dans la direction opposée, elle m'a dit :

— Mon nom veut dire *perle*.

Une lumière m'a envahi. Un peu comme quand le soleil touche notre visage, mais en dedans. Moi qui broyais du noir depuis plus d'une semaine.

J'aurais voulu la suivre : elle savait mieux que moi où je devais aller. Les deux pieds figés, comme dans du béton ou de la glace, je l'ai regardée s'éloigner, puis disparaître dans la ville.

Ma lumière, c'était elle.

L'archéologie des souvenirs

Je suis née avec le sang chaud. Même que plus jeune, je m'enflammais pour un rien. Petite braise qu'il fallait éteindre à tout bout de champ. Sauf qu'à force de se faire attiédir par des douches froides, en dedans ça ne bout plus ou presque. À la longue, mon sang chaud est devenu froid et je reste maintenant de glace devant tout ce qui m'entoure. Je reste plantée là, je vois les remous, mais en dedans, ça ne bouge presque plus. Les gens disent qu'ils se sentent comme des proies avec moi. Je les observe, je joue avec eux, puis j'attaque. Ils ne se débattent jamais bien longtemps. Je suis une prédatrice impitoyable.

Les animaux à sang froid sont rois du désert.

Je suis reine du mien.

Mon désert est sans miséricorde pour ceux qui osent s'y aventurer. Le péril y est inévitable, surtout si on cherche à déterrer les sentiments enfouis. L'archéologie des souvenirs, très peu pour moi. Ceux qui fouillent mon désert y sombrent. Les fouilles dans le passé ne mènent à rien, elles soulèvent un vent de nostalgie qui alimente des tempêtes de sable. Je préfère l'horizon net de mon exil. Pas besoin d'excaver pour savoir ce qui ne va pas chez moi : les relations tumultueuses avec mon paternel doublées de son absence m'ont laissée méfiante. Mon corps est une porte de sortie lorsque tout tombe en ruines.

L'omniprésence de mon père et ses nombreuses absences. Ce serait facile d'excuser mes fuites ainsi. Sauf que le père est

Concours Critère

simplement le premier amour d'une petite fille et le premier à lui briser le cœur. Après lui, il y a eu *lui* pour me laisser et me léser. Et si je ne suis pas prudente, il y en aura d'autres.

Je dompte les tempêtes. Je contrôle le déploiement : où ? quand ? comment ?

Mais pourquoi je me lève le matin en manque de toi ? Pourquoi je me couche le soir avec un vide dans mon lit, même quand il y a quelqu'un d'autre ? Pourquoi je te cherche partout où je vais ? Pourquoi tu n'es plus là ?

Des fois, je m'imagine que tu me réponds. Je te parle comme si tu étais là et le silence se fait entendre en vacarme.

— *Ça y est, on part pour les Rocheuses, pour plonger dans l'eau plus bleue que tes yeux !*

...

— *Laurent ? T'es pas content ?*

...

— *C'est toi qui en parlais toujours. Tu vois pas que j'essaie ?*

Je suis là. À parler aux morts. À t'exhumer sans cesse. À tenter de te ranimer.

Hier soir, je t'ai vu. Fidèle au poste, au petit bar. Je croyais fabuler. Je suis allé te voir pour m'en assurer.

— *Ça va mal Laurent, je te vois même quand tu n'es plus là...*

Sauf que ce n'était pas toi. J'ai fait demi-tour avant que la tête ne se lève pour me répondre des mots qui ne seraient pas les tiens.

Le désert de regrets

Insomniaque de ses yeux verts, j'ai vite compris que ma nuit serait blanche comme neige. Il existe plus de mots qui signifient perle qu'il y a de langues dans le monde. J'ai fouillé partout comme si ma vie en dépendait. N'était-ce pas le cas ? Elle avait donné un sens à ma vie de pauvre type qui n'avait plus de raison d'exister : sans attaches ni rien pour me retenir. Son regard, mon unique point de repère. Plongé dans tous les répertoires sur le sujet, je suis devenu le chercheur de perles.

Aux petites heures du matin, je suis tombé sur le sien. C'était une certitude. Le nom à lui seul hurlait son visage.

Azra

Une perle. Une perle intacte, intouchable. La perfection.

Son nom était devenu une idée fixe, mais j'avais l'impression de faire du sur-place. Je n'en savais pas beaucoup plus qu'hier. Je devais la retrouver, mais ne savais pas comment. Je me suis donc rendu au seul point de départ possible.

5:41, rue Notre-Dame. J'avais une sale gueule, les yeux creux comme des méandres et noircis de cernes, cette impression que j'allais le regretter qui me harcelait. Mais je n'avais pas

Concours Critère

le choix : j'allais passer à côté de ma vie si je n'allais pas à la rencontre de cette fille.

J'ai arpenté le boulevard de long en large, en revenant chaque jour, à la même heure, au même poste : le coin de rue où je l'avais croisée. Pendant un an, j'ai été en faction. Pendant un an, j'ai parcouru le quartier sans entrevoir son ombre. J'ai même cru avoir imaginé son existence. Cette fille s'était évaporée dans la ville. Ne restait d'elle que l'obsession de la trouver : mon errance sur Notre-Dame était une routine dont je ne pouvais me défaire, comme de l'image de ses yeux verts imprégnée dans mes rêves et mes fantasmes.

17:41, je suis entré dans un petit bar. J'en avais marre de la vie. Il me manquait la dose de courage que l'alcool saurait me procurer pour en finir. Je suis resté au bar jusqu'à la fermeture, enfilant les verres les uns après les autres. Le barman me regardait avec pitié. J'étais pathétique.

Je commençais à être ivre-mort de cette fille. Je voyais ses yeux partout. J'entendais sa voix. Je respirais même son odeur. J'imaginai ses courbes partout sur moi, effleurant mon ventre. Je répétais son nom dans toutes les langues, de toutes les manières en avalant verre sur verre. Dans mes veines, son nom coulait à flots.

En me voyant tituber vers la sortie, le barman a voulu héler un taxi pour moi.

— *Je m'en charge, qu'elle a dit.*

La fille. Elle était là. Elle m'a raccompagné jusque chez moi par le long détour de Notre-Dame. On marchait en silence, en apesanteur. Ce devait être ça le bien-être, car pour une fois, je me sentais bien dans mon être.

5:41, notre coin de rue :

— Tu t'appelles Azra.

Envers incassable

Avant toi, je m'étais façonné un cœur dans la pierre, qui devait résister à tout. Quand je t'ai rencontré, j'avais déjà renoncé à aimer. L'absence de mon père avait créé un vide que je croyais impossible à combler. Mais avec tes yeux tendres, tu t'es taillé une place, comme l'eau salée qui perce les rochers. Je sens parfois ta présence à mes côtés. Je vois le mouvement de ta respiration sur mon corps qui fait des trous dans ma tête et qui creuse des stries plus profondes que l'abysse dans lequel je me suis foutue en tombant pour toi. Mon cœur aurait dû être encore plus solide. La chute ne l'aurait pas réduit en mille morceaux que je n'arrive ni à assembler ni à rassembler. Un cœur en sable sédimentaire, dur comme le roc. J'aurais alors été inébranlable devant l'océan que ton regard immergeait en moi.

Je suis naufragée de toi, à la dérive dans nos souvenirs, sans boussole. Je voguais sur Lau. Calme, puis déchaîné. Je me sentais toute petite dans la fougue de tes yeux d'eau, qui se

Concours Critère

perdaient dans des vagues d'eau noire. Je voulais les contenir, pas y sombrer.

Des fois, je me dis que si tes yeux avaient eu une autre couleur, je ne me serais peut-être pas noyée. Peut-être que tu n'aurais pas chuté en bas du pont. J'aurais voulu que tu sois incassable, pour qu'en sautant, le fleuve se fracasse, mais pas toi.

D'autres fois, je me dis que c'était inévitable. Le destin ou la fatalité. Tu ne pouvais pas finir autrement qu'au fond de l'eau. Ton mal de vivre m'a donné le mal de mer et maintenant, j'ai le vertige quand je passe sur un pont. Je ferme les yeux, comme pour ne pas voir le vestige des tiens dans le tumulte des vagues. C'est pire, je vois ton visage quand je ferme les yeux.

Dans l'appartement, je te parle, je te hurle et je te pleure sans cesse. L'autre soir, j'ai détruit la belle vaisselle en verre de ta mère en la lançant sur les murs. Quelques jours plus tard, elle est passée me voir. On t'a pleuré ensemble, dans les bras l'une de l'autre, avec de la vaisselle partout dans la cuisine. Elle m'a dit qu'elle ne m'en voulait pas. Moi, je m'en veux tout le temps. Je pense qu'elle parlait de la vaisselle par exemple.

Tu te rappelles le petit bambou que tu m'avais acheté ? À peine un mois plus tard, il était en train de mourir. Tu m'en voulais d'avoir oublié de lui donner de l'eau. Je me suis donnée corps et âme pour le sauver. Au bout de quelques jours, une bouture est apparue. Pourquoi, toi, l'eau ne t'a-t-elle pas sauvé ?

Quand tu m'as dit je t'aime pour la première fois, j'aurais dû trouver les mots justes pour te garder en vie. J'aurais pu te dire que dans la noirceur que tu portais, je voyais une raison de plus de t'aimer. Je n'ai pas su te sauver. Ce soir-là j'aurais voulu être sur le pont avec toi pour te retenir du bout de mes bras ou te rattraper en bas. Des fois, je me dis que j'aurais aimé voler puis m'écraser avec toi. Tes beaux yeux bleus, devenus tout noirs. J'étais amoureuse de toi. Je t'avais dans les tripes, il me manquait juste le guts pour te le dire.

Avant, tu n'existais plus que dans la noirceur. Un noyé-vivant. Maintenant, c'est vrai que tu n'existes plus. Je te cherchais partout Lau, étais-tu caché dans l'ombre ? Est-ce qu'elle est partie avec toi ?

J'ai la tête qui tourne quand j'y repense. Est-ce que ta tête tournait avant de sauter ? Pendant ? Et après ?

La défaite a un goût de nacre

On est allés en Gaspésie, pour se baigner là où le fleuve rencontre la mer. Le début ou la fin... Nos débuts ou notre fin. L'eau nous glaçait les os jusqu'à la moelle. Et tu étais belle, Azra. Je regardais les vagues. Elles ressemblaient tellement à tes courbes dans mon lit. Elles m'obsédaient. Je me rappelle aussi m'être dit que de mourir là, dans les vagues, c'était la bonne façon de partir. Le grand bleu. La noyade est une belle mort en comparaison avec la drogue qu'il faut s'injecter dans le sang ou avec l'image de tes mains tachées du mien. Je n'avais plus d'autre choix, mais j'aurais voulu que tu ne sois

Concours Critère

pas impliquée. Si j'avais pu te ranger dans une petite boîte, à l'abri de tout, de moi...

C'est ton corps que j'aurais dû regarder au lieu de contempler la mort, effleurer ta peau au lieu de frôler la mort.

Je me suis lancé ce soir-là : je t'ai avoué mes sentiments et j'ai sauté dans le vide. Par deux fois tu m'as regardé bêtement comme si tu ne comprenais pas. Je t'aime, Azra, mais pas la vie.

J'ai échoué. Quelques jours dans le coma ont réussi à me ramener à toi. Ce n'était pas ma première fois et ce serait loin d'être la dernière. Cette nuit-là, dans tes bras, mon échec goûtait la nacre ou peut-être était-ce tes lèvres ?

D'autres m'ont sauvé cette fois, mais rien n'aura réussi à nous garder soudés. On avait retourné le sablier trop de fois sans se rendre compte que notre temps s'était écoulé.

Post mortem

Azra,

La vie sans toi est pénible. C'est comme un trajet sans destination. Pas comme dans un road trip. On est perdus, comprends-tu ? C'est ça, je suis perdu sans toi. Je badtrippe. Cette fois-ci, je sais que tu ne reviendras pas. Il y a quelque chose de différent...

*dans tes yeux
quelque part
étouffée
à cause de moi*

*quand noir m'inonde
tu es la seule lumière*

À jamais,

Lau

*

Printemps, après la chute

Lau, j'espère que tu nous vois d'où tu es (je ne veux pas dire là-haut, au cas où tu serais en bas ; mais pour être franche, j'aime mieux t'imaginer au beau milieu des étoiles). Hier, ils ont enterré une boîte vide, en s'imaginant qu'il s'agissait des restes de toi. Ils ne t'ont jamais retrouvé dans le fleuve, sauf qu'avec la lettre et tes tendances, tout le monde a compris. Je voudrais tellement me dire qu'ils ont tort, mais je ne peux plus.

Pour te dire adieu, il a fallu attendre que le sol dégèle.

C'est moi qui suis gelée maintenant. Je suis à quelques centaines de kilomètres de là où ils ont décidé qu'on se rappellerait de toi. Je n'ai pas pu y aller. Une tombe, c'est trop officiel.

Concours Critère

Et j'attends. Quoi ? Assise dans le train en direction des Rocheuses, pour aller m'imprégner de la couleur de tes yeux. Je commence à t'oublier. Ton visage sur un polaroid : c'est la seule photo de nous deux, mais l'eau s'est infiltrée sous la pellicule, dans notre souvenir, pour mieux te noyer. C'est flou et imprécis, nos visages se brouillent et se mêlent. L'image de nos corps en symbiose, mais en plus triste. Je ne sais pas si c'est à cause de l'eau ou des larmes.

Je regarde dehors et je cherche un signe. C'est bête. J'essaie d'entendre ta voix dans le vent. Il souffle trop fort contre la fenêtre du train. Ta voix, c'est loin.

Un écho. Un murmure. Un soupir.

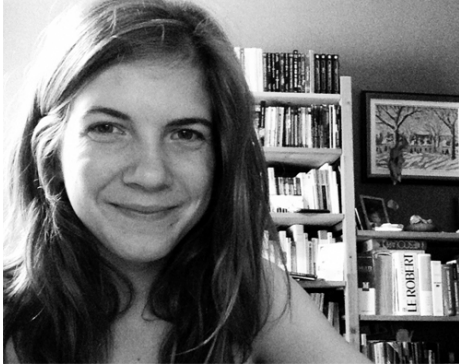
N'importe quoi.

Rien.

Présentation des lauréats

Charlotte Beaulieu

Cégep du Vieux Montréal



Quand elle était petite (d'accord, encore plus petite que maintenant), Charlotte préférait aux casse-tête les longues conversations philosophiques avec ses toutous, pensait que si on se balançait assez haut on pouvait toucher les nuages et voulait faire carrière comme cochère dans le Vieux-Montréal (que d'ambition !).

Pourtant, il serait un peu trop optimiste de penser qu'en grandissant, Charlotte s'est sortie la tête des nuages... Bon, certes, après avoir eu quelques cours de sciences, elle a compris le principe de la loi de la gravité (et a depuis développé une aversion franche pour les pommes... mais non ! je rigole !). Toutefois, elle aime toujours autant les longues conversations philosophiques, que ce soit avec ses toutous, avec n'importe quelle entité vivante ou pas, et très (très) souvent avec sa petite voix intérieure. Quant aux rêves, elle en a des tonnes, des petits, des grands, des minces, des verts picotés mauve... Beaucoup trop pour une vie.

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous principalement vécu ?

Quand j'étais vraiment toute petite, mon papa, ma maman et

Concours Critère

moi vivions dans un appartement au troisième étage de la rue Clark, à Montréal. Quand j'ai quitté l'âge des purées et que je me suis mise à marcher, nous avons toutefois déménagé en France pour deux ans. Pas très longtemps, c'est vrai, mais assez pour que mon pauvre papa bien québécois ne comprenne pas toujours ce que sa petite fille de cinq ans essayait de lui expliquer... J'ai aussi passé trois mois à Langley, en Colombie-Britannique, et un an à Vantaa, en Finlande. Ces deux voyages ont été de véritables condensés de vécu !

Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lequel vous vous êtes inscrite ?

Je suis étudiante au Cégep du Vieux, c'est-à-dire qu'on m'étiquette en général comme anarchiste, gréviste, vegan et grano avant même de me connaître! Je fais partie d'Optimonde, un programme qui m'a au départ intéressée surtout pour son stage final au Mexique... L'occasion rêvée de vivre une aventure de plus ! Quand je suis allée visiter l'école, je suis tombée amoureuse de ses couleurs, autant sur ses murs que chez les gens. L'endroit me semblait incroyablement vivant.

Quelles y sont vos deux matières préférées ? Pourquoi ?

Je suis peut-être bizarre, mais moi, je trippe en général à l'école ! On peut m'intéresser à tout ! Ceci dit, si j'avais à choisir deux matières, j'irais avec la philosophie et l'anthropologie. La première parce que je trouve fascinant de se questionner sur tout ce qui est questionnable. La deuxième

parce qu'elle est une aventure en soi... Il y a tant de différences et de similitudes chez les hommes et les femmes autour du monde ! C'est passionnant de les découvrir !

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?

Au primaire, ce professeur était particulièrement friand d'histoires et de personnages : il affichait leurs photos en corde à linge au-dessus de nos têtes dans la classe et à chaque semaine, il nous racontait l'histoire d'un d'entre eux. Ma curiosité a centuplé cette année-là ! C'est aussi ce professeur qui m'a fait comprendre l'importance de la persévérance.

Au secondaire, ce monsieur nous faisait lire des livres de Jean Ziegler et de Noam Chomsky tout en nous racontant des histoires de son temps dans l'armée. Il a piqué ma curiosité, m'a fait dévorer des livres d'économie, d'histoire... Il a ouvert une fenêtre sur le monde dans mon esprit et depuis, l'actualité et la politique me suivent partout !

Au cégep, un professeur m'a fait réaliser que, dans le fond, j'en avais encore énormément à apprendre sur l'écriture et la langue de Molière. Et même si, au début, je lui en ai voulu de me mettre mon inexpérience sous les yeux, au final, c'est tout de même lui qui m'a fait le plus travailler et qui m'a, je crois, le plus appris. Ce prof de français m'a rappelé pourquoi j'adore écrire. Je lui dois beaucoup.

Que ferez-vous l'an prochain ?

Probablement plus de choses que recommandé... Histoire

Concours Critère

courte : je retourne au cégep, je m'entraîne comme une folle, j'apprends le plus d'espagnol possible et à la fin de l'année scolaire hop! je m'envole pour le Mexique ! Adios amigos !

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pourquoi ?

Ouf ! Ça, c'est dur ! Et cruel ! Comment choisir ? Bon, commençons par le commencement... J.K. Rowling, d'abord, parce que *Harry Potter* a été ma première fois. Mon premier vrai roman, ma première vraie série... J'y ai découvert la magie des mots ! Ensuite, au même niveau, Edmond Rostand et Alexandre Dumas, parce que *Cyrano* et *D'Artagnan* m'ont fait tomber en amour avec les histoires de capes, d'épées et de panache. Enfin, les textes et la musique d'Harmonium réussissent toujours à se faufiler jusqu'à mes tripes.

Quelles sont vos occupations préférées ?

Lire, parce que c'est magique ; écrire, parce que le crayon n'a que faire des limites... Il a tout le temps du monde, tous les pouvoirs ; faire du vélo, parce que ce n'est pas si loin de voler. J'adore faire du taekwondo, faire du sport en général, voyager hors de ma zone de confort et chanter « It's my life » de Bon Jovi à pleins poumons sous la douche.

À quoi rêvez-vous ?

Je rêve de faire le tour du monde et de remplir des pages et des pages de récits d'aventures. Je rêve de toucher ne serait-ce qu'une personne avec ce que j'écris. Je rêve, toute naïve et idéaliste que je suis, de changer le monde. Je rêve aussi de faire de longs voyages à vélo, de me mériter un podium aux

Charlotte Beaulieu

Championnats du monde de taekwondo un jour, d'avoir une bibliothèque si gigantesque que j'aurai besoin d'échelles de bois pour atteindre les plus hauts rayons, de rédiger mes correspondances à la machine à écrire, de dormir dans un lit qui tremblerait au passage d'un train, d'apprendre à jouer de la cornemuse... Un retourneur de temps pourrait être utile !

David Bilodeau

Cégep de Jonquière



Quand je suis venu au monde, j'avais les pieds dans l'eau. Difficile de croire que j'ai quitté mon espace submergé pour un espace d'autant plus submergé. Je suis donc né au creux de Jonquière le 2 juillet 1996, soit au milieu du déluge. Jeune, j'étais très autonome. J'ai montré des

signes d'intérêt envers l'écriture dès mon plus jeune âge. En effet, dès qu'il se passait quelque chose d'intéressant, je m'éclipsais souvent pour devenir spectateur plutôt que de participer comme la plupart des gens agiraient. J'ai donc développé rapidement le caractère de narrateur, sans même le vouloir. Dans l'enfance, j'écrivais souvent pour m'aider à comprendre ce qui arrivait. En grandissant, l'intérêt pour l'écriture disparut. Ce n'est qu'au secondaire que resurgit cette passion cachée. En terminant le Programme d'études International, je choisis de centrer mon Projet Personnel sur l'écriture. C'est ainsi que j'ai pu redécouvrir ma passion et choisir de me diriger vers les études littéraires par la suite.

Concours Critère

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous principalement vécu ?

Je suis originaire de Jonquière au Saguenay. J'y vis toujours, mais j'ignore si j'y vivrai toujours dans cinq ou dix ans.

Qu'est-ce qui vous a décidé à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrit ?

C'est principalement mon professeur de français de cinquième secondaire qui me décida à me diriger vers les études littéraires. Après mon Projet Personnel de fin de secondaire, il me conseilla de songer à Arts et Lettres pour poursuivre mes études, car il voyait mon potentiel. Je crois bien que sans son conseil, jamais je n'aurais osé me diriger vers la littérature.

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

C'est difficile à dire, car les matières sont divisées différemment au cégep comparativement au secondaire. Par contre, je dois dire que j'apprécie grandement la philosophie et la création littéraire.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencé jusqu'à présent ?

Bien sûr, je remercie tous les professeurs qui m'ont enseigné dans le programme Arts et Lettres du Cégep de Jonquière et plus particulièrement en Lettres et Langues, mais je remercie tout spécialement mon professeur de Français de cinquième secondaire qui me conseilla de me diriger vers le domaine des lettres pour approfondir un talent qu'il voyait déjà en moi.

Que ferez-vous l'an prochain ?

L'an prochain, j'étudierai la littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi, où j'espère améliorer mes qualités d'auteur.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pourquoi ?

Une de mes plus grandes idoles est François Pérusse. Je le considère vraiment comme un modèle important pour moi, car il a su se forger une place dans le milieu artistique avec le talent d'écriture qu'il avait et ce, même si ce qu'il faisait était non-conventionnel. Ensuite, mon écrivain préféré est Khaled Hosseini, l'auteur du fameux livre *Les cerfs-volants de Kaboul*, car j'apprécie énormément sa façon de nous faire ressentir les émotions de ses personnages. On voit tout de suite que la vie du peuple arabe le préoccupe et qu'il s'y connaît. Pour finir, une de mes grandes inspirations en ce qui concerne la musique est le groupe Vulgaires Machins. Ce groupe d'origine québécoise m'inspire énormément en raison de ses valeurs et du vocabulaire utilisé dans ses chansons. Comme quoi on n'a pas besoin d'utiliser toujours les mêmes mots et de faire passer les mêmes messages simples pour faire de la musique.

Quelles sont vos occupations préférées ?

Écrire, bien entendu, mais également le dessin, la peinture, les sports d'été comme le vélo et le ski nautique. Je dois avouer avoir une petite attirance pour les jeux vidéo.

Concours Critère

À quoi rêvez-vous ?

Dans la vie, je rêve de pouvoir exercer mon art sans restriction. Je rêve d'avoir une petite maison en banlieue d'une ville méconnue et de vivre à mon rythme. Je rêve d'exercer le métier d'enseignant en littérature au niveau universitaire et d'avoir des enfants qui, je l'espère, grandiront en appréciant autant que moi la littérature.

Magali Boisvert

Cégep de Trois-Rivières

« I like being weird. Weird is all I've got. That and my sweet style. »
— Moss, *The IT Crowd*



Magali Boisvert est une créature humanoïde bipède excentrique concentrée dans une enveloppe physique d'une hauteur de quatre pieds et neuf pouces. Elle est une espèce apparentée à la famille des hobbits, des Ewoks et des elfes de maison — possédant toutefois une moindre pilosité et une apparence plus avenante. Selon les dires de ceux qui ont

fait sa rencontre, elle aurait la réputation d'être prodigieusement enthousiaste envers les petits plaisirs de la vie, surtout s'ils sont culturels. Elle passe le plus clair de son temps libre dans son terrier, entourée de nourriture et doucement éclairée par la lueur de son ordinateur portable. Sa quête ultime consiste à distiller le bonheur à petites gouttes de mots.

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous principalement vécu ?

J'ai habité à Saint-Élie-de-Caxton depuis mes 3 ans, et vous pouvez imaginer à quel point ce village magique a influencé mon imaginaire. Cela fait deux ans que je cohabite avec ma

Concours Critère

grand-mère à Trois-Rivières pour mes études — cette colocation est source de bien des anecdotes !

Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lequel vous vous êtes inscrite ?

Je me suis inscrite dans le programme d'Arts et lettres, profil Arts, littérature et communication au Cégep de Trois-Rivières purement par passion. J'étais déjà convaincue de ma flamme pour les arts, particulièrement la littérature, mais c'est également mon désir de migrer vers la ville qui m'a incitée à troquer les champs pour les centres commerciaux.

Quelles y sont vos deux matières préférées ? Pourquoi ?

Ayant suivi des cours préuniversitaires centrés sur la culture, j'ai véritablement été choyée. Deux cours m'ont marquée ; d'abord, le cours de Création littéraire. J'y ai appris à ne pas me mettre de barrières, à être libre avec ma plume et à transmettre des émotions. Le cours de cinéma m'a permis de rendre vivants mes mots en travaillant avec d'autres esprits créatifs, ce qui m'a rappelé que l'art n'est pas toujours synonyme de solitude.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?

La grande majorité des enseignants qui ont façonné mon parcours scolaire m'ont influencée, peut-être en partie parce que je me dirige dans cette branche et que je les vois comme mes modèles. Mon professeur d'anglais de quatrième et cinquième secondaire est celui qui m'a le plus marquée, par son originalité,

son humour et sa complicité avec ses élèves. J'aspire à être une enseignante qui lui ressemble.

Que ferez-vous l'an prochain ?

L'an prochain, j'en serai à ma première année à l'Université du Québec à Trois-Rivières dans le programme d'enseignement du français au secondaire. J'habiterai probablement encore avec ma grand-mère...

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pourquoi ?

Il m'est très difficile de choisir seulement trois artistes. Je dirais que du côté du cinéma, j'admire Wes Anderson sans limite. Choix cliché, j'en conviens, mais J.K. Rowling demeure une inspiration pour moi. La complexité de son univers et sa persévérance sont remarquables. Dans mon adolescence, l'auteure qui m'a aidée à forger ma façon de voir la vie est Anne Frank. Malgré toutes les horreurs que l'on connaît aujourd'hui de cette époque, elle a su rester forte et optimiste à un jeune âge.

Quelles sont vos occupations préférées ?

Je suis, sans surprise à ce stade, ce que j'appelle une « boulimique culturelle ». Je consomme une grande quantité de produits culturels, que ce soit des émissions de télévision, des films, des livres, des articles, des spectacles, des expositions, etc. Mon jardin artistique intérieur ne semble jamais assez fourni ! La création occupe une place aussi omniprésente dans mon quotidien, principalement à travers l'écriture.

Concours Critère

À quoi rêvez-vous ?

Je suis une rêveuse dans l'âme. Fondamentalement. C'est peut-être pour cette raison que les univers fictifs m'attirent à ce point. Je rêve de voyager en Europe, de créer des liens avec des personnes toutes plus colorées les unes que les autres et je rêve d'amour, aussi, comme tout le monde. Je rêve de nouvelles histoires. Toujours. Et je rêve de semer des étincelles dans les yeux des gens sur mon passage, de partager ma flamme. Comme l'a si bien dit Anne Frank, « personne n'est devenu pauvre en donnant ».

Marianne Ducharme

Cégep Garneau



Marianne n'est pas grand-chose en dehors de ce qu'elle est. Or, pour tout ce qu'elle n'est pas (une *Power Ranger* entre autres), elle se console en se disant qu'elle a encore du temps pour le devenir (mais pas d'argent, elle étudie la littérature !). Pour l'instant, elle se contente d'être beaucoup trop passionnée, beaucoup trop motivée, beaucoup trop drôle et, bien sûr, beaucoup trop pertinente (car le problème, ce n'est jamais elle, mais plutôt l'incapacité des autres à saisir la grandeur de son génie).

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous principalement vécu ?

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous principalement vécu ?

Je viens de Québec et j'y ai toujours habité. Je mène une paisible, quoique passionnante, existence dans cette ville quadricentenaire. Je compte bien y rester pour encore quelques tours complets du soleil.

Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?

J'ai toujours été une grande passionnée de la lecture, de l'écriture et de la grammaire. La littérature (programme Arts

Concours Critère

et Lettres) était donc la suite la plus logique. J'ai choisi le Cégep Garneau parce que le programme de lettres était autant axé sur l'écriture que sur l'analyse littéraire : je voulais à la fois découvrir des œuvres marquantes et développer mon côté créatif. Au final, je peux dire que j'ai été très bien servie !

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

La littérature et la grammaire (même si ce n'est pas une matière en tant que telle...). Dans la première, j'adore la recherche de cohérence qui agit comme l'objectif ultime. Cette cohésion est le point de ralliement de toutes les histoires, de tout ce qui a été écrit et que l'on considère comme digne de valeur. Les possibilités que nous offrent les mots sont infinies. Et ces quelques lettres que l'on aligne, aussi petites soient-elles, finissent par former de si grandes choses ! En se plongeant dans une œuvre, on accède à un autre niveau de compréhension du monde et de soi. La lecture permet de se perdre et de se trouver dans un univers complexe, à la fois réel et ir-réel. La littérature est de loin ma plus grande passion.

Dans la grammaire et la syntaxe, ce qui me fascine le plus, c'est la mathématisation (peut-être questionnable, selon certains) du langage. Chaque règle est porteuse d'une histoire et d'une logique qui lui sont propres et qui trouvent leurs racines à même l'évolution de notre société. La grammaire et la syntaxe se définissent en quelque sorte comme le point de rencontre entre la malléabilité propre au monde artistique et la rigidité du réel. La confrontation de deux phénomènes complètement opposés m'émerveille à tous coups.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?

Au primaire (parce qu'il faut bien prendre son élan) : Isabelle Baribeau.

Au secondaire, je dirais qu'Hélène B. Paradis m'a donné la claque derrière la tête et la poussée dans le dos qui m'étaient indispensables. Hélène Rousseau et Mathieu Tessier m'ont aussi laissé de très belles impressions.

Au Cégep, tous mes professeurs de littérature m'ont influencée pour une raison ou pour une autre, que ce soit par le contenu extraordinaire de leur(s) cours (Gilles Pellerin, Georges Desmeules) ou par la qualité des différents ateliers et projets (Nadia Beaudoin, Gabriel Bouchard). Malgré tout, c'est Nadia Dufour et Philippe Mottet qui auront marqué mon parcours (et moi au passage) le plus significativement. Pour plein de belles raisons. L'humanité d'un professeur, sa gentillesse, son ouverture, sont probablement aussi importantes que la matière qu'il donne.

Que ferez-vous l'an prochain ?

J'entre à l'Université Laval au baccalauréat en Études littéraires. Je poursuivrai donc mon chemin déjà amorcé depuis deux ans, le cœur léger et la tête remplie de phalènes et de folles fleurs qui fourmillent et fleurissent au fil des journées.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pourquoi ?

Gabrielle Roy, Gaston Miron et Jean-Sébastien Bach.

Concours Critère

Chez la première, c'est la maîtrise de la langue et le style à la fois doux et fort qui me bouleversent et me fascinent complètement. Le rôle de l'antithèse dans ses écrits; cette manière de réunir et d'opposer les extrêmes, je trouve ça tellement beau ! Gabrielle Roy parvient à dire le nécessaire, sans jamais se perdre dans le superflu, sans jamais rester en survol, dans l'euphémisme employé simplement pour amoindrir, pour contourner une réalité beaucoup plus grande. Elle décrit la vie dans sa plus parfaite mais cruelle vérité, elle épouse les contours de l'existence avec une honnêteté qui lui est propre, et ce, dans une langue et une syntaxe impeccables. Gabrielle Roy mérite d'être lue de tous (*La montagne secrète* est son plus beau roman, à mon humble avis).

Pour Gaston Miron, ai-je vraiment besoin de m'expliquer ?

Et Bach ! Bach ! Le grand, le maître, l'illustre ! Le seul homme qui pourrait se permettre de tutoyer la perfection. Je me prosterne devant son génie.

(Si j'avais droit à quatre, Stanley Kubrick viendrait compléter mon palmarès.)

Quelles sont vos occupations préférées ?

La lecture, le judo, la guitare, l'animation. Rire. Déceler les clichés et les jeux de mots évidents (donc mauvais) dans la vie de tous les jours. Les bons films. Parfois les mauvais films (nous avons tous des plaisirs coupables). Les parenthèses. L'école (il n'y a aucune honte à l'apprécier). Les références littéraires dans un contexte aucunement littéraire. Les références littéraires dans un contexte littéraire. Répondre

innocemment à des questions sérieuses. Prendre au second degré ce qui devrait être pris au premier. Prendre au premier degré ce qui devrait être pris au second. Les figures de style. Et la lecture, encore.

À quoi rêvez-vous ?

Ça dépend des nuits. Mais contrairement à Marcel, je ne me couche pas très tôt.

Léolane Kemner

Collège de Rosemont



Je ne vous débellerai pas mon cursus de vie ; quels sont mes jalons d'études, mes intérêts banals, mon amour des requins ou le fait que je sois domiciliée à Montréal. Je ne suis pas une liste et l'essence de ce qu'il y a à savoir sur moi se trouve dans mes mots. Je suis née dans un vaste

endroit pourtant trop petit pour moi. J'ai toujours été différente et là d'où je viens, cela rime nécessairement avec ostracisme. Bien que toute ma jeune vie, j'ai considéré cette différence comme un fardeau, j'ai fini par réaliser que, puisque la normalité n'est en rien un gage de vertu, cette hétérogénéité m'offrait plutôt un point d'observation remarquable qui allait me permettre d'écrire et de réfléchir sur ce qui m'entoure. Je pense donc j'écris et je suis ce que j'écris. Mes réflexions et mes valeurs s'inscrivent dans ce que ma plume laisse derrière elle. Alors pour me connaître, il suffit de me lire et ce qui est particulièrement chouette dans cette optique, c'est qu'il n'en tient qu'à moi de faire en sorte que mon histoire en soit une sans fin.

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous principalement vécu ?

Je suis née à Saint-Georges de Beauce et après avoir passé ma

Concours Critère

petite enfance à Saint-Hyacinthe, ma famille et moi sommes revenues en Beauce, à Vallée-Jonction, plus précisément.

Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?

Le cursus du programme d'histoire et civilisation du Collège de Rosemont était, à mon sens, le plus complet et le plus diversifié, mais c'est la possibilité de réaliser un stage en archéologie, en Grèce, à l'issue du DEC, qui a été pour moi décisif.

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

Mes cours d'histoire principaux (de l'Antiquité à l'époque moderne) ainsi que celui portant sur l'histoire de la philosophie, car non seulement ces matières m'apprenaient énormément en plus de me passionner, mais elles étaient le terreau des meilleures discussions que j'ai eues dans le cadre de mon DEC.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?

Il y a, en histoire et civilisation, un noyau de professeurs qui a eu un impact marquant, tant dans ma vie estudiantine que dans ma vie privée. Ils ne se sont pas bornés à l'unique transmission de la matière, mais également à celle de valeurs sociales. Ils ont également su me prêter main-forte dans les moments phares de ma vie, bons comme difficiles, des deux dernières années. Je pense à Mélanie Laflamme (histoire de l'Antiquité), Ariane Poulin (Moyen Âge et responsable de

stage), Carl Cloutier (sciences politiques), César Enia (philosophie) et Marc Thédrel, même s'il n'a jamais été comme tel mon professeur.

Que ferez-vous l'an prochain ?

Je prends une année sabbatique pour écrire un nouveau roman et pour vivre tout ce qu'implique le fait que mon premier sera publié cet automne.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pourquoi ?

Victor Hugo, car il est l'équivalent d'une berceuse pour moi. *Les Misérables* font partie de ma vie depuis plus longtemps que je ne saurais dire. Boris Vian, pour l'intensité de sa poésie (et j'adore sa musique). Toutefois, mon auteur préféré est incontestablement le Marquis de Sade, qui m'a d'ailleurs directement inspiré la forme et le titre des *Cinq leçons de la Marquise*, pour son génie littéraire, sa critique sociale aussi savoureuse qu'avant-gardiste, son grand panache littéraire et son humour. Tout l'aspect sexuel de son œuvre semble insignifiant en comparaison à ces grandes qualités.

Quelles sont vos occupations préférées ?

Écrire, réfléchir, créer.

À quoi rêvez-vous ?

D'être épanouie. Je suis en bonne voie de réussite.

Alex McCann

Cégep de Trois-Rivières



Né en 1995 à Montréal, Alex a beaucoup voyagé jusqu'à se retrouver, en 2007, à Trois-Rivières où il a terminé ses études collégiales en Arts et Lettres au Cégep de Trois-Rivières en 2015. Lecteur assidu, c'est cet amour des livres qui l'a poussé à écrire, s'essayant à plusieurs styles différents, tant en prose

qu'en poésie. Il a d'ailleurs déjà publié, en 2012, quelques haïkus aux Éditions David dans le cadre du projet Haïkus de bois ainsi qu'un article de critique littéraire en 2015 dans *Le Nouvelliste*, le quotidien trifluvien. Par contre, Alex ne compte pas s'arrêter là. En effet, il aspire à une carrière littéraire soit comme auteur, éditeur ou enseignant, l'important pour lui étant de transmettre sa passion et son amour de la littérature.

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous principalement vécu ?

Je suis originaire de Montréal, quoique j'aie vécu en Beauce ainsi qu'à Trois-Rivières. Maintenant, je vis à Québec.

Qu'est-ce qui vous a décidé à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrit ?

Concours Critère

J'ai choisi le Cégep de Trois-Rivières parce que c'était le plus près de chez moi, mais j'étais loin de me douter de la qualité du programme d'Arts et Lettres que je trouverais là-bas. J'ai choisi d'étudier en Littérature, Arts et Cinéma parce que je voulais un programme qui me permette de toucher à tout et ainsi qui m'aide à choisir un programme universitaire et je peux dire que j'ai été servi ! En effet, j'ai pu y expérimenter les nombreuses facettes du monde des arts et des lettres, ce qui m'a permis de faire un choix éclairé quant à mon avenir.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencé jusqu'à présent ?

En fait, tous mes enseignants ont eu une importance certaine dans mon cheminement, que ce soit en raison de la relation que j'ai eue avec eux ou de ce qu'ils m'ont appris. Cependant, ce sont mes professeurs de création littéraire qui ont eu le plus d'influence sur moi. Ils m'ont appris, tout d'abord, à structurer mes idées de façon claire et précise afin que l'inspiration, au départ chaotique, devienne quelque chose de sensé et concret. C'est aussi en raison de leurs encouragements constants que je me souviens d'eux. Quiconque a déjà essayé d'écrire sait que ce n'est pas chose facile et qu'à certains moments, l'envie de tout lâcher peut se manifester. Avoir quelqu'un, comme eux, qui nous encourage et nous pousse à continuer se révèle alors un atout majeur dans la situation. Finalement, s'il y a bien une chose que je retiens de ces enseignants, c'est qu'il ne faut pas avoir peur d'oser et de s'exprimer puisque toute l'inspiration qui bouillonne en chacun de nous a de la valeur et peut devenir quelque chose de beau si l'on s'en donne la peine.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris? Pourquoi?

Mes trois écrivains et artistes favoris sont sûrement Pierre Lapointe pour la qualité et la beauté saisissante de ses textes et de ses mélodies, Michel Tremblay pour la saveur de son écriture qui ne manque jamais de me faire sourire (ou pleurer, parfois, je l'avoue...) et Xavier Dolan pour la véracité et la force qui se dégagent de ses films dont certaines répliques me donnent encore des frissons, même après le centième visionnement.

Véronique Migué

Cégep de Sainte-Foy



Pour bien me connaître : j'ai eu une greffe de gencive l'année dernière et je m'en sers souvent pour impressionner les gens (parfois je la montre et alors l'effet est décuplé) ; je mesure 5 pieds 1 pouce et je ne prétends pas être un meilleur onguent que vous ; je suis plus évoluée que le reste des êtres humains car j'ai

naturellement trois dents de sagesse au lieu de quatre ; je pense souvent aux multiples endroits que je n'ai jamais touchés dans ma maison et ça m'attriste ; j'aime d'égale façon les quatre éléments sauf l'air ; j'ai rencontré un gars sur Chatroulette en 2009 et on se parle encore fréquemment sur Facebook ; j'ai mangé une cigarette quand j'avais deux ans ; vous savez tout.

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous principalement vécu ?

Je suis née à Chicoutimi, mais le seul souvenir que j'en garde est celui d'un verre de lait en plastique orange. Tout se précise lors de mon arrivée à Québec, où j'habite depuis le verre de lait.

Concours Critère

Que ferez-vous l'an prochain ?

Je prévois aller en Asie du Sud-Est avec mon copain, mais la destination n'est pas encore fixée car j'ai reçu le Lonely Planet de ladite région à Noël.

Quelles sont vos occupations préférées ?

Je joue de la guitare, mais les barrés m'effraient, alors ça ne m'occupe jamais très longtemps. Sinon, j'essaie de faire un peu d'art, mais ça m'effraie aussi. En outre, j'aime bien lire, écrire et parfois gagner 1 000\$.

À quoi rêvez-vous ?

Je rêve très souvent que je ne suis pas capable de : courir, crier, composer un numéro de téléphone, allumer une lumière, me sauver des méchants, me souvenir d'un texte de théâtre. Le reste du temps, je suis Harry Potter.

Megane Sauvé

Cégep du Vieux Montréal



Né le 14 février 1997, Megane Sauvé n'a jamais cessé de lire et d'écrire depuis qu'elle a appris à le faire. Dès son jeune âge, elle touche déjà à la poésie. Son premier poème, accompagné d'un dessin, a été écrit pour un concours qui lui donnait la chance de gagner de nombreux livres ; il est né à la dernière minute, car

elle avait oublié l'existence dudit concours. Parfois, elle pourrait presque oublier son nom si personne ne le lui répétait. Motivée par les nombreux projets dans lesquels elle s'implique, que ce soit au sein de son programme, du comité d'édition de la revue littéraire de son cégep, le Tric Trac, ou dans son rôle de monitrice de camp de jour, elle use toujours de son imagination. Ses écrits sont à mi-chemin entre le récit et l'autobiographie. Avec *Trauma*, elle s'expose, se met à nue, fragile et humaine.

De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous principalement vécu ?

Je suis originaire de Lavaltrie, mais je vis sur la Rive-Sud de Montréal depuis l'âge de 4 ans.

Concours Critère

Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?

Au départ, je savais que je voulais étudier en Arts et Lettres, mais je ne savais pas où exactement. J'hésitais entre le Cégep du Vieux Montréal et le Cégep de Saint-Laurent, mais après avoir été étudiante d'un jour aux deux endroits, mon choix s'est arrêté sur le programme de Création littéraire du Vieux Montréal.

Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?

J'ai particulièrement aimé le cours Langages littéraires à la session dernière, avec Marie-Ève Sabourin-Paquette, pour les discussions et les échanges pertinents que nous avons pu avoir. Pour le second, je dirais que tous les cours de mon programme arrivent à égalité.

Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?

Marie-Ève Sabourin-Paquette, avec qui j'ai travaillé sur Trauma. Nous avons toutes les deux une sensibilité commune qui nous permet de nous comprendre dans l'écriture quand les mots nous manquent. Également Simon Lanctôt, qui m'a fait découvrir le genre dramatique et, surtout, l'écriture dramatique, mais avec qui j'ai aussi pu discuter longuement et partager. Charles Guilbert et Luc Bouchard, deux enseignants que j'ai eu la chance de côtoyer dans le comité d'édition de la revue littéraire du Cégep du Vieux Montréal, le Tric Trac, et qui m'ont initiée, avec Marie-Ève, à l'édition.

Que ferez-vous l'an prochain ?

J'entamerai ma deuxième année en création littéraire. Une fois mon DEC terminé, j'aimerais compléter le Certificat en création littéraire à l'UQAM. Je compte ensuite me diriger en traduction littéraire, en continuant d'écrire.

Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pourquoi ?

Milan Kundera est mon auteur préféré. *L'insoutenable légèreté de l'être*, en plus d'être un chef-d'œuvre littéraire, est un roman qui a bouleversé ma vie.

Geneviève Desrosiers, poète québécoise décédée à l'âge de 26 ans, est ma poète préférée, avec son unique recueil *Nombreux seront nos ennemis*, d'une fragilité poignante.

Musicalement parlant, Justin Vernon est l'artiste que j'admire le plus. Que ce soit avec Bon Iver, Volcano Choir ou seul, il y a quelque chose dans sa voix qui me touche beaucoup.

Quelles sont vos occupations préférées ?

Principalement, la lecture et l'écriture. Sinon, j'aime apprécier les petits plaisirs de la vie.

À quoi rêvez-vous ?

D'un point de vue plus individuel, je rêve de vivre de mon écriture. D'un point de vue plus collectif, je rêve d'un monde où les inégalités n'existent plus.

Répartition des prix

En 2014-2015, le Concours littéraire Critère a distribué des bourses à huit jeunes auteurs pour un total de 5 000 \$. Le premier prix vaut 1 000 \$ à son auteur, le deuxième 800 \$ et le troisième 700 \$. Les auteurs de chacune des cinq mentions d'honneur reçoivent un montant de 500 \$.

Le présent recueil est disponible dans la plupart des bibliothèques collégiales, ainsi que dans plusieurs bibliothèques publiques. Un exemplaire du Livre des lauréats, en vente au prix de 10 \$ (incluant les frais de poste), peut être commandé en écrivant à critere@cegepgarneau.ca.

Les textes des lauréats pourront être consultés en ligne pendant deux ans sur le site internet du Concours Critère (www.claudealbert.ca/Critere), en accédant à la page des lauréats.

Concours Critère

Premier prix

Véronique Migué, *Étienne*
Cégep de Sainte-Foy

Deuxième prix

Megane Sauvé, *Trauma*
Cégep du Vieux Montréal

Troisième prix

David Bilodeau, *Obligation de vivre*
Cégep de Jonquière

Mentions d'honneur

Charlotte Beaulieu, *De plumes et de fer rouillés*
Cégep du Vieux Montréal

Magali Boisvert, *Le destin spectaculaire de Jade Bélair*
Cégep de Trois-Rivières

Léolane Kemner, *Les cinq leçons de la Marquise*
Collège de Rosemont

Marianne Ducharme, *Printemps*
Cégep Garneau

Alex McCann, *Fata Morgana*
Cégep de Trois-Rivières

Concours littéraire Critère édition 2015-2016

Le sacrifice

Dans la grande majorité des civilisations, dans toutes celles où ont existé des religions, on trouve la pratique du sacrifice. Par un rituel qui impliquait généralement la mise à mort d'une bête, d'un être humain ou la destruction d'une partie de la moisson, on cherchait à apaiser les dieux, à les mettre de son côté, à expier ses fautes. Dans certaines cultures, chez les Aztèques par exemple, on rivalisait pour avoir l'honneur d'être sacrifié, c'est-à-dire de devenir sacré ; dans le jeu de balle des Mayas, qui ressemble à notre basketball, c'est le capitaine de l'équipe gagnante qui avait le privilège d'avoir la poitrine ouverte par le grand-prêtre, afin que son cœur soit offert en offrande aux divinités. Les grandes tragédies grecques sont basées sur le sacrifice d'un héros, pour le bénéfice de tous : c'est l'histoire d'Œdipe et celle d'Antigone, sa fille. Et avec la crucifixion de Jésus, c'est Dieu le Père lui-même qui donne la vie de son Fils par amour pour l'humanité.

Il fut d'ailleurs un temps où, sous l'influence de la religion chrétienne, c'est le sacrifice de soi qui était valorisé. Avoir le sens du sacrifice, c'était le maître-mot des curés de nos campagnes qui faisaient la tournée de la paroisse en encourageant les mères à accoucher d'un douzième ou d'un vingtième enfant. Maria Chapdelaine se dévoue pour que la race canadienne-française ne s'éteigne point, en acceptant, après avoir dit adieu à ses désirs de liberté, d'épouser un petit cultivateur sans charme ni ambition qui lui fera une ribambelle de marmots. Généralement, les sacrifices personnels ne sont pas réalisés en vain : les cégépiens apprennent tôt qu'il leur faut

consacrer soirées et fins de semaine à l'étude et que la réussite ne viendra que s'ils acceptent de renoncer un peu à leurs loisirs, voire à leurs plaisirs.

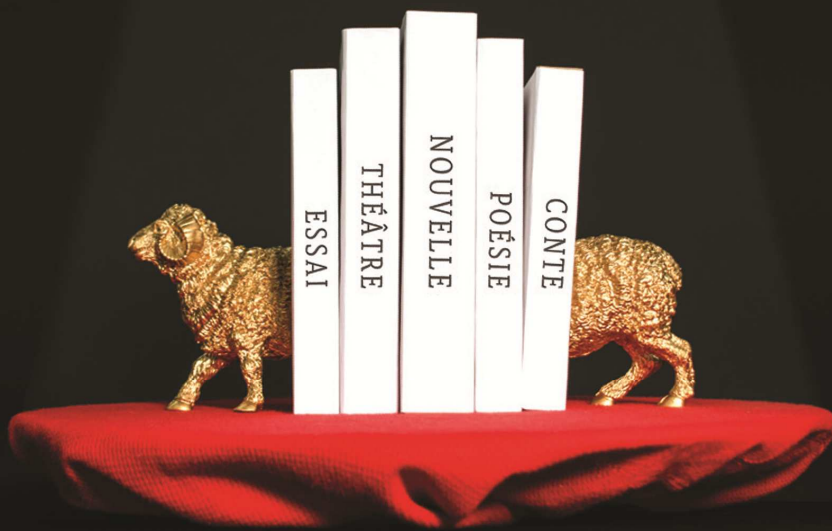
L'anthropologue René Girard dit que partout où il y a une communauté, il y a sacrifice d'un bouc émissaire. Il suffit pour s'en convaincre d'observer n'importe quelle société, les milieux de travail, la vie des familles, la dynamique d'une classe à l'école : qui n'a pas connu un souffre-douleur, à l'école primaire, complètement anéanti par les moqueries des élèves !

Même si le nom commun n'est plus tellement à la mode, sa réalité est toujours présente. Dans l'opinion publique, dans les discours des humoristes comme dans les « radios-poubelles », certains individus, certains groupes font les frais de ce besoin viscéral que les êtres humains semblent éprouver chaque fois que quelque chose ne tourne pas rond : celui d'amputer de soi-même une partie du corps social.

Les étudiants et étudiantes des cégeps sont invités à sacrifier quelques heures à la rédaction d'un texte littéraire (poésie, conte, nouvelle, essai, théâtre) sur ce thème. L'originalité dans le traitement du thème sera bien sûr considérée par le jury.

40^e ÉDITION
CONCOURS LITTÉRAIRE CRITÈRE

LE THÈME
SACRIFICE



ORGANISÉ PAR LE CÉGEP GARNEAU POUR TOUS LES ÉTUDIANTS DU RÉSEAU COLLÉGIAL DU QUÉBEC



www.cepeggarneau.ca/critere
critere@cepeggarneau.ca

5 000 \$ EN PRIX
DATE LIMITE : 21 MARS 2016



ASSOCIATION ÉTUDIANTE
DU CÉGEP GARNEAU

CÉGEP
GARNEAU

FONDATION
du collège
François-Xavier-Garneau

Ministère de
l'Enseignement supérieur,
de la Recherche,
de la Science
et de la Technologie
Québec

Desjardins
Caisse du Plateau Montcalm

Région de
la Capitale
Nouvelles Universités

